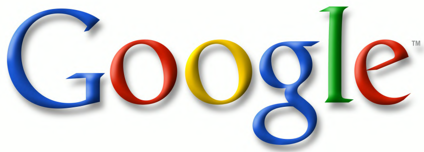
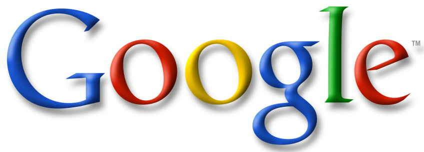
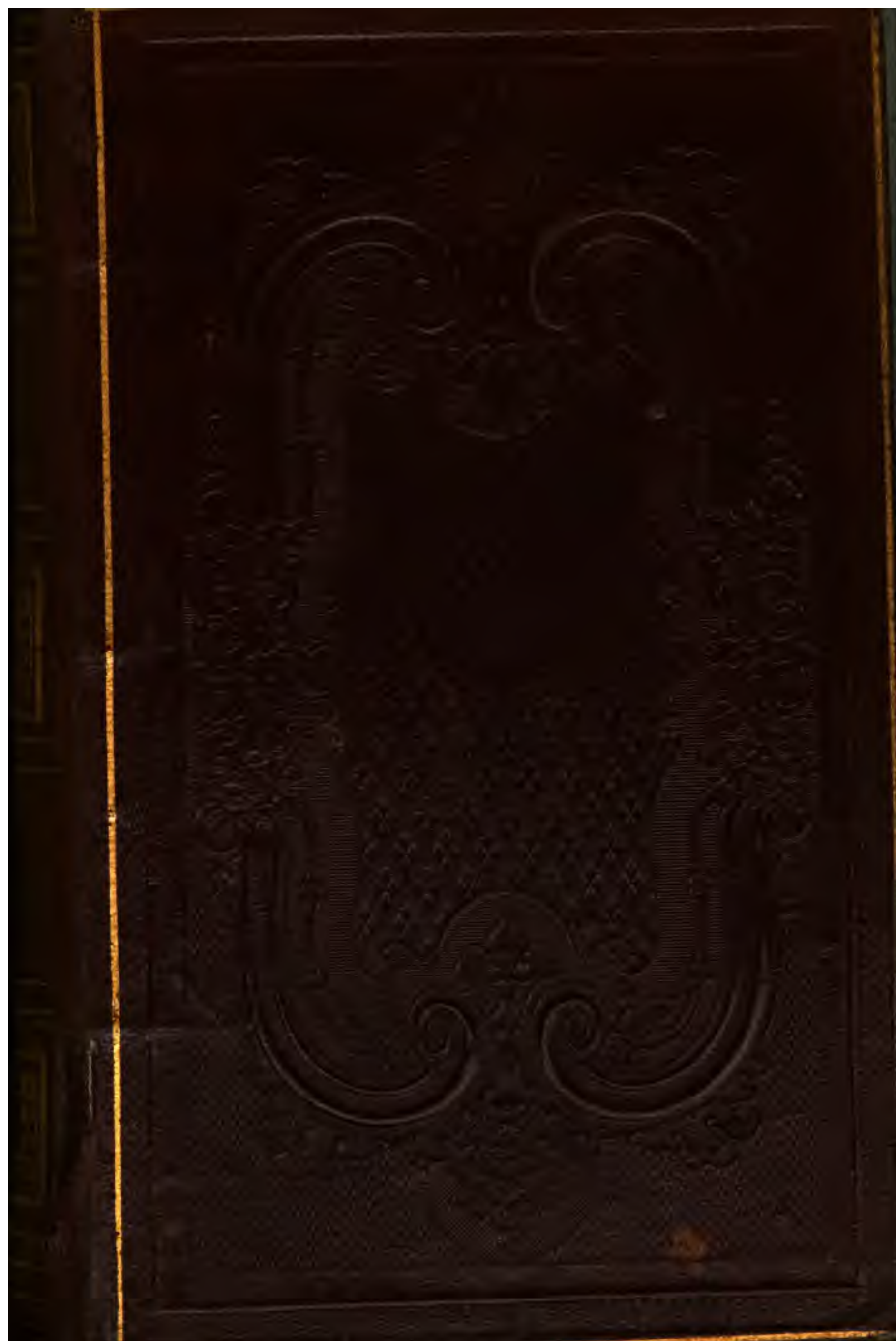







TAYLOR · INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



LE FRATRICIDE

OU

GILLES DE BRETAGNE.

COLLECTION J. VERMOT. — SÉRIE A 2 FR. LE VOLUME.

OUVRAGES PARUS.

Veillées militaires, par M. Alph. Balleydier. 1 volume.

Veillées de famille, par le même. 1 volume.

Veillées maritimes, par le même. 1 volume.

Veillées du peuple, par le même. 1 volume.

Contes et Nouvelles, par M. le vicomte Walsh. 1re série. 1 volume.

Contes et Nouvelles, par le même. 2e série. 1 volume.

Souvenirs historiques, par le même. 2e édition. 1 volume.

Yvon le Breton, par le même. 2e édition. 1 volume.

Gilles de Bretagne ou le Fratricide. Chronique du XVe siècle. 6e édition. 2 volumes.

Lettres vendéennes ou Correspondance de trois Amis en 1823. 7e édition. 2 volumes.

A. DEVOILLE.

La Charrue et le Comptoir. 2e édition. 1 volume.

Ce livre est destiné à faire connaître les cruelles déceptions qui attendent presque toujours les gens des campagnes qui se déplacent pour courir après la fortune et le bonheur.

Le Tour de France. 1 volume.

Mémoires d'une mère de famille. 1 volume.

Le Cercle de fer. 1 volume.

Le Proscrit. 1 volume.

Les Prisonniers de la terreur. 1 volume.

Les Travailleurs. 2e édition. 1 volume.

Mémoires d'un curé de campagne. 1 volume.

Les Marguerites de France suivies des Nouvelles filiales, par Mme D'Altenheym (Gabrielle Soumet). 1 volume de 404 pages.

Les deux Frères ou Dieu pardonne, par la même. 1 volume.

Les Anges d'Israël ou les Gloires de la Bible, par la même. 1 volume de près de 600 pages.

Veillées au coin du feu, par M. Alph. Cordier de Tours. 1 volume in-12 de 406 pages.

La Lyre des enfants, par le même. 1 volume.

Charmant recueil de poésies enfantines.

Veillées amusantes, Scènes variées, Faits intéressants, Anecdoctes piquantes, Bons mots, etc., qui contribuent plus d'une fois à ranimer une conversation languissante, et à ramener une gaieté franche et honnête dans les réunions du soir, par J. Loisrau du Bisot. 1 volume.

Littérature contemporaine, par M. Poujoulat. 1 volume.

Vie de Mme la marquise de la Rochejacquelein, par M. Nettement. 1 volume.

Le Tour du cadran, par M. Alfred des Essarts. 1 volume.

La Croix du sud, par A. Devoille. 1 volume.

Paris. — Imp. de Pommeret et Moreau, 42, rue Vavin.

LE

FRATRICIDE

OU

GILLES DE BRETAGNE

CHRONIQUE DU XVe SIÈCLE;

PAR M. LE VICOMTE WALSH.

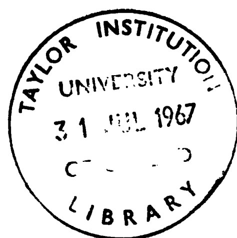
SIXIÈME ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE.

I.



PARIS.
J. VERMOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Successeur de M. Hivert,
QUAI DES AUGUSTINS, 33.

1859


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
3 1 JUL 1967
LIBRARY

PRÉFACE

DE LA CINQUIÈME ÉDITION.

(1858.)

En 1836, j'écrivais....... Aujourd'hui la passion du moyen âge a saisi tout le monde, et je suis loin de vouloir en faire un reproche à notre époque; car parmi les siècles qui ont passé sur le monde je n'en connais pas d'aussi illustrés d'intérêt, de grandeur et de poésie, que les temps qui ont vu vivre et régner Louis IX, Charles V, Charles VII et François Ier.

Ce que j'ai écrit alors, pour mettre en tête de la troisième édition de Gilles de Bretagne, je le pense encore aujourd'hui, et pour être franc comme un Breton doit l'être, j'ajouterai que c'est avec bonheur et gratitude que j'acquiers la preuve que l'*on se souvient* encore de moi *au pays*.

Oui, alors comme en 1836 et en 1850, j'ai persisté et je persiste encore à penser que le moyen âge était plus riche en grands hommes que l'époque actuelle (1858). Aujourd'hui,

nous avons LE PROGRÈS; dans le passé, nos devanciers avaient LA FOI. Le progrès soigne notre corps, il nous endort dans toutes ses molles inventions; la foi nous réveillait, et nous criait : *En avant! en avant! Dieu le veut!*

Le catholicisme s'est prononcé sur le PROGRÈS, il l'aime et l'encourage; et, si le PROGRÈS croit à autre chose qu'à la matière, s'il rend au Créateur le culte qui lui est dû, si les savants de notre temps reconnaissent qu'il y a au-dessus d'eux un divin ouvrier qui, de sa puissante parole, a créé l'univers, la religion bénira le PROGRÈS comme un bienfait pour l'humanité.

Ce que ma main écrit ici, les hautes pensées et l'éloquence du révérend Père Félix, l'attestent dans les conférences de Notre-Dame. Dans les âges futurs, il sera reconnu que le dix-huitième siècle a doté le monde de belles inventions et de grandes découvertes : Telle sera sa part, estimée sans doute par les gens qui préfèrent *le confort à la gloire.*

Si le sang de nos pères n'a pas trop figé dans nos veines, les temps qui font rayonner l'honneur plairont plus à nos petits-enfants que ceux qui apportent beaucoup d'argent! Avec cet espoir, je n'ai pas voulu détourner

mon éditeur, M. Vermot, d'entreprendre une cinquième édition de mon premier roman : *le Fratricide ou Gilles de Bretagne.* Dans des écoles et dans des colléges depuis trente ans, on donne en prix cette œuvre de ma jeunesse. Aujourd'hui, ma vieillesse l'a jugée, et de nouveau je verrai mon prince breton en contact avec mes jeunes compatriotes.

Avant de raconter les infortunes si intéressantes du prince Gilles de Bretagne, et l'horrible crime de son frère, avant d'entreprendre ce roman historique, j'avais publié *les Lettres vendéennes en* 1823.

Partout où Dieu veut que je plante ma tente, je cherche à connaître le pays où je vais vivre, j'étudie sa physionomie et le caractère de ses habitants. Arrivant d'Angleterre, où la grande émigration de 1791 avait jeté plus de quarante mille Français, mon premier séjour fut en Vendée. Pour des royalistes comme nous, c'était bien commencer que de venir, après un long exil, au pays de la Rochejacquelein, de Charette et de Cathelineau. Bientôt ces nobles paysans du Bocage devinrent nos amis ; leur Dieu était le nôtre, et la royale famille de Louis XVI était celle que nous voulions toujours ser-

vir. Nous étions donc bien en harmonie avec ces Vendéens que le grand Bonaparte appelait *les chevaliers du dix-huitième siècle*. Nos frères et moi, nous prenions plaisir à aller causer avec les métayers ; parmi eux, nous rencontrions quelquefois des *capitaines de paroisse*, hommes d'intelligence et de courage, et qui, depuis qu'ils avaient posé les armes, aimaient à parler de leurs généraux, de Charette et de *M. Henri!* C'est avec ces visites à la métairie, avec toutes les histoires qui m'y étaient racontées, que j'ai fait mes *Lettres vendéennes*. C'est à Nantes, pendant une longue maladie, que j'ai mis en ordre ce que j'avais rapporté du Poitou; mes douleurs durèrent plus que mon travail. Et pour me distraire de mes souffrances, ma femme me donna le sujet d'un roman, en me racontant l'histoire de Gilles de Bretagne. Dans ce sujet tout se réunit pour intéresser; non seulement le fait est attachant par lui-même, mais tous les personnages qui se meuvent autour du prince sont historiques, avec des physionomies différentes.

C'est le léger Charles VII, avec sa faiblesse et son insouciance; Arthur de Richemont, avec sa raideur et sa loyauté; François de Breta-

gne, avec son humeur sombre et jalouse; Arthur de Montauban, avec son astuce et sa méchanceté, et Thomas Connecte, avec sa piété et son zèle ardent.

Pour faire trancher ces différents caractères, il n'y a pas eu à inventer, il n'a fallu que les prendre tels que l'histoire les a peints. J'ai essayé de le faire, quelques-uns ont pensé que j'avais réussi, je les remercie de leur indulgence.

Dans l'histoire, les persécutions et la captivité de Gilles de Bretagne ont duré près de dix ans! Dans mon livre, j'ai beaucoup diminué la durée de ses souffrances, j'ai réduit l'emprisonnement du jeune prince à un peu plus d'un an.

On me fera peut-être le reproche d'avoir peint Françoise de Dinan comme un modèle de vertu. Dans d'Argentré, je ne vois rien qui l'inculpe, et sa liaison avec le maréchal de Bretagne ne me paraît pas prouvée.

Mon compatriote, Édouard Richer, enlevé trop tôt à de graves études, dit dans son précis de l'*Histoire de Bretagne*, « *Françoise de Dinan passait pour la princesse la plus accomplie de son temps*. Aurait-elle pu passer pour *la princesse la*

plus accomplie de son temps, si elle avait été l'amante du maréchal de Bretagne, si elle avait indignement trompé son époux? Je crois qu'on pensait au quinzième siècle (siècle de foi et de piété), comme on le pense encore aujourd'hui, que la vertu est une chose de *première nécessité dans une femme accomplie.* » J'ai donc fait de cette princesse une épouse vertueuse; j'espère que l'on ne me le reprochera pas trop, puisque d'Argentré, qui raconte avec complaisance mille petits détails, ne dit rien de cette coupable liaison, dont quelques historiens accusent Françoise de Dinan. Et, dans pareils doutes, n'est-ce pas le cas de s'abstenir? Un chevalier chrétien et courtois me donnerait raison, et sur ce, je dormirai en paix.

Après avoir lancé ce roman dans le monde, je revins à des travaux plus graves, et j'entrepris, pour la jeunesse de mon temps, les *Journées mémorables de la Révolution française, racontées par un père à ses fils;* des hommes qui se connaissent en éducation eurent la bonté de lire toutes les feuilles de mes cinq volumes, que publia M. Poussielgue.

De hauts suffrages (ceux que j'ambitionne le plus) me vinrent de loin, et furent pour

moi une récompense qui restera à mon nom lorsque je ne serai plus.

Entre l'homme qui fait un livre et celui qui l'édite et qui le lance dans le monde, il doit y avoir bonne entente et constance; aussi je me suis étonné que M. Hivert, prédécesseur de M. Vermot, ne se soit pas chargé de mes *Journées mémorables de la Révolution*, ç'a été là sa seule inconstance; car mon *Tableau poétique des fêtes chrétiennes*, les *Monuments historiques de Paris*, le *Tableau des Sacrements*, sont sortis de chez lui. En ce moment, un autre grand ouvrage, le *Tableau poétique des œuvres de la foi*, est sous presse.

Cette préface a quelque chose d'un aveu général de tout ce que l'on a laissé faire à sa plume; j'avoue donc que le roman du *Fratricide* n'est pas le seul que j'ai écrit; après lui, vient *Yvon le Breton*, épisodes des guerres de la Vendée.

J'ai encore à déclarer les PAYSANS CATHOLIQUES, en deux volumes, chez M. Lasnier, à Paris et au Mans. Un journal fort aimé des royalistes, *la France*, avait bien voulu donner place à mes Paysans, dans ses feuilletons. Pour ce roman, j'avais choisi deux époques,

la première, du *temps de Louis XIII*, la seconde, *des années révolutionnaires de* 1793.

On le voit, mon imagination comme ma mémoire s'en retournent toujours vers le pays natal; c'est là que je trouve de grands et nobles modèles, de saintes inspirations! A Paris, où je passe une partie de chaque année, je chercherais vainement dans les salons les plus dorés *quelque chose de nos pères*, ni l'esprit courtois, ni l'élévation de l'âme, ni le désintéressement de la noblesse. On dirait que tout *ce grand monde*, hommes et femmes, se sont voués à une commune nullité... Dans ces foules tourbillonnantes, où trouver une généreuse inspiration? — En vérité, là je la chercherais en vain!

V[te] WALSH.

Paris, 20 avril 1858.

LE FRATRICIDE,

OU

GILLES DE BRETAGNE.

PREMIÈRE PARTIE.

I

LES PRÉPARATIFS DE RÉCEPTION.

Il n'est pas de voyageur, venant de Paris en Bretagne, qui ne donne quelques regards aux ruines du château de Chantocé, placé près de l'étang ou du lac de ce nom, dominant la grande route et les belles prairies de la Loire. Cet ancien manoir des sires de Laval, seigneurs de Retz, conserve encore de nobles débris : sa haute tour, coupée en deux depuis ses créneaux jusqu'à sa base, semble menacer le passant ; les murs d'enceinte écroulés laissent voir l'intérieur du préau et des cours, et sur le flanc du coteau, on distingue, au milieu des ajoncs et des genêts, les larges et noires ouvertures des souterrains, plusieurs fois fouillés par les paysans de la contrée, qui venaient y chercher des trésors enfouis par Gilles de Retz, surnommé

Barbe-Bleue, et qui n'y ont jamais trouvé que des ossements de petits enfants, des carcans de fer et des restes d'instruments de torture.

Près de l'antique demeure des puissants de leur siècle, des chaumières et des maisonnettes se sont groupées sur la voie publique; elles sont toutes habitées par des familles nombreuses : le mouvement, le bruit, l'industrie les animent. Mais le château est tout à fait abandonné; seulement de temps à autre, de jeunes garçons viennent folâtrer où joûtaient jadis de si vaillants chevaliers, et, par leurs joyeux cris, chassent pour quelques instants les orfraies et les hibous qui se sont nichés dans les ruines.

Tout triste et désolé que soit cet aspect, il suspend la marche du voyageur et de l'artiste; et nous avons vu plus d'un dessinateur esquisser sur son album les débris que nous essayons de décrire.

L'empereur Joseph II, revenant de Nantes, ne dédaigna pas de faire un croquis de ces ruines. Le souverain philosophe dut faire de sérieuses réflexions. Ces tours, ce manoir, avaient été habités; des soldats, couverts de fer, avaient gardé ces murailles; des lances avaient brillé sur ces créneaux; des bannières avaient flotté sur ces tourelles, et aujourd'hui..... rien n'y reste que le triste abandon. Peut-être aussi qu'un jour *Schoënbrunn!*... Mais ne nous occupons pas de l'avenir, et racontons simplement les faits du passé.

Il y a quatre cents ans que le château de Chan-

tocé était loin d'être si désert : le 1er septembre 1444 tout y était en mouvement pour recevoir le prince Gilles, frère de François Ier, vingt-deuxième duc de Bretagne.

Tous les vassaux étaient accourus sur la route; les bannerets avec leurs hommes d'armes se distinguaient dans la foule; leurs armoiries resplendissaient sur leurs vêtements de soie; les clercs vêtus de noir, les pasteurs en surplis blancs, se voyaient au premier rang; c'étaient eux qui devaient complimenter le prince, et, au milieu du tumulte, ils avaient un air recueilli, en pensant aux harangues qu'ils allaient prononcer, les uns en latin, les autres en langue vulgaire.

L'attente était générale; mais dans l'intérieur du manoir l'agitation était au comble. Le vieil Humfroy qui, à la mort du maréchal de Retz, avait été nommé par le duc Jean V gardien des châteaux d'Ingrande et de Chantocé, se donnait en ce grand jour toute l'importance d'un gouverneur et ne faisait que monter et descendre, que visiter les grandes salles, les galeries; partout donnant des ordres et des encouragements, partout apostant des sentinelles et des gens, pour l'avertir dès que le prince paraîtrait à l'horizon. « Que tout le monde soit à sa place, que tout le monde fasse son devoir, répétait-il; car le prince qui nous arrive est le meilleur des princes! » Et après avoir dit ces paroles dans un lieu, il courait les répéter dans un autre. Toutes les infirmités de l'âge avaient disparu pour lui;

ses yeux avaient retrouvé de la vivacité, et ses joues les couleurs de l'émotion et du bonheur : il ne prenait de repos que lorsqu'il venait à passer dans la grande salle d'honneur. Là, il admirait son ouvrage, et, la tête penchée sur une de ses épaules, il regardait avec complaisance tous les apprêts de la réception. Ainsi l'on voit un peintre, pour se reposer de son travail, se reculer de son tableau, fermer à demi les yeux, incliner la tête, tantôt à droite, tantôt à gauche, et jouir avec orgueil de ce qu'il vient d'achever.

Mon jeune seigneur et maître sera content, se disait-il ; et cette pensée redoublait son activité.

Vieux serviteur de Jean V, Humfroy avait vu naître les fils du souverain de Bretagne, et, contre l'ordinaire, ce n'était point à celui qui devait régner qu'il s'était attaché. Il savait bien que le séjour de Chantocé était une espèce d'exil ; il n'ignorait pas que le duc François éloignait son frère à dessein, et que les méchants avaient semé des calomnies contre le prince Gilles : il ne pouvait plus conserver de doutes sur la disgrâce de son maître, et pourtant cette certitude lui donnait un redoublement de zèle. Comme toutes les âmes nobles, Humfroy pensait que s'il y a chance de fortune à suivre le bonheur, il y a gloire à s'attacher à l'infortune : aussi faisait-il tous ses efforts pour que le peuple accueillît avec joie et amour celui qui était banni de la cour de Bretagne. Pour faire aimer le jeune et noble proscrit, il ne fallait que redire sa

conduite. Aux soldats, il répétait toutes les preuves de vaillance que Gilles avait données dans les guerres, combien il était affable dans les camps; il n'oubliait pas de leur dire comment le prince breton avait refusé l'épée de connétable d'Angleterre; aux vieillards et aux femmes, il vantait la piété filiale que ce fils moins aimé que ses frères avait toujours témoignée à son père infirme et mourant; aux jeunes filles, il parlait de sa beauté et de son amour pour Françoise de Dinan, sa jeune épouse, *perle de noblesse, de gentillesse et de savoir.*

Mais ce n'était point assez. Humfroy ne se contentait pas de vanter son héros, et il ne croyait pas déroger à sa dignité de gouverneur en s'occupant du matériel de la réception. Il venait d'achever le dressoir, il l'avait orné de toute la vaisselle d'argent qui se trouvait au château, et comme elle n'était ni somptueuse, ni magnifique, il avait eu recours aux vases de fleurs et aux guirlandes en festons pour cacher les vides des *cinq gradins obligés* au vaisselier d'un prince. Sa longue expérience lui avait appris qu'on peut se sauver de la pauvreté par la grâce, et que là où l'or ne peut pas briller on doit appeler *l'élégance.* Que nos jeunes lecteurs et lectrices ne rient pas de ce mot, l'élégance existait avant eux: elle existait dans ces siècles qu'ils regardent comme barbares; elle date d'aussi loin que la grâce.

La nourrice du prince vint à passer dans la salle du banquet, tandis que Humfroy contemplait son

ouvrage. Ah! dit-elle, c'est donc là toute la magnificence d'un prince de Bretagne! Humfroy, vous avez fait de votre mieux; mais, en vérité, j'ai vu de simples gentilshommes compter plus de plats, plus d'aiguières d'argent, que je n'en vois ici!... Et cette salle! et ces chambres! sont-elles dignes des hôtes qu'elles vont recevoir? n'y a-t-il pas du sang sur toutes les murailles? et le souvenir d'un crime ne se retrouve-t-il pas sous chacune de ces voûtes, où les chants des orgies, les hymnes sacrées de l'église, les paroles impies des évocations et les cris des victimes ont retenti si longtemps?

La gloire et le renom du prince que nous attendons, répondit Humfroy, sera comme un feu purificateur... Tenez, Marguerite, regardez comme j'ai déjà décoré ces murs avec de nobles tableaux : ne reconnaissez-vous pas *le logis de la Touche,* où notre jeune maître est né et où nous avons vu mourir son père le duc Jean V, de bienheureuse mémoire? Au-dessous du manoir ducal, voyez la cité de Nantes, avec ses hautes tours; la Loire et l'Erdre l'embrassent et la défendent. Au milieu des prairies verdoyantes, ces deux rivières brillent comme des rubans d'argent.

Ce portrait au-dessus du grand foyer, c'est celui de Jean IV, aïeul de notre maître; son casque de fer est surmonté d'une couronne d'or et de pierreries; sous sa visière entr'ouverte, voyez le feu de son regard; il saisit sa redoutable épée, il va gagner son surnom de *Vaillant* et de *Conquérant,*

A droite, un peu au-dessous, à cette forte tête, à ces larges épaules, à cette chevelure crépue, à ces sourcils arqués et épais, reconnaissez Duguesclin : il vient de battre Brembro, il est encore tout couvert de sang et de poussière.

A gauche, c'est le terrible Clisson, surnommé le Boucher des Anglais ; sa fière devise : *Pour ce qu'il me plaît*, se lit sur son épée.

En face de vous, ce guerrier debout près de la mer, c'est l'amiral Porhoët ; ces armes brisées qu'il foule aux pieds, ce sont celles des Anglais vaincus par lui...

— Tous ces tableaux, dit Marguerite en interrompant le vieux majordome, intéresseront sans doute notre seigneur et maître ; ils lui parleront de gloire ; mais croyez-moi, Humfroy, le prince sous ces brillantes images, le prince apercevra les murs de sa prison... On a beau orner de feuillage la cage où le jeune aiglon est captif, le jeune aiglon privé de sa liberté languit et meurt bientôt sous ses barreaux dorés.

— Mais vous exagérez le mal, bonne dame Marguerite, répliqua l'honnête et loyal serviteur qui cherchait à s'abuser lui-même, le château de Chantocé n'est point une prison, il fait partie de l'apanage de notre maître, et ici Gilles de Bretagne commandera encore à de nombreux vassaux.

— Commandera-t-il à tous ceux qui étaient faits pour lui obéir ? le partage a-t-il été juste ?

— Chut, dit Humfroy en regardant autour de

lui, dame Marguerite : ce château va devenir une cour, apprenez à ne pas y parler si franchement et si haut ; croyez-moi, je connais le prince que vous avez nourri, il sera plus fort qu'une disgrâce, ici il sera libre et il s'y plaira.

— Mais sa jeune épouse ! Trouverez-vous ce séjour bien gai pour elle ?

— Elle adore son mari, et partout où elle sera avec lui, elle doit être heureuse. N'avez-vous pas vu comme j'ai fait arranger sa chambre ? Le lit, large de dix pieds, est en bois de chêne poli ; quatre colonnes torses portent le dais tout parsemé d'hermines et surmonté de panaches ; à droite et à gauche, j'ai fait placer deux prie-dieu, avec des images de nos seigneurs saint François et saint Gilles, leurs bienheureux patrons.

— Fasse le ciel que leurs saints patrons leur soient en aide ! pour moi, je ne puis me défendre de craindre pour eux : l'idée de revoir mon illustre nourrisson devrait me transporter d'aise ; et voyez, Humfroy, j'ai des larmes dans les yeux et de la tristesse dans le cœur... Il faut vous dire aussi que depuis plusieurs nuits je fais des rêves affreux ; celui de cette nuit entre autres me semble bien frappant. Écoutez...

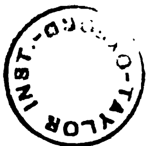
Marguerite allait raconter le songe qu'elle croyait prophétique. Tout à coup le son des cors retentit du haut de la tourelle... *C'est l'arrivée ! c'est l'arrivée !* s'écria Humfroy ; et courant avec une incroyable rapidité, il répétait partout : *Attention !*

chacun à son poste! c'est l'arrivée! c'est l'arrivée!

Et tout à coup dans ce lieu si longtemps abandonné et désert, tout reprend la vie et le mouvement, et les échos se réveillant de leur long silence, répètent aussi *l'arrivée! l'arrivée!*

Pauvres échos, ils sont condamnés à répéter bien des cris différents! ils n'ont de voix que lorsque d'autres voix s'élèvent en face d'eux... En ce monde il y a bien des gens qui leur ressemblent, qui ne pensent et qui ne parlent qu'avec les paroles d'autrui!





II

L'ARRIVÉE.

L'exactitude est la politesse des rois, a dit un roi lui-même; cette pensée est juste, et ceux que tout le monde attend ont de la grâce à ne pas trop se faire attendre.

Une attente trop prolongée devient impatience, et de l'impatience à l'injustice il n'y a qu'un pas. Voulez-vous être bien accueilli de ce peuple assemblé pour vous recevoir, soyez exact, et ne laissez ni la poussière, ni la chaleur, ni la pluie, ni le temps étouffer ou éteindre l'enthousiasme qui l'a fait accourir sur vos pas.

Ces réflexions que nous faisons aujourd'hui, il paraît que les instituteurs de Gilles de Bretagne et de Françoise de Dinan les connaissaient et les avaient fait faire à leurs élèves : car les deux nobles époux devancèrent de quelques minutes l'heure fixée pour leur arrivée.

Il n'était que six heures du soir, l'angélus venait de sonner, lorsque le cor retentit du haut de la tourelle. A ce son éclatant, tous les habitants de la contrée, hommes, femmes, enfants, vieillards,

qui s'étaient assis par groupes sur les bords du chemin, se levèrent à la fois et tournèrent leurs regards vers un gros nuage de poussière qui s'avançait en rasant la campagne. Le soleil baissant dans le ciel dardait ses rayons d'or sur les coteaux, les champs et les prairies du paysage, si magnifique par lui-même et si animé alors par la foule de peuple qui y était pittoresquement dispersée çà et là. Les longues ombres du soir se projetaient dans les prairies qui bordent la Loire et qui s'étendent au-dessous de la route comme un vaste tapis; les coteaux, les villages, les arbres, la foule même s'y dessinaient en noir sur un fond éclairé, tandis que toutes les hauteurs, frappées par les rayons d'un beau soleil de septembre, semblaient illuminées pour la fête de l'arrivée; à gauche du chemin, et par delà le fleuve, on apercevait l'antique clocher de Saint-Florent et le château de Montjean plus en arrière; on distinguait à l'horizon la haute tour de Serrant. La Loire aussi prenait part à la fête, et sur ses eaux qui reflétaient la beauté du ciel, on comptait mille bateaux pavoisés : joignez à ce tableau tous ces vassaux vêtus de bure d'une couleur brunâtre, ces femmes avec leurs hautes coiffes blanches et leurs jupes bariolées, ces enfants grimpés sur les arbres pour mieux voir passer leur suzerain, ces notables de village, ces prud'hommes, ces syndics des corporations, qui se placent en avant pour avoir le premier regard du prince; par-dessus cette multitude, les fers de

lances des hommes d'armes, les croix d'argent des paroisses, les bannières portant de saintes images, les gonfalons des chevaliers aux armoiries déployées : tous ces objets qui se meuvent et s'agitent, qui s'inclinent et se relèvent, brillent de l'éclat du soleil et forment un de ces magnifiques effets qu'un pinceau habile peut rendre, mais que la plume ne peut décrire.

Quel est ce mouvement dans la foule? pourquoi ces hommes, ces femmes, montés sur les revers des fossés, descendent-ils et se pressent-ils sur la route? C'est un officier du prince qui cause toute cette agitation : il court en avant, quelques cavaliers le suivent. Malgré la rapidité de la course, le peuple a vu le beau panache que le vent courbait sur son casque et a remarqué la bonne mine et l'air noble de l'étranger, et déjà mille voix ont crié : *Noël! Noël! c'est Gilles de Bretagne! c'est notre seigneur et maître!*

Cette erreur se renouvelle plusieurs fois; enfin ce nuage de poussière que l'on avait vu dans le lointain s'approche davantage, et se dissipant laisse voir la magnificence qu'il recélait.

En avant de tous, deux trompettes avec des tuniques de velours rouge, brodées d'or, des toques de la même couleur, ornées de hauts panaches, et montant des chevaux d'une éclatante blancheur, font retentir l'air de bruyantes fanfares.

Après eux, entre deux hérauts d'armes, un chevalier, tout couvert d'acier, porte la noble bannière

de Bretagne : elle flotte, déployée à la brise du soir, des hermines noires tranchent sur un fond de moire d'argent.

A quelques pas derrière l'étendard, viennent deux cents cavaliers : ils sont vêtus de justaucorps bruns et de hauts-de-chausses blancs, larges et à mille plis; un manteau d'une couleur sombre est jeté avec dignité sur leurs épaules; un chaperon à bords étroits leur tient lieu de casque; leur teint est clair et coloré, leurs cheveux longs et blonds retombent autour de leur cou nu; une ceinture de cuir attache un petit sabre à leur côté; ils portent aussi une longue lance, mais ils dédaignent les boucliers et les armures : les chevaux que montent ces hommes renommés en Bretagne, et pour leur probité et pour leur valeur, sont d'une taille moyenne, à formes rondes, courtes et ramassées.

L'aspect simple et sévère de ces guerriers rustiques ne faisait que mieux ressortir l'éclat du groupe qui les suivait, et qui n'était composé que de hauts et puissants seigneurs, d'écuyers et de pages. Ici, rien de sombre : tout brille, tout éblouit; l'or et l'argent rehaussent en bosses les armures de fer et d'acier, les pierreries resplendissent sur le velours, le brocard et la soie, les plumes ondoyantes jouent gracieusement et ombragent les cimiers; les couleurs variées du blason tranchent sur les écus qui retentissent aux bras des chevaliers; des peaux de tigres et de léopards à griffes d'argent tiennent lieu de selles aux beaux et orgueilleux

coursiers que montent les amis de Gilles de Bretagne.

Témoins de tant de magnificence, les paysans émerveillés ne peuvent croire que ceux qui sont pour ainsi dire vêtus de splendeur et de gloire, ne soient pas des êtres intermédiaires entre Dieu et eux, pauvres gens de campagne : aussi leur admiration est mêlée d'hommages et de respects, et leur cri de joie est un cri religieux.

Noël! Noël! ce cri de rédemption, était la vieille acclamation de bonheur de nos pères, quand un roi, quand un prince leur venait : c'est celle qui retentit sur la route pendant que le cortége défile; mais cette acclamation, mais ces transports redoublent à la vue de Gilles de Bretagne et de Françoise de Dinan : l'or, l'argent, les pierreries, sont éclipsés par la majesté et la grâce du prince et de sa jeune épouse.

Le fils des ducs de Bretagne, la fille des sires de Dinan, avaient reçu en partage ce charme qui séduit et captive; aussi la foule admirait-elle plus la majesté, la jeunesse et la grâce de leurs personnes que l'éclat de leurs somptueux atours. Françoise de Dinan venait d'atteindre sa dix-septième année : ce n'était plus le bouton, ce n'était pas encore la rose; jamais la fille de l'Armorique n'avait été ni plus blanche, ni plus belle; l'hermine, si pure, si fine et si gracieuse, était devenue son emblème, et un vieux poëte de son temps avait dit, lors de son union avec le prince Gilles :

Gente Hermine de Dinan
S'est donnée au plus vaillant.

Montée sur un blanc palefroi, Françoise, vêtue d'une robe bleu-de-ciel lamée d'argent, tenait d'une main une bride de pourpre et modérait avec habileté l'ardeur de son coursier, et de l'autre saluait la foule. Ses blonds cheveux, séparés comme un double bandeau, laissaient voir toute la jeunesse de ce front de dix-sept printemps; mais ce front si jeune était, suivant la mode du temps, surmonté d'une haute coiffe de dentelle d'une blancheur et d'une finesse extrême, qui s'élevait de plus de dix-huit pouces au-dessus de la tête, et du sommet de cette coiffure [1] (encore en usage dans plusieurs endroits de Bretagne) retombait en arrière un long voile pendant à plis onduleux. Le mouvement de la marche et la fraîche haleine du soir agitaient ce voile qui semblait jouer autour de la princesse, tantôt s'élevant au-dessus d'elle comme un léger nuage, tantôt s'abaissant et l'enveloppant de sa transparence, comme pour diminuer l'éclat de sa parure, et le feu des pierreries qui brillaient sur son sein.

Françoise ne détournait ses regards de la foule que pour les reporter sur son noble époux; ce re-

[1] Appelée *hennius*, et fort à la mode sous Charles VI et Charles VII.

gard lui disait : *Vous serez aimé ici, j'y serai donc heureuse !*

Gilles n'eût point été prince, que la voix du peuple l'eût encore appelé le plus beau des enfants de Bretagne. Sur un cheval blanc comme celui de la princesse, il se montrait à côté d'elle : c'était la force et la majesté auprès de la pudeur et de la grâce.

Il était vêtu d'une camise de pourpre, descendant un peu au-dessus du genou et rattachée autour de sa taille svelte et élancée par un ceinturon tout parsemé d'émeraudes et de rubis. Une épée, dont la poignée en forme de croix étincelait de diamants, pendait à sa gauche; des bottines rabattues, portant l'éperon recourbé des chevaliers, laissaient voir les belles formes de sa jambe, qui se dessinait sur la peau de lion jetée, en guise de housse, sur les flancs de son cheval. Le front du prince portait une toque fourrée d'hermine et surmontée d'une haute aigrette de plumes flexibles et sans tache; sur ce front fait pour la couronne, l'observateur aurait pu apercevoir un reflet de tristesse ; quelque chose qui ressemblait aux soucis s'y voyait déjà, et cependant Gilles n'avait que trente-deux ans!

Mais comme un paysage peut être riant malgré l'ombre portée d'un nuage, de même expression de ses traits était encore douce et affable, malgré cette légère trace de ressouvenir ou de préoccupation. Né au village, Gilles n'eût été que beau; né sur les marches du trône, il avait de la mélancolie

dans sa beauté; l'atmosphère des cours vieillit plus vite que l'air pur des champs. L'ébène de ses cheveux faisait ressortir la pâleur de son teint; ses joues, brunies dans les camps, n'avaient plus les couleurs du jeune âge; son regard était fier comme celui d'un homme fait pour régner, triste comme celui d'un homme destiné à souffrir.

Entourant son cou nu et retombant sur sa poitrine, on remarquait le nouvel ordre de l'Épi, qui venait d'être créé par son frère le duc François Ier. Le collier, composé d'épis d'or et de nœuds en lacs d'amour, portait une hermine de nacre, avec cette devise : *A ma vie.*

Tant de magnificence unie à la jeunesse et à la beauté cachait aux yeux du peuple cette légère nuance de tristesse dont nous avons parlé tout à l'heure. En général, la foule qui se presse sur les pas des grands, qui accourt pour voir passer les rois, n'aperçoit que la splendeur et l'éclat qui les environnent; elle ne fait qu'envier le sort de ces heureux du monde : hélas! elle pourrait souvent les plaindre! Sous cet or et cette pourpre, il y a des soucis et du malheur comme sous l'habit de bure du serf et du vassal.

Quel est ce vieillard qui s'avance au milieu des chevaux et des soldats? Son front découvert est radieux de joie et de fierté. C'est Humfroy; il porte dans une aiguière d'argent, à son seigneur et maître, le *vin de l'arrivée.* Marguerite hâte le pas pour le suivre; elle tient une large et antique coupe.

Voilà de vieux amis, s'écria le prince en les apercevant, l'âge les empêche d'aller vite : courons à eux. Et avec grâce et légèreté il saute à terre, et va presser dans ses bras celle qui l'a nourri, et le fidèle serviteur de son père, celui qui a guidé ses premiers pas. A cette vue, les cris redoublent, et l'attendrissement se mêle à l'admiration. *Noël! Noël!* entend-on de toutes parts; *honneur et amour à ceux qui nous arrivent!*

Essuyant de douces larmes, Gilles reçoit des mains d'Humfroy et de Marguerite le vin de l'arrivée. Il le porte à ses lèvres, et présente la coupe à sa jeune épouse. Elle la lui rend bientôt, et le prince la vide en buvant au peuple qui l'entoure.

« Le vin de Chantocé, dit-il en appuyant la main sur l'épaule d'Humfroy, est meilleur que le vin de *Berligou* [1]; » et il ajouta : « Te souvient-il combien le duc Jean, mon père, vantait son vin des coteaux de Couëron? »

— Oh! mon jeune maître, répondit l'heureux vieillard, je me rappelle qu'il le mettait avant tout et qu'il soutenait souvent à sa noble épouse, votre excellente mère, Jeanne de France, que le vin de Bretagne était un vin de roi, et que ses cousins les ducs de Bourgogne et les comtes de Champagne n'en avaient pas de meilleurs dans leurs celliers les plus renommés.

[1] Vin des environs de Couëron, provenant d'un crû appelé Berligou, fort estimé alors, et appartenant aux ducs de Bretagne.

Pendant ce peu de paroles, le cortége s'était arrêté, et Françoise de Dinan était aussi descendue de cheval : Gilles lui présenta Marguerite, en lui disant :

Voilà ma seconde mère, elle a eu grand soin de moi, madame, ayez grand amour d'elle; je veux que notre premier enfant soit bercé sur ses genoux.

La vieille nourrice, transportée de joie, s'écria : O mon Sauveur Jésus ! tu peux maintenant m'envoyer des croix; je les porterai toutes sans me plaindre; voilà des paroles qui me donnent du bonheur pour le reste de ma vie !

Françoise ôta son gant parfumé d'ambre, et donna sa jolie main à baiser à Marguerite, qui la mouilla de larmes de reconnaissance et d'amour.

On était arrivé en face de l'église, dont toute la sonnerie était en branle, et dont le clocher, mince et pointu, était pavoisé de banderolles de diverses couleurs.

Le doyen des prêtres de la seigneurie, qui, à cause de son grand âge, n'avait pu aller avec les clercs au devant du prince, s'était fait porter à l'entrée du cimetière; là, il était assis entre les tombes de ses anciens paroissiens, et entouré de petits enfants qu'il élevait à aimer Dieu. Quand le prince et sa suite se détournèrent du grand chemin pour venir à l'église, il fit un signe à ces enfants qui étaient groupés près de lui, et aussitôt ils se levèrent du gazon où ils étaient assis, et, chantant un *compliment rimé*, ils marchèrent en ordre au-

devant de Gilles de Bretagne et de Françoise de Dinan.

Ces enfants, vêtus de blanc, avec des ceintures bleues, des ailes dorées et des couronnes de fleurs, représentaient les anges, et venaient montrer

A la vaillance,
A la beauté,
A l'innocence,
Chemin du paradis.

Tout en chantant ces paroles sur un air d'église, les petits chérubins dansaient en cadence, et jetaient des palmes, des lauriers et des roses effeuillées sous les pas du couple auguste qui venait prier à l'église,

Première et meilleure hôtellerie,
Sur le chemin du ciel.

Un théâtre que l'infâme Gilles de Retz avait fait construire pour la représentation des Mystères, était resté à Chantocé ; et le vieux curé, l'ayant découvert dans le garde-meuble du château, l'avait demandé à Humfroy pour faire jouer une *moralité* en honneur de l'arrivée du prince.

L'échafaudage était construit en face de la grande porte de l'église, et la scène regardait le sanctuaire.

Le prince et la princesse de Bretagne prirent place dans une tribune préparée pour eux. Les

seigneurs, les chevaliers et les pages, la toque et le chaperon à la main, étaient debout à droite et à gauche de l'estrade.

Le curé, inquiet comme un auteur à la première représentation de sa pièce, s'était fait placer près du théâtre.

Des musiciens cachés jouèrent des noëls, et la pièce commença.

On vit d'abord un préfet de l'empereur Valérien et son confident. Le général romain disait : « J'ai vaincu toutes les nations de la terre ; tous les peuples me regardent comme le vainqueur des vainqueurs, et m'honorent : les chrétiens seuls ne veulent pas m'honorer. »

Il faut les faire mourir, répondait le confident. Ceux qui ne fléchissent pas les genoux devant vous, ô puissant seigneur, sont des impies ; de plus, les chrétiens sont riches, et leur mort vous donnera leurs trésors.

Alors le guerrier païen, aussi avare que cruel, faisait venir devant lui un diacre chrétien, le jeune Laurent, et lui ayant dit : Si tu ne me montres pas tous les trésors de ton église, tu mourras aujourd'hui ; s'éloignait, laissant le saint diacre dans une grande affliction. On le voyait à genoux, priant et pleurant ; et tout à coup un ange, porté sur de grandes ailes de cygne, et vêtu d'une tunique de gaze d'or, lui apparaissait ; et, se penchant vers lui, lui indiquait, dans une langue inconnue, un moyen de sortir d'embarras.

La scène changeait, et représentait l'extérieur d'une vieille basilique. La porte en était fermée. Le préfet et sa suite arrivaient, et des soldats, armés de haches, frappaient à coups redoublés à la porte de l'église ; enfin elle s'ouvrait, et le valeureux chrétien paraissait.

Livre-moi tes trésors, disait le Romain. Livre-nous tes trésors, répétait la foule.

Et Laurent répondait : Vous voulez les trésors de l'église de Jésus-Christ ? les voici.

Un grand rideau se levait alors, et tous les pauvres, les boiteux, les aveugles, les veuves dans la misère, et les petits orphelins en haillons, s'offraient à la vue, rassemblés pêle-mêle dans le sanctuaire. « Voilà, voilà les trésors de Jésus-Christ, confiés à ma garde, » répétait le diacre. Et dans ce moment, un ange venait toucher les yeux et le cœur du prince païen, qui tombait à genoux en demandant le baptême.

Le succès de cette *moralité* fut complet. Gilles et Françoise mêlèrent de bonne foi leurs applaudissements à ceux de la foule, et leurs compliments, quand l'auteur s'approcha d'eux, furent sincères. Le prince dit au vieux curé :

Mon père, j'ai compris la morale de votre chef-d'œuvre, et voici une bourse pour vos pauvres, pour le trésor que vous gardez avec tant de soin.

Seigneur, répondit le vieillard, je n'ai qu'une chose pour vous remercier, c'est la bénédiction du ciel ; je vous la donne. Et comme le prêtre éten-

dait la main pour bénir le prince, Françoise se rapprocha de son époux, pour que la bénédiction tombât aussi sur elle.

Après une courte prière à l'église, l'auguste couple et sa suite entrèrent au château.

Le pont-levis, le passage sous la voûte du donjon, l'intérieur de la cour étaient jonchés de verdure et de fenouil odorant; de grosses torches de cire attachées aux murailles éclairaient la scène de l'arrivée : quand la lueur venait à diminuer, les soldats, avec le fer de leurs lances, touchaient la mèche de ces flambeaux qui se ranimaient aussitôt, et répandant des milliers d'étincelles, jetaient une clarté plus vive. Les armures, les casques des chevaliers, les broderies d'or et d'argent, brillaient à cette lueur. Dans les cours, dans les passages, tout était en mouvement : les varlets retenaient ou conduisaient les chevaux de leurs maîtres, les chevaliers s'enquéraient des logements préparés pour eux. Humfroy se multipliait pour répondre à tous; tantôt du haut du perron, tantôt penché en avant à une croisée, il donnait les indications demandées; mais malgré tous ses soins, il n'avait pu empêcher un peu de désordre, et les jeunes pages en profitaient pour se mêler aux femmes d'atours de la princesse, et les aider malgré elles à porter les cassettes de joyaux, les caisses et les cartons.

Bientôt ce bruit, cette agitation diminuèrent peu à peu : les cours, les corridors, les galeries redevinrent déserts, et l'on n'y entendait plus que les

pas mesurés des sentinelles; les lumières qui avaient brillé à travers les vitraux des croisées s'éteignirent tour à tour, et le silence, le sommeil et les ténèbres revinrent régner sur le château : une personne cependant y veillait encore, c'était Humfroy : car le zèle d'un vieux serviteur est le dernier à s'endormir, comme il est le premier éveillé.

III

LE BANQUET.

Pour annoncer la présence du suzerain au châtel, des feux avaient brûlé pendant toute la nuit dans des trépieds de fer, placés sur la plus haute tour, et dès que la lumière commença à renaître dans le ciel, le gonfalon aux armes de Bretagne fut hissé sur le donjon, dont le toit pointu s'élevait bien au-dessus des créneaux et des machicoulis.

Cette bannière hospitalière, flottant sur la demeure du prince, disait aux hommes liges, aux nobles vassaux du sire de Chantocé, d'Ingrande et autres lieux, que le jour de l'hommage était venu; elle apprenait aussi aux pauvres habitants de la contrée qu'un protecteur, qu'un redresseur de torts était arrivé parmi eux, et que justice serait rendue à chacun.

De plus, le gonfalon déployé annonçait encore aux jeunes hommes, aux poursuivants d'armes, que joutes et tournois allaient bientôt s'ouvrir; à ceux qui aiment les festins, que de grandes tables allaient être dressées; aux femmes et aux filles du

pays, qu'avant peu elles pourraient briller dans les danses et récompenser leurs amants vainqueurs dans les jeux.

Cette bannière, brillant des feux du soleil levant, était donc un signe de joie pour tous ; car elle promettait à la fois noble hospitalité, plaisir et justice.

Le séjour du prince de Bretagne à Chantocé était une disgrâce, une espèce d'exil de la cour ; mais en même temps c'était un bienfait pour le pays, et Gilles, en venant l'habiter, avait résolu de s'y faire aimer : car un des meilleurs moyens de nous venger de ceux qui nous font du mal, c'est de mériter que l'on pense du bien de nous, c'est de s'emparer ainsi, à force de vertus, de l'affection du peuple, et de mettre l'opinion publique entre nous et ceux qui nous haïssent. Quand on plaint celui qui souffre, on est bien près de détester celui qui fait souffrir.

Françoise de Dinan sentait l'injustice commise envers son noble époux ; elle n'avait fait qu'entrevoir le séjour qu'elle allait habiter : comparé à la cour de Bretagne, c'était une bien triste solitude ; mais, avec l'heureuse disposition de son esprit, elle arrêta ses idées sur tout ce qu'il y avait de bien dans la position qui s'offrait à elle. Aussi, quand ses femmes entrèrent dans sa chambre, elles la trouvèrent aussi gaie, aussi bienveillante que lorsqu'elle s'éveillait sous les lambris dorés du château de Nantes, ou du noble manoir de Dinan.

Par les soins d'Humfroy tout avait été préparé

dans la grande salle d'honneur pour la prestation de foi et hommages, et pour l'acquittement des redevances solennelles. Au-dessous du portrait de Jean IV, dit le Conquérant, un siége élevé semblable à un trône, avait été placé sur cinq gradins recouverts de tapis; sur la dernière marche, on voyait un coussin de velours, destiné à ceux qui devaient s'agenouiller pour prêter leur serment. Dans la salle voisine, sur une estrade, était la table du prince et de la princesse, et à quelque distance on avait placé celles des grands officiers, des hauts et puissants seigneurs et des chevaliers admis à l'honneur de manger dans la même salle que le suzerain.

Le sire Arthur de Montauban, maréchal de Bretagne et ami du prince, surveillait tous ces apprêts : son regard était vif, ses ordres brefs, sa voix haute et sa démarche fière; souvent il faisait changer ce que le vieil Humfroy avait arrangé avec soin, et indiquait sans ménagement devant lui les nouvelles dispositions qu'il y avait à prendre.

Humfroy, pour se consoler de tous ces changements, se disait à lui et aux autres : Du temps de mon ancien seigneur et maître, le duc Jean V, de bienheureuse mémoire, ce n'était point ainsi, et cependant au château de Nantes, au logis de la Touche et au manoir de Couëron, on se connaissait en cérémonial et en manières nobles et princières; mais les jeunes gens veulent tout déranger, et bientôt les vassaux seront si rapprochés du

prince, qu'il y aura confusion et disrespect. Je le demande, cette table des grands officiers n'était-elle pas mieux où je l'avais fait placer que si proche de la table d'honneur?

— Très-certainement, répondait en soupirant Marguerite; mais que voulez-vous y faire? ce sont les mœurs du jour. Dieu sait où cela s'arrêtera.

— Cela ira loin, si l'on en croit ce sire de Montauban : il est si fier que bientôt il voudra marcher l'égal du prince.

A cet instant, les deux battants de la porte s'ouvrirent, et les pages, marchant sur deux lignes, la tête découverte et la toque à la main, précédaient l'illustre couple qui se rendait à la chapelle du château pour y entendre la messe.

Le premier page, celui qui marchait le plus près de Françoise de Dinan, portait un superbe missel à fermoirs d'or, recouvert de velours violet, avec les armoiries de la famille de Dinan, relevées en bosses de perles et de pierreries.

Près de Gilles, un aumônier tenait un autre livre d'heures : d'après les devoirs de sa charge, ce prêtre devait toujours être aux côtés du prince, du moment que celui-ci entrait à l'église, pour lui lire les prières de la messe, les psaumes des vêpres et les hymnes du salut; car les princes d'alors (et parmi eux il y avait de grands hommes) savaient gouverner leurs états, rendre leur peuple heureux, combattre et remporter des victoires, mais savaient peu de latin, et force à eux était de recourir aux

clercs pour se faire expliquer épîtres et évangiles.

Les pauvres et ceux qui souffrent savent bien que le chemin de l'église est le chemin des aumônes ; celui qui va demander ne donnera-t-il pas à ceux qui lui demandent ? Ces rois avec leurs couronnes, ces chevaliers avec leurs armures, ces femmes avec leurs riches atours, quand ils se prosternent au pied des autels, ne viennent-ils pas y tendre la main, et révéler à Dieu la misère de leur cœur et leurs ennuis cachés ? Ces riches du monde ne viennent-ils pas mendier auprès du souverain dispensateur de tout bien l'aumône des consolations ? Que les pauvres alors se présentent à eux et leur voix sera écoutée : car celui qui veut que sa prière soit exaucée, exaucera celle du mendiant. Il y a peut-être dans cette charité comme une arrière-pensée d'égoïsme ; mais ne sondons point le cœur de l'homme qui donne, et s'il secourt son semblable dans le malheur, bénissons-le.

A la porte de la chapelle du château, un grand nombre de mendiants, d'aveugles et de pauvres estropiés s'étaient rassemblés. Le sire de Montauban fit donner l'ordre de les éloigner. Françoise l'entendit, et lui dit :

Maréchal, rappelez l'écuyer que vous venez d'envoyer vers ces pauvres.

— Mais, madame, répondit le maréchal, ils ne peuvent rester ainsi sur votre passage.

— Et pourquoi n'y seraient-ils pas ?

— Il me semble que ce n'est pas là leur place.

— Leur place, répliqua Françoise avec ce ton que les princes savent prendre quand ils veulent être obéis, leur place est auprès de Dieu, qui a dit : *Ce, que vous leur donnerez, je vous le compterai comme si vous me l'aviez donné à moi-même.*

Le sire de Montauban, avec un mécontentement visible, rappelant l'officier, lui donna contre-ordre. Mais la contrariété qu'il éprouvait n'échappa pas au prince de Bretagne, qui lui dit avec un sourire de bonté, en lui montrant Françoise : Mon pauvre ami, elle te contrarie toujours et dérange tes dispositions d'ordre; mais ne lui en veux pas, elle aime tant les pauvres, que je crois, en vérité, qu'elle les préfère.....

— A ceux qui les méprisent, se hâta de dire la princesse. Et comme elle prononçait ces paroles, on crut remarquer que son regard s'était un instant arrêté sur le maréchal de Bretagne.

Dans une petite tribune en face de l'autel étaient placés les prie-dieu du couple auguste; une boiserie légère et toute découpée à jour par de jolis dessins gothiques séparait le prince et la princesse du reste de l'assistance; l'aumônier seul y était entré et se tenait debout près de Gilles. Françoise, aussi remarquable par son savoir que par sa beauté, lisait elle-même dans le magnifique missel, ouvert devant elle.

Les seigneurs, les chevaliers et les pages occupaient le bas de la chapelle. Une balustrade de

bois doré formait barrière entre eux et les dames de la cour.

On retrouvait dans ce petit oratoire (aujourd'hui entièrement détruit) des restes de la somptuosité de Gilles de Retz; la voûte de pierre, peinte en azur, était toute parsemée d'étoiles d'or. Les cannelures, les chapiteaux, les corniches, imitant des touffes de feuilles, étaient aussi dorés. Les couleurs les plus vives brillaient sur les vitraux. On retrouvait enfoncés dans les parois des murs les clous qui avaient servi à tendre ce drap d'or qui coûtait 600 francs l'aune, et dont Gilles de Retz faisait recouvrir les murailles dans les grandes solennités. Tout dans cette chapelle rappelait les folles prodigalités de cet homme, qui voulait que ses chapelles particulières fussent des cathédrales, et ses simples aumôniers des évêques. On voyait les douze stalles de ses chapelains à l'entour de l'autel. Une d'elles était plus élevée que les autres; c'était là que son premier aumônier siégeait comme un évêque avec la mitre en tête.

Le souvenir que faisaient naître tous ces objets était pénible, car ce Gilles de Retz avait commencé par la gloire et fini par le crime. Sur un champ de bataille sa vaillance l'avait fait nommer maréchal de France, et sur un bûcher la torche du bourreau lui fit expier ses cruautés, et ses affreux sacriléges.

L'idée d'habiter ce séjour, témoin de tant d'horreurs, pesait sur l'âme du prince de Bretagne : on

le voyait au nuage qui assombrissait son front : il voulut s'en distraire en faisant du bien, et dès que la messe fut terminée, dès que lui et sa noble compagne eurent reçu l'eau bénite et l'encens, il dit en s'arrêtant sur le perron de la chapelle :

« Aujourd'hui on va me rendre ce que l'on me doit, mes vassaux vont venir me prêter hommage et me jurer leur foi.

« Aujourd'hui je veux aussi rendre ce que je dois à mon Seigneur et maître, à Dieu, dont je suis le très-soumis vassal; et pour que mon hommage lui soit agréable, je veux l'adresser aux pauvres nécessiteux, d'après le vieil usage. C'est aujourd'hui que nous devions *pendre la crémaillère*, nous la pendrons; mais le premier festin qu'elle aidera à faire sera pour ceux qui n'ont pas de pain. Humfroy, ajouta le prince, va chercher de ces convives qui ne nous manqueront pas, comme à la noce du saint Évangile que nous venons d'entendre. Amène les aveugles, les borgnes, les boiteux, les vieillards et les jeunes gens, les petits enfants et leurs mères. » Puis regardant Françoise, il lui dit : « Je suis bien sûr, ma douce mie, que ce banquet vous plaira. »

— Oh ! oui, mon très-aimé seigneur, et je veux y servir, cela vous portera bonheur.

Heureux de la pensée de son maître, Humfroy obéit avec un redoublement de zèle. Dans une longue galerie des tables furent dressées, une forte crémaillère ornée de rubans et de verdure fut ac-

crochée au vaste foyer des cuisines; le feu eut bientôt brûlé ses ornements, et la première *soupe* qu'elle aida à faire fut la *soupe du pauvre*.

C'était sans doute un étrange spectacle que de voir cette réunion de malheureux, sous la livrée de la misère, assis dans une salle de festin à l'entour d'une table chargée de vins et de mets abondants, tandis qu'un prince et une princesse, suivis de leurs grands officiers et de leurs pages, servaient de leurs nobles mains ceux qui n'avaient point de serviteurs, et offraient le luxe d'un banquet à ceux qui n'avaient pas un morceau de pain dans leur pauvre logis. N'étaient-ce pas là les saturnales de la charité? Françoise jouissait de la joie de tous ces êtres dont les pleurs étaient un instant arrêtés; mais quand elle revenait à penser que cette joie passerait vite, et que la misère reviendrait bientôt pour eux, le plaisir s'en allait de son cœur. Livrée à cette pensée, elle dit à Gilles de Bretagne : « Puissant seigneur, vous ne voudriez pas que la faim et la soif, et toutes les horreurs du besoin, ressaisissent tous ces hommes qui dépendent de nous. Il faut que leur bonheur dure plus d'un jour. Vous emploierez leurs bras par d'utiles travaux, et moi j'aurai soin des vieillards, des petits enfants et des infirmes. »

— Il en sera selon vos désirs, vous serez l'ange de ce pays, comme vous l'étiez du pays où vous êtes née. Oh! bonne et douce Françoise, je me souviens toujours de cette foule qui vous entourait

à genoux quand je vous emmenai du château de Dinan. A travers les pleurs et les sanglots de ce peuple désolé, je n'entendais que ces mots : « Nous n'avons plus qu'à mourir, car *notre ange* s'en va ! »

A cet instant le sire de Montauban se trouva près du prince, qui, continuant sa pensée, lui dit : « Beau sire, vous avez vu la fille des comtes de Dinan entourée des vassaux de son père : n'était-elle pas adorée par eux tous, ne l'appelaient-ils pas leur *autre providence?* »

Le maréchal allait répondre, Françoise s'empressa de dire : « Je ne veux de louanges que de vous, mon bien-aimé seigneur. » Et elle s'éloigna en s'appuyant sur le bras de son époux.

Après ces mots : *Je ne veux de louanges que de vous, mon bien-aimé seigneur,* Françoise, en quittant la salle du banquet des pauvres, avait jeté un regard sur Arthur de Montauban ; et ce regard avait achevé de lui faire comprendre que c'étaient ses louanges *à lui* que l'on dédaignait.

Sa fierté, son amour-propre, s'irritaient de son mépris, et dans son cœur il méditait la vengeance. Olivier de Méel, son confident et son ami, le vit plongé dans de sombres réflexions, fronçant le sourcil et se mordant les lèvres.

« Eh bien! que fais-tu donc là avec cette figure de conspirateur? dit en plaisantant le jeune gentilhomme de l'hôtel; est-ce là un air de fête? est-ce que ce banquet de *manants* ne t'aurait pas plu, noble maréchal?

— Silence, répondit Montauban, point de plaisanteries, et suis-moi. » Tous les deux sortirent. Le maréchal prit le bras de son ami et l'entraîna rapidement dans une longue et étroite allée de charmille; et là, loin de toute la foule, il lui dit:

« Olivier, tu sais que cette superbe Françoise ne m'a pas toujours traité avec autant de dédain. Son père m'avait promis sa main, et elle-même, par l'ordre du sire de Dinan, m'en avait donné le gage. Ce gage, je l'ai encore. Tiens, regarde. » Et le maréchal tira de son sein un cœur d'or, sur lequel on lisait cette devise : *A un seul.* « Eh bien oui, ajouta Arthur de Montauban, en proférant un affreux jurement, elle sera *à un seul*, car l'*autre* disparaîtra. Olivier, épie tout, ne laisse rien échapper. Moi, je ne puis endurer plus longtemps les fiers mépris de celle que j'ai regardée longtemps comme ma future épouse. Quand son père me l'avait promise, alors elle n'était pas si superbe et si dédaigneuse. Pour me venger d'elle, pour parvenir à mon but, je renverserai tout ce qui se trouve entre moi et elle.

« Gilles paiera cher les courts instants de bonheur dont il aura joui. Je ne l'ai suivi ici que pour le perdre. Malheur à lui ! »

— Ce n'est pas moi, dit Olivier de Méel, qui te conseillerai de ne pas te venger; mais ce sera moi qui te rappellerai que la main de l'ami doit cacher le poignard, que les paroles flatteuses, que les protestations de dévouement doivent couvrir les sentiments haineux de nos cœurs. Un éclat perdrait tout.

— Me crois-tu donc un enfant, repartit le maréchal, pour me donner de tels conseils? Breton, je parlerai de ma franchise bretonne, et je saurai me venger. On ne vit pas longtemps à la cour sans apprendre à voiler ce qui se passe au fond de l'âme, et depuis mon adolescence j'ai grandi à cette école de duplicité; sois donc tranquille, je saurai cacher à tous les yeux la rancune qui ne quittera mon cœur que lorsque mon but sera atteint.

IV

HOMMAGES ET REDEVANCES.

Vingt trompettes faisaient retentir l'air de leurs bruyantes fanfares, quand le sire de Montauban et Olivier de Méel rentrèrent au château. En moins d'une heure tout y avait bien changé d'aspect. La misère ne s'y voyait plus, et les chevaliers, les hommes liges, les vassaux des campagnes, en bons habits de bure, les écuyers et les pages, les moines et les clercs dérobaient à la vue ce qui restait de pauvres. *Leur règne n'est pas de ce monde*, et leurs fêtes ne durent pas longtemps.

Dans la grande salle d'honneur, dont nous avons parlé dans un des précédents chapitres, le prince Gilles et sa noble épouse étaient déjà assis sur leurs siéges élevés, quand le maréchal de Bretagne entra, suivi de son ami; la foule se fendit à droite et à gauche pour les laisser passer. Le silence régnait dans l'assemblée, et l'on entendait leurs bottines à éperons d'or résonner sur le pavé de la galerie qu'ils étaient obligés de traverser dans toute sa longueur pour arriver à leurs places. En passant

devant le prince et la princesse, tous les deux s'inclinèrent, et Montauban, malgré sa haute dignité, se courba plus bas que le sire de Méel, qui mettait dans toutes ses actions comme dans toutes ses paroles quelque chose de vif et de léger.

Gilles tendit la main au maréchal, et lui dit avec un sourire plein de bonté : « Où vas-tu donc? ta place est ici, auprès de moi ; » et il lui montra un siége en forme d'X, sur un des degrés du trône.

Le maréchal, après s'être incliné de nouveau, s'y assit; de là, il jeta un regard sur de Méel, qui y répondit par un demi-sourire.

Deux hérauts d'armes, vêtus de dalmatiques de drap d'argent, parsemées d'hermines noires, et tenant à la main des baguettes blanches, s'avancèrent jusqu'à la balustrade qui séparait le prince et sa cour du reste de l'assemblée, et crièrent par trois fois :

« Honneur! honneur! hommage et redevances au très-haut, très-puissant et très-redouté Gilles, prince de Bretagne, frère du duc régnant, seigneur de Princé, de Machecoul, d'Ingrande et de Chantocé.

« Que tout noble, homme lige et vassal qui lui doit hommage, vienne lui jurer sa foi. »

Alors du côté droit de la salle, place réservée aux plus nobles vassaux, on vit se lever un vieillard : ses cheveux blancs étaient découverts, mais il tenait à la main une toque de comte.

Un des hérauts d'armes nomma Ponthus de Brie;

deux jeunes garçons, l'un de quinze, l'autre de douze ans, soutenaient sa marche chancelante : c'étaient ses deux petits-fils. Ils étaient vêtus de satin rose; leurs jolies têtes blondes s'élevaient jusqu'à la poitrine de leur aïeul, et l'or de leur chevelure se mêlait à la barbe blanche du vieillard : on eût dit deux chérubins conduisant un juste.

Derrière ce groupe, des varlets à riches livrées menaient en lesse deux lévriers noirs et sans tache, avec des colliers d'argent. Sur ces colliers étaient gravés ces mots :

Je sers qui j'aime.

Depuis des siècles les seigneurs de Serrant envoyaient cette redevance au suzerain de Chantocé. Sous Gilles de Retz ils avaient cessé de la payer. Il y avait eu procès à cet égard, et le vieux Ponthus répétait à ceux qui lui disaient qu'il perdrait son procès : « Je suis comme mes lévriers, *je ne sers que ce que j'aime.* »

Quand il arriva en face du prince, auprès du coussin de velours où l'on devait s'agenouiller, Gilles de Bretagne fit un signe, et un page avança un siége au vieillard.

Ponthus, sensible à cette marque d'estime et de respect, éleva la voix et dit : « Prince, nous aurions pu nous dispenser, à cause de notre grand âge, de venir vous offrir nous-même la redevance dont nous nous acquittons aujourd'hui; mais avant

de mourir nous avons voulu voir un jeune guerrier qui a refusé l'épée de connétable d'Angleterre pour rester Breton. Votre illustre père, Jean V, de bienheureuse mémoire, a couché sous notre toit quand il est allé à Angers pour engager le dauphin de France à se réconcilier avec le duc de Bourgogne. Ah! plût à Dieu que sa voix eût été alors entendue! Mais où m'entraînent mes souvenirs? Mes enfants, présentez à notre très-redouté seigneur et à sa noble compagne, les deux lévriers que nous leur offrons comme redevance et signe de notre foi. »

Alors les deux jeunes gens prirent les chiens des mains des varlets et les conduisirent, en montant les degrés du trône, au prince et à la princesse. Gilles embrassa les petits-fils de Ponthus. Françoise ne fit que les regarder avec un doux sourire, et de ses blanches et jolies mains elle caressa les deux beaux lévriers, qui se couchèrent à ses pieds.

Après Ponthus de Brie, Bonaventure de Craon, abbé des Genovéfains de Saint-Georges, s'avança vers le prince.

Il était vêtu d'une robe d'étamine blanche, recouverte d'une aube de fin lin; ses cheveux étaient rasés, seulement le fer sacré avait épargné assez sa chevelure pour laisser autour de sa tête un cercle noir et mince, que les moines appellent la *couronne.*

L'abbé, dans la force de l'âge, marchait d'un pas ferme, et faisait résonner sur les pierres de la salle, la crosse d'ivoire qu'il tenait à la main. Une croix

semblable à celle des évêques brillait sur sa large poitrine. Sous la robe du religieux on reconnaissait encore le chevalier, et l'humilité du cloître n'avait pu courber ce front qui avait porté le casque.

Quatre moines le suivaient, portant en hommage une offrande d'une singulière espèce, placée sur un brancard drapé de velours bleu. On voyait une grande cage à barreaux dorés, et dans cette cage des sarcelles, des morétons, des poules d'eau, et tous ces oiseaux qui, dans les jours nébuleux de l'automne et dans les rigueurs de l'hiver, viennent s'abattre par nuées sur les étangs et les lacs solitaires. Ce bizarre tribut rappelait que dans les jours bien anciens, les seigneurs de Chantocé avaient secouru les moines de l'abbaye de Saint-Georges, et que, grâce à leur munificence, le couvent avait été nourri par eux, pendant les austérités du carême, avec le gibier aquatique qui venait alors, comme il vient encore aujourd'hui, couvrir les ondes du lac et vivre dans les roseaux.

Lorsque l'abbé des Genovéfains fut en face du prince, par respect pour son caractère de prêtre, l'auguste couple se souleva à demi de dessus le trône, et le religieux, croisant les bras sur sa poitrine, se mit à genoux sur le coussin et récita à haute voix un *pater* et un *ave;* car les moines de l'abbaye de Saint-Georges ne devaient pas seulement aux seigneurs de Chantocé le singulier tribut que nous venons de décrire, mais encore ils s'é-

taient obligés à perpétuité de prier pour les descendants de leurs bienfaiteurs.

Après cet hommage, on vit un grand nombre d'hommes liges venir s'agenouiller devant le prince, et, mettant leurs mains dans les siennes, lui jurer leur foi, tandis qu'un clerc enregistrait leurs aveux.

Les simples vassaux leur succédèrent; mais ceux-ci n'arrivaient point jusqu'aux degrés du trône, ils s'arrêtaient à la balustrade de bois doré qui séparait la cour du reste de l'assemblée. Là, ils déposaient leurs offrandes. Les pêcheurs de la Loire apportèrent, sur un grand bouclier, une carpe monstrueuse entourée de fleurs et de verdure. Les femmes de Chantocé, de Saint-Germain, de Saint-Martin, offrirent à la princesse des quenouilles toutes chargées de filasse blonde et dorée, ornées de rubans de toutes les couleurs.

Les filles des vallées vinrent aussi déposer leur tribut. C'était de la laine la plus blanche et la plus fine, dépouille de ces beaux troupeaux qui paissent l'herbe des prairies de la Loire. Elles l'apportèrent dans de légères corbeilles d'osier, dont les rebords étaient cachés sous des guirlandes de mousse et de roses. Cette laine si blanche ressemblait ainsi à de la neige entourée de fleurs. Tous ces divers hommages ayant été agréés, le prince et Françoise de Dinan se levèrent de leurs siéges et allèrent se placer à une fenêtre dont la vue donnait sur l'intérieur de la cour.

Là étaient rassemblées des redevances d'une au-

tre nature : c'étaient des chariots chargés de blé, de chanvre et de lin. Parmi ces chars rustiques on en remarquait un plus grand et plus fort que tous les autres, comme s'il avait été destiné à porter une plus grande charge ; quatre bœufs blancs et sans tache y étaient attelés, leurs cornes étaient dorées et leurs harnois d'un rouge éclatant, et, ce que l'on ne pouvait voir sans sourire, c'était la charge de ce chariot. Elle consistait en une quenouille chargée de filasse posée sur un coussin de soie.

En voyant cette étrange redevance, on s'en demandait l'origine, et voici ce qu'on en disait dans la foule. Dans une des guerres contre les Anglais, le sire de Chantocé voyant son château menacé, avait convoqué tous ses hommes d'armes et tous les seigneurs qui avaient fait alliance avec lui. Non-seulement il leur avait fait savoir que leurs lances lui étaient nécessaires pour le défendre, mais qu'il requérait encore un certain nombre de paysans avec leurs charrettes pour faire des ouvrages avancés à l'entour du château. Tous les voisins furent exacts à l'appel, les gentilshommes français ne se font point attendre quand il s'agit de combattre. Un seul manqua au rendez-vous, c'était le sire de Chalonne. Ni lui, ni aucun des siens ne vinrent aider à repousser les Anglais. Mais grâce à sa propre vaillance et à celle de ses voisins, le sire de Chantocé délivra bientôt ses terres de l'odieuse présence de l'ennemi ; et lorsque tout fut rentré dans l'ordre, par reconnaissance il remit à plusieurs de ceux

qui étaient venus le défendre une partie de leurs redevances, et il en imposa de nouvelles au seigneur de Chalonne, qui relevait de lui, et qui l'avait oublié dans une circonstance d'honneur. Pour rappeler ce *méfait*, ce manque aux devoirs de chevalerie, le sire de Chalonne et ses successeurs à perpétuité furent obligés de venir offrir chaque année, à l'époque du siége du château de Chantocé, une quenouille à la châtelaine qui y résidait. Ainsi celui qui n'avait fourni ni lance, ni autre secours aux jours de combats et de dangers, était condamné à faire hommage d'un symbole de faiblesse, en mémoire de celle qu'il avait montrée; et cette honte, qui l'avait flétri de son vivant, pesa sur ses enfants longtemps après sa mort.

Il y avait grande sagesse à faire durer ainsi ou la gloire ou la honte plus que la vie d'un homme : car tel qui languirait dans une molle apathie, s'il n'était question que d'une gloire viagère, est stimulé par l'espoir de laisser un nom honorable à sa postérité. Et aussi celui qui serait assez vicieux pour dédaigner le mépris que sa conduite ferait rejaillir sur lui-même, s'arrête quand il vient à penser que son nom sera flétri par delà le cercueil, et que ses fils rougiront de le porter.

Toutes les redevances ayant été acquittées, tous les hommages rendus, tous les aveux reçus et dûment enregistrés par les clercs et procureurs fiscaux, la séance solennelle fut levée, et le reste du jour donné au plaisir.

Des danses s'établirent dans les cours pour les vassaux, et dans les grands salons pour les dames, damoiselles, chevaliers et pages; quand le soir vint, les torches de cire parfumées firent étinceler dans les galeries les diamants et les magnifiques parures, et sur la pelouse, la lune éclaira de sa douce lumière une scène moins riche, mais non moins animée; les hommes d'armes ayant placé leurs lances en faisceaux et déposé leurs casques de fer, dansaient avec les femmes du pays, se tenant par la main et formant de longues chaînes. Cette foule joyeuse tournait rapidement aux refrains des rondes bretonnes; tantôt le cercle se rétrécissait et soudain s'élargissait, s'étendait au loin; quelquefois il venait à se rompre, et alors les danseuses se tenant toujours dessinaient sur le coteau des méandres animés, et comme les replis d'un énorme serpent. Humfroy, témoin de toute cette agitation, de tout ce plaisir, disait à Marguerite : Bonne nourrice, vous voyez bien qu'ici on peut être gai et content; si nos maîtres étaient tristes, danserait-on ainsi? Écoutez l'écho, il ne redit que des refrains joyeux; bannissez donc vos alarmes, et ne croyez plus à vos sinistres rêves.

— Ah! répondit Marguerite, en secouant la tête, la joie d'aujourd'hui assure-t-elle le bonheur de demain? J'ai vécu bien des jours et j'ai vu que les fêtes.....

— Étaient autant d'avances prises sur le bonheur qui nous est destiné, répliqua vivement le

vieux concierge, et cherchant à faire passer dans l'âme de Marguerite toute la sécurité qui remplissait la sienne, il ajouta : Vous qui êtes si pieuse et qui aimez tant Dieu, comment doutez-vous de sa bonté? Serait-il bon, serait-il juste, s'il envoyait du malheur à qui secourt le malheur des autres? Je sais bien que l'homme ne peut pas dire : Demain j'aurai de la joie; le dire est insensé, car demain n'est pas à lui; mais dire demain j'aurai du malheur, ce n'est pas seulement folie, c'est péché, car c'est douter de la bonté de Dieu.

— Vous avez raison, répondit la nourrice, et je veux être comme vous; et prenant le bras du majordome, elle descendit de la terrasse et se rapprocha d'une de ses nièces qui dansait sur la pelouse.

V

LE LENDEMAIN.

Les fêtes ne durent pas toujours, même pour les princes; elles ont un lendemain, et ce lendemain a quelque chose de triste et de désagréable; l'ordre ne peut pas revenir tout de suite où le plaisir et la folie ont régné; ce qui faisait l'ornement de la veille est flétri : ces festons, ces guirlandes n'ont plus leur verdure, ces fleurs qui ornaient les salons en s'y mêlant avec les femmes, sont penchées sur leurs tiges, et leurs feuilles sont toutes recouvertes de la poussière du bal; là où brillaient les feux de la joie, on ne voit plus sur le sol que de grandes taches noires; là où les jeunes filles ont dansé, le gazon est usé et n'a plus de fraîcheur. En un mot, le lendemain d'une fête est comme une moralité; tout nous y redit que le plaisir passe trop vite pour qu'il soit sage d'y attacher son âme.

Humfroy, sans se livrer à la mélancolie de ces réflexions, s'était levé longtemps avant le jour, pour faire remettre tout en ordre dans l'intérieur et à l'entour du château. Tout entier à la pensée de

cacher à ses maîtres la différence qui existait entre leur habitation actuelle de Chantocé, et celles où ils avaient passé leurs premières années, cet homme, ingénieux à force d'être bon, voulait leur sauver les embarras et les désagréments d'une demeure trop petite pour qu'un frère du duc de Bretagne pût y vivre avec aisance et dignité. A force de soins et de peine il croyait y être parvenu, car il avait reçu du prince Gilles et de sa noble compagne, de gracieux sourires et des mots de bonté.

Aidé de quelques ouvriers, il faisait enlever les tentures de la salle du bal, et il profitait de la nuit pour cet ouvrage. L'endroit où l'on travaillait était la seule partie de la longue galerie qui fût un peu éclairée, tout le reste était obscur, car la lune ne brillait plus dans le ciel, et aucune lumière ne parvenait à travers les hautes et étroites fenêtres. A trois heures après minuit, Humfroy croyait bien que lui et les gens qu'il employait, étaient les seuls qui fussent éveillés dans le château, aussi fut-il très-étonné quand il entendit marcher à l'autre bout de la salle.

— Qui va là? cria-t-il.

Personne ne répondit.

— Qui va là?

Même silence.

Alors, prenant des mains du domestique le flambeau qu'il tenait : « Restez là, dit-il aux ouvriers, restez, je vais reconnaître celui qui rôde à cette

heure dans le château. » Et il marcha d'un pas assuré vers l'endroit d'où provenait le bruit.

A mesure qu'il avançait avec sa lumière, les murs de la salle s'éclairaient à son passage, et quand il fut arrivé près de l'extrémité de la galerie, la lueur de sa torche fit voir une personne enveloppée dans un grand manteau noir, blottie contre un des piliers. A cette distance, et avec cette faible lumière, les ouvriers ne purent distinguer quel était ce personnage; mais Humfroy l'ayant reconnu fit une exclamation de surprise : le domestique et les trois paysans qui étaient avec lui crurent que c'était un cri de frayeur, et soudain tous les contes populaires revenant à leur imagination, ils ne doutèrent plus que ce ne fût l'ombre de la fameuse Tiphaine de Chantocé, dont le peuple avait toujours conservé la mémoire, ou bien celle d'une des sept femmes de Barbe-Bleue : tous tombèrent à genoux, se cachant le visage pour ne pas voir l'*esprit,* car les morts n'annoncent que la mort, et celui qui voit apparaître un habitant du tombeau, n'est pas loin de son propre cercueil.

Les malheureux restaient tremblants et prosternés, Humfroy revint à eux, et leur dit : « Sortez de la galerie, je vous rappellerai tout à l'heure, » et ouvrant la porte d'une chambre voisine, il les y fit entrer.

Alors, le personnage mystérieux s'avança et ses pas retentirent sur le pavé de la vaste galerie. Humfroy, son flambeau à la main, l'attendait près de

la voûte de l'escalier; en passant devant le vieux concierge, la personne au manteau noir mit un doigt sur ses lèvres, en signe de silence.

— Oui, dit Humfroy, je me tairai, mais votre conscience?....

— Ne me reproche rien.

— Et Dieu?....

— Qu'il me juge, repartit d'une voix solennelle le sombre personnage qui avait causé la frayeur du domestique et des ouvriers; et en prononçant ces paroles, il monta l'escalier tournant qui se trouvait au bout de la galerie. Quand ses pas ne se firent plus entendre sur les marches de pierre, Humfroy rappela ceux qui devaient l'aider dans son travail; il ne les avait fait sortir que pour laisser passer l'objet de leur frayeur sans qu'il fût reconnu.

— Allons, cria-t-il, revenez, et ne tremblez plus; et parlant ainsi, il avait rouvert la porte; mais aucun ne se présentait pour rentrer dans la galerie; tous les quatre étaient serrés les uns contre les autres et se tenaient dans l'embrasure d'une fenêtre; pas un n'osait avancer.

— Poltrons que vous êtes, ajouta l'ancien serviteur, vous voyez bien qu'il ne m'est pas arrivé de mal, et cependant j'étais seul; de quoi avez-vous peur?

— De nous damner, répondit un des ouvriers.

— De vous damner? et comment? demanda Humfroy.

— En conversant avec un envoyé de l'enfer, répliqua le paysan ; nous avons entendu l'esprit vous dire : *Dieu m'a jugé!!!*

— La peur vous trouble la cervelle, ce que vous venez de voir n'est pas un revenant.

— C'est donc Satan lui-même?

— Pas davantage.

— Qui était-ce donc?

— Je ne puis vous le dire.

— Ah! ah! s'écrièrent-ils tous à la fois, vous le voyez bien, il ne peut pas nous le dire : si c'était quelqu'un du château il nous le dirait.

— Maître Humfroy, ajouta le domestique, vous vous trahissez vous-même.... et vous êtes encore tout pâle de cette apparition....

— Ne sentez-vous pas une odeur de soufre et de bitume? demanda un des ouvriers.

— Au diable les poltrons! s'écria avec impatience le majordome ; et il força ces hommes simples, qui n'auraient pas tremblé dans une bataille, à rentrer dans la galerie.

Ce ne fut qu'après beaucoup de façons et de lenteur qu'ils se remirent à l'ouvrage ; chaque souffle de vent qui venait à gémir dans les passages leur semblait un soupir ou une plainte de quelques-unes des nombreuses victimes de Gilles de Retz.

Enfin le jour vint peu à peu dissiper les frayeurs des ouvriers ; à mesure que la lumière pénétrait à travers les vitraux coloriés, ils reprenaient courage, et avant que l'angélus du matin ne sonnât,

leur travail était terminé, et tout rentré dans l'ordre accoutumé.

A six heures le dressoir (buffet de ce temps-là) était déjà chargé de viandes froides et de fruits, et le prince et ses nobles hôtes debout et en habit de chasse, mangeaient avec appétit et vidaient gaîment de hautes coupes où le vin d'Anjou brillait à travers les dessins du cristal ciselé.

« Olivier de Méel, dit Gilles de Bretagne, qu'avez-vous donc ce matin? vous avez l'air pensif et rêveur... et vous ne mangez pas?

— Rien ne vous échappe, très-redouté seigneur, se hâta de dire Arthur de Montauban, vos yeux auxquels on ne peut rien cacher ont deviné la tristesse d'Olivier.

— Par saint Yves, répliqua le prince, s'il est chagrin c'est la première fois de sa vie, et à cause de cela je lui pardonne... Mais quel peut être le sujet de son affliction?

— Noble prince, sous votre toit le chagrin ne peut m'atteindre; le maréchal de Bretagne plaisante....

— Plaisanter! Dieu m'en garde, je ne joue pas avec le sentiment... répondit Arthur, et je ne suis pas seul à m'être aperçu du changement subit qui s'est opéré dans un des plus aimables caractères....

A ces mots, de Méel s'inclina en souriant, et Arthur continua : Hier soir la fête même a perdu de ses attraits.

En effet, dit le prince, tout le monde a remarqué votre absence : de Méel, où étiez-vous donc allé?

Olivier, embarrassé et ne sachant que répondre, toussa deux ou trois fois.

Et Arthur s'écria : Voilà ce que c'est que de se promener tard sur le bord du lac; la fraîcheur de la nuit, l'humidité du rivage enrhument; le voilà tout malade.

Je bois à sa prompte guérison, ajouta Gilles; et étendant le bras, il trinqua avec de Méel. Tout le monde l'imita, et le choc des verres retentit dans la salle.

Le son des cors se fit alors entendre dans la cour. A cheval! à cheval! dit le prince, et aussitôt tout fut en mouvement; ce n'était plus l'attirail de la guerre, ni celui des fêtes; on ne voyait ni l'acier poli des armures, ni le brillant de la soie, ni le luxe des broderies; les vêtements étaient simples, des justaucorps chamois, des toques noires rattachées sous le menton, des hauts-de-chausses de buffle, des bottes montantes, de longs éperons; tel était l'uniforme de chasse. Le prince, sa cour, les chevaliers et les plus âgés des pages furent bientôt à cheval. Les piqueurs, les varlets retenaient avec peine les chiens dont les voix se mêlaient aux hennissements des coursiers et aux airs de chasse des cors retentissants. Le signal est donné, le prince de Bretagne se retourne du côté de la chambre de Françoise, il l'aperçoit à moitié cachée derrière les courtines de sa fenêtre, lui fait un signe

de la main, et part comme un trait... Le pont-levis résonne sous les pas de son cheval et sous ceux de la foule qui le suit, et ce bruit, ce tumulte joyeux s'affaiblit peu à peu. Les pas des chevaux, la voix des hommes ne se font plus entendre; seulement quelques éclats de trompe parviennent encore jusqu'au château; bientôt même ces sons s'évanouissent et se fondent dans le silence, et Françoise de Dinan, agenouillée dans son oratoire, n'est plus distraite par aucun bruit.

VI

LE MOINE.

Restée seule avec ses dames, la princesse de Bretagne ne voulut point aller s'établir dans la grande salle d'apparat; elle préféra passer la matinée dans une chambre voisine de la sienne, dont elle avait fait non son *boudoir* (car les boudoirs n'étaient pas connus alors), mais son *parloir*, nom donné, au quinzième siècle, à ce que nous appelons aujourd'hui *petit salon*.

Ce parloir était situé dans une des tours, et avait une fenêtre en ogive, d'où la vue s'étendait sur le lac; sa forme était ronde; douze colonnes sveltes et effilées sortaient en demi-relief des parois des murs circulaires; du haut de ces piliers gothiques partaient de doubles nervures en saillie qui se dessinant en blanc sur les murs d'azur étoilés d'or, se réunissaient toutes au centre de la voûte, où l'écusson des sires de Retz se voyait entouré de banderolles et de lambrequins sculptés.

Françoise avait fait placer dans ce parloir sa bibliothèque, composée de quarante ou cinquante

volumes ; car, ainsi que nous l'avons déjà dit, cette princesse était une des femmes les plus instruites de son temps, et avait lu la plupart des livres qu'elle possédait. Elle y avait fait apporter aussi ses métiers à broder et ses ouvrages de tapisserie.

Une table de bois de chêne, recouverte d'un tapis à grands ramages, et dont les pieds étaient de petites colonnes torses, se trouvait au milieu de cette rotonde, qui n'était alors éclairée que par un demi-jour venant à travers un rideau de laine violette, ce qui répandait dans cet intérieur quelque chose de grave et de calme.

Le fauteuil sur lequel Françoise était assise, avait un dossier étroit et élevé, et terminé en trèfle ; il était recouvert d'une tapisserie à couleurs vives et variées, et bordée d'une large frange.

Un autre fauteuil, mais beaucoup plus simple, était occupé par une femme de cinquante à soixante ans, Ursule de Goyon, surveillante des filles d'honneur : des tabourets étaient destinés aux nobles damoiselles attachées à la princesse de Bretagne : mais alors elles n'y étaient pas assises, elles se tenaient debout dans l'embrasure de la fenêtre, et parlaient bas d'un fait qui semblait les intéresser beaucoup.

Françoise, un coude appuyé sur la table et la tête penchée sur une de ses mains, avait en face d'elle un vase d'albâtre rempli de roses d'automne et un sablier. Pensive et rêveuse, elle portait tour

à tour ses grands yeux noirs des fleurs au sablier et du sablier aux fleurs, elle se disait :

Les fleurs comme les plaisirs embellissent la vie, mais le temps qui ne s'arrête jamais, fane les fleurs, dégoûte des plaisirs et emporte nos jours ; ils s'en vont un à un comme ce sable qui tombe... Ses réflexions prenaient cette tournure grave et mélancolique, quand elle s'aperçut qu'une de ses filles d'honneur, Armelle de Beaumanoir, venait de se laisser tomber sur un siége, et que ses compagnes l'entourant lui donnaient des soins et cherchaient à la faire revenir d'un évanouissement. Elle se leva aussitôt, s'approcha d'Armelle, et demanda à quoi l'on attribuait cette subite indisposition.

Yolande de Goulaine, la première des filles d'honneur, et celle que la princesse appelait son amie, répondit : Nous étions à parler de l'apparition de cette nuit, nous racontions ce que les ouvriers disent avoir vu dans la galerie, l'ombre de Tiphaine de Chantocé ; Armelle écoutait, et quand elle a entendu une de nous affirmer qu'Humfroy avait vu le spectre monter l'escalier de la tour et disparaître à la porte de la chambre où elle couche, Armelle alors a changé de visage et est tombée sur ce siége, en disant d'une voix éteinte : *Puisqu'il en est ainsi, je suis perdue.*

— Hâtons-nous de lui faire respirer des sels, dit Françoise de Dinan, donnons-lui de l'air ; ouvrez cette fenêtre, et ensuite nous dissiperons ses folles terreurs. Que veulent dirent ces ouvriers avec leur

vision? Mais ce n'est pas l'instant de nous occuper de leur rêve. Secourons cette malheureuse enfant. Comme elle est pâle et froide!

Parlant ainsi, Françoise de Dinan et la dame Ursule de Goyon frottaient les mains et les tempes d'Armelle, toujours évanouie. Au bout de quelques minutes elle reprit connaissance, et sa pâleur fit place à une douce rougeur quand elle se vit presque dans les bras de la princesse, et secourue par elle. Dans un premier élan de reconnaissance, elle baisa la main qui la soignait avec tant de bonté, et dit : Oh! vous me pardonnerez, n'est-ce pas, Madame? — Vous pardonner, mon enfant, et que voulez-vous que je vous pardonne?

Armelle se remettant un peu, répondit : De n'être pas sortie tout de suite de chez mon auguste maîtresse, quand j'ai senti la première atteinte du mal qui vient de lui causer du trouble et de l'effroi.

— Rassurez-vous, je ne pense qu'à ce que vous avez souffert, repartit Françoise. Et elle la fit conduire à sa chambre en la recommandant aux soins de deux de ses compagnes.

La princesse de Bretagne avait été élevée avec toutes les idées et tout l'esprit de son siècle. Il ne répugnait point à sa raison de croire que la main puissante qui a primitivement donné du *mouvement* et de la *vie* au *néant* même, ne pût redonner pour quelques instants de la vie à la mort. Elle croyait de bonne foi que lorsqu'il importait au salut d'une âme de venir demander des prières aux vivants

(qui oublient si vite, hélas! ceux qu'ils ne voient plus), Dieu permettait alors aux morts de se réveiller, de se lever de leurs cercueils, et d'apparaître pour crier à ceux qui les avaient aimés: *Priez pour nous!* ou pour avertir ceux qu'ils aimaient encore, et qui menaient une vie criminelle, de se repentir et de se préparer aux jugements de Dieu.

Françoise, occupée de ce bruit d'apparition répandu dans le château, laissait aller son esprit à ses graves pensées. Un officier de service annonça un religieux du saint ordre du Carmel. Qu'il entre, dit la princesse. Et elle se leva pour recevoir le serviteur de Dieu.

Déjà il était à la porte, debout et les bras croisés sur la poitrine; il semblait attendre une nouvelle invitation pour avancer et franchir le seuil.

Soyez le bienvenu, mon père, ajouta Françoise, entrez et reposez-vous.

Alors le moine, relevant la tête et étendant la main, fit entendre ces mots :

— Que la bénédiction du Tout-Puissant descende sur cette demeure; que la paix soit avec ses habitants!

— *Ainsi soit-il,* dirent toutes ensemble, la princesse, Ursule de Goyon et les filles d'honneur. Françoise s'était rassise sur son fauteuil. La surveillante avait cédé le sien au révérend père, qui resta un instant muet et immobile, mais qui, se relevant tout à coup, dit d'une voix forte :

— Noble dame, je ne suis point venu vers vous

pour prendre du repos ; ceux qui m'ont suivi pour entendre la parole de Dieu sont debout sur la poussière du chemin, haletant de fatigue, de faim et de soif ; et moi, serviteur indigne, je me reposerais ? Non, avant d'y songer, je dois vous redire leurs besoins.

— Ils ne manqueront de rien, répondit avec une douce dignité la princesse de Bretagne. Mon père, rassurez-vous, je vais donner des ordres pour qu'on leur porte à tous du pain et du vin.

— Ils sont nombreux, ajouta le carme.

— Eh bien ! répliqua en souriant Françoise de Dinan, tant mieux, nous aurons plus de prières pour nous, et si nos provisions viennent à manquer, Dieu fera encore une fois le miracle de la multiplication des pains.

— Bien, bien, femme chrétienne, votre espérance, votre foi, votre charité vous sauveront, dit le religieux, qui, maintenant tranquille sur le sort de ceux qui l'avaient suivi, reprit sa place à une humble distance de la princesse.

Il y eut un instant de silence ; Françoise, pour le rompre, voulut donner suite aux pensées qui l'occupaient lorsque le religieux était entré chez elle. Mon père, demanda-t-elle, peut-on, sans offenser Dieu, croire que les morts reviennent quelquefois et apparaissent aux vivants ?

— Et pourquoi y aurait-il du mal à le croire ? répondit d'une voix grave le moine du Carmel. Parce que les lois de la nature veulent que l'homme

né de la femme ne vive que peu de jours, et qu'une fois ce peu de jours passés, il soit condamné à dormir la longue nuit du cercueil, est-il mal de croire que celui qui a établi ces lois naturelles y puisse déroger? Sa bonté autant que sa puissance rendent croyable un grand nombre d'apparitions. Et où serait le mal, où serait la déraison de penser que le vainqueur de la mort lui commande encore?..... Écoutez : un enfant, privé des caresses de sa mère, des conseils de son père, a grandi seul au milieu des dangers du monde; les passions l'ont séduit, égaré; il va commettre un affreux crime. L'âme de sa mère, cette âme qui aime par delà le tombeau, du séjour qu'elle habite, voit le gouffre prêt à engloutir son enfant... et elle obtient de Dieu de venir le sauver; elle reprend sa mortelle dépouille comme une reine qui se revêt de haillons, et elle ne reparaît un instant sur la terre que pour montrer le ciel à son fils. Un scélérat s'est fait riche et puissant à force de rapines et de meurtres; c'est dans le sang qu'il a pris son or; pour monter à ses superbes palais, il a foulé sous ses pieds les corps de ses victimes..... Enfin, il possède tout ce que les hommes envient : s'il est heureux après ses mille forfaits, Dieu est-il juste?

— Non, dit Françoise; cet homme, le jour au milieu de ses fêtes et la nuit sur sa couche splendide, aura ses remords pour le punir.

— Des remords, s'écria le moine, des remords! détrompez-vous, il y a des cœurs si bas, si vides,

si stériles, qu'un remords même ne peut y naître; des cœurs semblables à cette terre maudite du désert, où même une épine ne peut croître... A ces hommes-là, Dieu enverra de véritables bourreaux, il permettra à ceux qui sont tombés sous les coups du monstre, de se lever de la terre, de sortir des eaux où ils auront été jetés par lui... Ils reviendront pâles, sanglants, hideux, épouvantables, tels que la mort les aura faits... Ils entoureront sa couche, ils chasseront le repos de ses nuits, la joie de ses fêtes... Quand il voudra chercher l'oubli de lui-même dans le vin des banquets, c'est avec du sang que ses victimes empliront ses coupes d'or...

— Ah! gardons-nous de rejeter ces croyances salutaires; gardons-nous de les traiter de folles imaginations. Les livres saints eux-mêmes nous montrent les morts revenant à la lumière pour effrayer ou avertir les vivants! A la voix de la sorcière d'Endor, Samuel ne brisa-t-il pas les liens du sépulcre, ne vint-il pas dire à Saül :

Demain tu mourras!

Prêtre du Seigneur, j'ai cité la Bible; fils de ma mère, je redirai mes visions; je dirai que celle qui a nourri mon enfance, que celle qui m'a donné le premier morceau de pain, est morte faute d'un morceau de pain, morte de faim à la porte d'un riche! Je n'avais que six ans et je me le rappellerai jusqu'à mon dernier jour; j'étais avec elle, couché sur son sein,

enveloppé dans ses pauvres haillons; ma voix se joignait à la sienne pour répéter à tous les passants : Ayez pitié de nous! ayez pitié de nous!

Personne n'en eut pitié.

Cependant, un morceau de pain noir, peut-être destiné aux chiens, fut jeté par une des fenêtres de la maison en face de laquelle ma mère était couchée la tête appuyée sur une borne; à la vue de cette grossière nourriture, elle se leva précipitamment, courut la ramasser, et son premier mouvement fut de céder à la faim. Depuis deux jours elle n'avait rien mangé; mais m'entendant pleurer, elle me donna tout le morceau de pain, en me disant : Prends-le, j'ai plus de force que toi. — Hélas! non, elle n'avait plus de force; le malheur, la misère, la faim, les avaient toutes épuisées; le jour était passé, la nuit était venue, la neige tombait, le vent la soufflait sur nous; pour me réchauffer, ma mère me pressait de plus en plus sur son cœur. En face de nous, nous voyions les fenêtres de la maison du riche toutes brillantes de lumières, nous entendions le son des intruments, nous voyions les femmes magnifiquement parées, dansant avec leurs hautes coiffures et leurs plumes ondoyantes.... Le plus simple ornement de leurs somptueuses parures, une perle aurait pu sauver ma mère..... Mais rien, rien ne lui fut donné... et bientôt je sentis que je ne me réchauffais plus contre elle... que son sein était froid... non-seulement du froid de la neige, mais du froid de la mort!... Elle était morte de faim! Et l'on

voudrait que j'eusse des ménagements pour les riches du monde ! et l'on voudrait que je ne m'armasse pas de toutes les foudres de l'Évangile contre le luxe des grands! Non : que ma langue s'attache à mon palais, que mon bras se dessèche avant que je cesse de secourir le pauvre; ici, partout, toujours je crierai : Riches, Dieu ne vous a donné vos richesses que pour que vous les partagiez avec vos frères dans le besoin. Du fond de sa misérable tombe ma mère s'est souvent levée; souvent elle m'a apparu pour me commander d'aller devant les rois, les grands et les pontifes plaider la cause de ceux qui n'ont pas de pain. Pour lui obéir, je parcours la France, je parcourrai le monde, j'irai à Rome. Là, comme ici, je crierai anathème contre l'avarice! anathème contre les folles et somptueuses parures! anathème contre celui qui ne donne pas!

Parlant ainsi, Thomas Connecte (car c'était lui) s'était levé de son siége; il ne semblait plus le même homme; il avait grandi avec son discours; ses yeux, ordinairement baissés, brillaient et lançaient des éclairs. En commençant, sa voix avait été grave et voilée; quand il avait redit les derniers moments de sa mère, des larmes intérieures s'étaient mêlées à ses paroles; mais sa voix éclata comme le tonnerre quand il s'écria :

« Elle est morte de faim!..... et l'on voudrait que j'eusse des ménagements pour les riches du monde! et l'on voudrait que je ne m'armasse pas

de toutes les foudres de l'Évangile contre le luxe des grands! »

En entendant le religieux plaider avec tant de chaleur la cause des pauvres, Françoise avait été fortement émue; son cœur n'avait pas eu besoin de l'image d'une mère mourant de faim pour être attendrie; mais cette idée qu'un morceau de pain pouvait sauver la vie d'un malheureux la frappa. Ah! s'écria-t-elle, que personne ne manque du nécessaire!... Mon père, prenez ce bracelet et ces pendants d'oreilles, prenez et vendez-les pour secourir ceux qui ont faim. Et disant ces paroles elle offrit au religieux les bijoux qu'elle venait de détacher de sa parure. Ursule de Goyon et les quatre damoiselles d'honneur suivirent l'exemple de la princesse, et toutes apportèrent à l'ami des pauvres, ou des agrafes d'or ou des bagues brillantes de pierreries.

Thomas Connecte, rayonnant d'une sainte joie, jouissait de son triomphe : Femmes, dit-il, vous n'êtes jamais si belles que lorsque vous êtes charitables; que le Seigneur vous tienne à l'ombre de ses ailes, et que la paix d'en haut règne dans cette demeure; adieu, au nom de Jésus-Christ, le père des pauvres, je vous bénis; et il s'éloigna.

Les disciples qui suivaient alors ses pas, étaient au nombre de plus de trois cents, rassemblés sur l'esplanade en face du château; Humfroy, par ordre de sa maîtresse, leur distribuait du pain et du vin, et ces pauvres gens assis sur la pelouse

mangeaient et buvaient en donnant des louanges à celle qui les nourrissait. Le religieux arriva parmi eux; à sa vue, par respect ils se levèrent tous, et le Carme les fit rasseoir, en leur disant : Chrétiens, reposez-vous et mangez le pain d'aujourd'hui, vous l'avez demandé au Seigneur, et le Seigneur vous l'a donné.

Le luxe même vous cède quelques-uns de ses brillants atours; voyez ces bracelets d'or, ces bijoux, ces pierreries, les nobles dames qui habitent ce château me les ont donnés pour vous : mes frères, prions pour elles.

A l'instant, toute la multitude tomba à genoux, et récita à haute voix trois *Pater* et trois *Ave;* cette prière de la reconnaissance achevée, ceux qui venaient de la dire restaient par groupes sur l'esplanade et obstruaient le pont et l'entrée du château.

Dans ce moment le prince de Bretagne avec sa suite revint de la chasse; à son front obscurci, au froncement de ses sourcils, on voyait que la chasse n'avait pas été heureuse; les chevaux étaient couverts d'écume et de boue; les chiens haletants de fatigue ne donnaient plus de voix, les habits des chasseurs en désordre dégouttaient de pluie : tout était bien différent du départ, si gai et si animé.

Arrivé à la tête du pont, Gilles ne put avancer à cause de la foule.

Que signifie ceci? s'écria-t-il; et cédant à un mouvement d'impatience, il piqua des deux et se

fit faire place un peu rudement ; son cheval dans son élan renversa un vieillard.

Thomas Connecte à cette vue s'élança entre le cheval du prince et le vieillard tombé, et étendant les bras, dit d'une voix forte : Arrêtez ! n'avancez pas !

— Qui est-ce qui m'arrête ainsi, demanda Gilles, qui ose me barrer le chemin?

— Moi, répondit le religieux ; moi, frère Thomas, très-indigne serviteur de Dieu.

— Que faites-vous ici?

— Je cherche, seigneur, à vous éviter le remords d'avoir écrasé un vieillard.

— Que veulent tous ces hommes en haillons, que viennent-ils chercher?

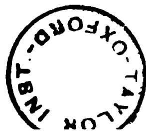
— Du pain.

— Et vous, révérend père, que faites-vous avec cette bande de mendiants?

— Mon devoir.

— Votre devoir est de prier dans votre cloître, et non de parcourir les campagnes avec ces fainéants.

— Mon devoir est de demander le pain de la charité pour ceux qui me suivent afin d'entendre la parole de vie ; mon devoir est de répéter aux grands, de rappeler aux princes, qu'ils ne doivent pas mépriser les pauvres de Jésus-Christ : car il n'y a point de grandeur si éblouissante qui ne puisse s'éclipser, point de puissance si bien établie qui ne puisse crouler ; aujourd'hui vous êtes riche, demain vous pouvez être pauvre ; aujourd'hui vous



foulez le pain de l'aumône à vos pieds, vous renversez celui qui le demande, et demain peut-être vous crierez du pain! du pain!... pour l'amour de Dieu, un morceau de pain!

— Sais-tu bien à qui tu parles ainsi, s'écria avec colère Jean Hingant, qui se trouvait auprès du prince.

— Je sais au nom de qui je parle, répliqua le moine, et cela me suffit. Je sais que c'est Dieu qui m'envoie, et pour remplir ma mission je ne m'enquiers pas quel est l'homme que je rencontre.

— L'homme que tu oses arrêter ainsi, repartit avec feu Jean Hingant, est le très-redouté prince Gilles de Bretagne.

— Eh bien! j'en rends grâces au ciel, car je n'ai qu'à le bénir. Cette foule de pauvres vient d'être nourrie et secourue par sa noble épouse. Que les bénédictions que nous avons appelées sur la tête de Françoise de Dinan tombent aussi sur celle de Gilles de Bretagne.

— *Amen*, dit le prince... Et inclinant légèrement la tête, il passa près du moine et rentra au château. Mais quelque chose d'étrange se passait au dedans de lui. Et ces paroles : Aujourd'hui vous êtes riche, demain vous pourrez être pauvre; aujourd'hui vous foulez aux pieds le pain de l'aumône, et demain, peut-être, crierez-vous du pain! du pain! Ces paroles du religieux retentissaient à ses oreilles et pesaient sur son cœur comme un pressentiment.

VII

LES LIMITES.

En entendant le bruit des chevaux dans la cour, Françoise était venue sur le perron au-devant de son époux. Un regard lui suffit pour deviner qu'il s'était passé quelque chose à la chasse qui l'avait contrarié. Elle ne lui fit aucune question, mais elle redoubla de soins auprès de lui. Elle-même voulut essuyer sa brune chevelure avec des linges chauds et parfumés. Ses mains si douces et si blanches étaient non-seulement adroites, mais encore caressantes en rendant tous ces soins. Gilles en éprouvait de la reconnaissance, mais il les recevait en silence et avec tristesse. Seulement il prit une de ses mains qui venaient d'attacher sa fraise dentelée, la baisa avec amour; et sa toilette étant finie, il descendit au salon avec la princesse.

Le repas fut grave et silencieux. Chez les princes pour être gai on attend leur sourire, et quand il ne vient pas, tout reste triste et froid comme un jour sans soleil. A table un hasard amena la conversation sur la chasse du matin. En face du

prince, il y avait un plat de venaison. En en offrant au maréchal de Bretagne, Gilles dit : Arthur, ne me refuse pas, car ce plat deviendra rare ici, si toutes nos chasses ressemblent à celle d'aujourd'hui.

— Seigneur, répondit Montauban, nous ne serons pas toujours aussi malheureux que ce matin. Plusieurs de vos vassaux m'ont assuré que vos forêts contenaient beaucoup de cerfs et de chevreuils.

— *Mes forêts*, repartit avec amertume le prince, est-ce par ironie que vous vous servez de ce mot? Quelques bouquets de bois, voilà les forêts que mon frère, *votre maître*, me laisse. Et en supposant qu'il y eût quelques cerfs dans ce bois, comment pourrais-je chasser? ces poteaux aux armes d'Anjou ne me cernent-ils pas de toutes parts?

— Mais le prince de Bretagne n'aurait qu'à dire un mot, ajouta le maréchal, et une permission de chasse sur les domaines d'Anjou suivrait de près son désir.

— Un prince de Bretagne aime à accorder ce qu'on lui demande; mais il lui faut du temps pour se résigner à solliciter. Maréchal, vous pouvez dire au duc, mon frère, que je ne suis pas encore descendu jusque-là.

— Le duc, mon maître, est convaincu d'avance que le prince Gilles ne descendra jamais au-dessous de son rang.

— Par saint Yves, si je ne déchois pas, ce ne sera pas à lui que je le devrai. S'il avait pu me dés-

hériter des sentiments que je tiens de mon père, comme il a su me déshériter de l'apanage qui aurait dû me revenir, je serais aujourd'hui indigne de moi, et peut-être digne de lui.

— Très-redouté seigneur.... je ne puis avec convenance entendre accuser d'injustice...

— Ce que vous ne pouvez faire *avec convenance*, Montauban! dit le prince avec vivacité, c'est de vouloir donner des leçons ici... vous paraissez oublier où vous êtes, et qui je suis.

— Je n'ai point oublié *que je suis* chez un prince qui m'appela longtemps son ami, et qui pouvait en toute assurance me donner ce nom, puisque pour le suivre, j'avais osé m'exposer au mécontentement de mon seigneur et maître, messire le duc de Bretagne...

— Quoi! mon frère m'en veut-il donc tant, que ce soit encourir sa colère que de s'attacher à moi pour quelques jours? Ah! s'il en est ainsi, ajouta Gilles avec émotion, partez, partez tous, vous qui m'avez donné quelques signes d'intérêt; partez, je ne veux porter malheur à personne! Arthur, pense à ton bâton de maréchal... va rejoindre ton souverain, et comme je t'ai longtemps appelé mon ami, tiens, voilà ma main en signe de reconnaissance pour ce que tu as fait en me suivant, et en signe d'adieu pour l'avenir...

A ces mots, le maréchal de Bretagne se leva, prit la main du prince, la porta vivement à ses lèvres en disant : Oh! seigneur, je défie l'avenir, il ne chan-

gera rien à mes sentiments pour vous, ils seront toujours les mêmes; et comme il prononçait ces paroles, il jeta un regard à Olivier de Méel qui était en face de lui : ce regard fut compris par celui auquel il s'adressait. Le reste des nobles convives était en général fort ému; à l'exception de trois ou quatre d'entre eux, tous avaient les yeux mouillés de larmes, car ceux du prince n'étaient point restés secs, quand il s'était écrié : *Partez, partez, vous tous qui m'avez donné quelques signes d'intérêt, partez, je ne veux porter malheur à personne!*

Françoise avait remarqué l'empressement qu'Arthur avait mis à baiser la main de son époux, et à l'assurer d'un constant dévouement; pour la première fois depuis longtemps elle avait trouvé l'accent de la vérité à ses paroles : elle lui sut gré de cet élan d'amitié, et pour l'en récompenser, elle qui évitait toute occasion de causer avec Arthur, ce soir-là, fut pour lui pleine d'amabilité.

Elle s'informa de ce qui était arrivé à la chasse, et lui dit : Je n'ai pas osé demander au prince la cause du nuage que j'ai vu sur sa figure à son retour au château, j'ai craint de rendre ce nuage encore plus sombre en faisant d'indiscrètes questions; mais vous, maréchal, qui aimez tant votre noble ami, la peine qu'il a ressentie, les contrariétés qu'il a éprouvées, vous avez dû les éprouver et les ressentir, racontez-moi ce qui s'est passé.

Le maréchal de Bretagne redit alors que le commencement de la chasse avait été gai et heureux,

que les *brisées* avaient été faites à merveille dans un bois peu éloigné du château : on y avait fait lever un superbe animal marquant quatorze, jamais les chiens n'avaient montré plus d'ardeur, les piqueurs d'habileté, mais le bois ayant très peu d'étendue, bientôt le cerf en avait promptement débuché et s'était élancé dans les champs; que les chasseurs animés n'avaient tenu compte ni des haies, ni des clôtures, ni même des poteaux aux armes d'Anjou; qu'ils poursuivaient l'animal avec l'espoir de le voir bientôt aux abois, lorsque les gardes des domaines du comte d'Anjou, au nom de leur maître, s'étaient montrés tout à coup et avaient mis fin à la chasse, en empêchant de poursuivre l'animal sur les terres de leur suzerain. Dans le premier moment, ajouta le maréchal, nous voulûmes passer outre, il est si difficile d'arrêter des chasseurs emportés par le plaisir et l'ardeur; mais le prince, tout animé qu'il était lui-même, ordonna de rompre et de rebrousser chemin; pour donner cet ordre il s'était fait violence, je le remarquai alors, son regard peignait tout ce qu'il éprouvait. En se rapprochant de moi, il me dit : Eh bien! je n'aurai même pas le plaisir de la chasse, ce plaisir que l'on accorde aux princes tombés de la puissance, pour les empêcher de regretter leurs états perdus; oh! Arthur! Arthur, où sont mes landes de Bretagne? là l'espace et l'immensité étaient devant moi, et personne n'osait me dire : *Tu n'iras pas plus loin!*

« Ah! je conçois ce qu'il éprouve, je sens ce qu'il a dû ressentir, dit Françoise, il faut redoubler de soins pour lui faire oublier ce qu'il a perdu, pour lui cacher le peu qu'il possède.

— Et pourquoi prendre ce soin, madame, pourquoi vouloir l'accoutumer à la résignation? le frère d'un duc de Bretagne, d'un souverain qui marche l'égal des rois, n'aura-t-il pas le droit de se plaindre, quand on le réduit à n'être que le modeste seigneur d'Ingrande et de Chantocé?

— Mais, sire Arthur, ne venez-vous pas de dire que vous ne pouviez avec convenance, entendre accuser d'injustice notre frère et votre maître, le duc François Ier?

— Oui, sans doute, je l'ai dit, et je le redirai encore, et plus je veux servir les intérêts du prince, votre auguste époux, plus j'affecterai de ne pas désapprouver la conduite qui a été tenue envers lui; ma langue souvent contrariera mon cœur, mais c'est ainsi qu'il faut agir quand on parle devant des hommes qui ne sont pas tous aussi dévoués que nous-mêmes.

— Eh quoi! répliqua avec inquiétude la princesse, est-ce qu'ici nous ne sommes pas entourés de nos amis? Suit-on dans l'exil ceux que l'on n'aime pas?

— Oui, répondit Arthur, oui, quand on veut les perdre... Et en prononçant ces paroles quelque chose de satanique brilla comme un éclair dans son regard; mais bientôt ses yeux reprirent leur expression habituelle, et il continua ainsi :

— Il ne faut pas, très-haute et très-puissante dame, multiplier ici les amusements et les fêtes; croyez-moi, laissez pour quelque temps l'ennui peser sur les journées du prince : pour sortir de sa position, il faut qu'il s'en irrite. S'il souffre avec patience cet éloignement de son pays natal, je connais le duc François, il ne mettra pas d'ici longtemps un terme à l'exil, il croira qu'il est fort parce qu'on lui obéit sans se plaindre; au contraire, si la plainte est vive et haute, il se croira faible et il rappellera son frère : la timidité de Jean V se retrouve souvent dans son héritier.

— Je vous en crois, maréchal, et vous remercie de vos conseils. Je me souviendrai de la ballade du troubadour, qui a pour refrain :

Les derniers biens des malheureux
Sont la *plainte* avec l'*espérance*.

Nous nous *plaindrons* et nous *espérerons;* mais quand vous allez être à la cour de Bretagne, quand vous serez auprès du prince régnant penserez-vous au prince exilé? Confident de François Ier, resterez-vous l'ami de son frère? entre les deux, pour qui serez-vous?

— Ah! madame! dit Arthur de Montauban, je vous prouverai que ce n'est pas moi qui ai oublié une devise dont vous vous souvenez peut-être, et que je porte encore,

A un seul.

— Quand mon noble père m'ordonna de vous remettre le gage qui porte cette devise, j'avais droit de le donner, répondit d'un air digne et sévère la princesse de Bretagne ; alors j'étais à moi ; aujourd'hui je suis à un autre, et il y a déloyauté à un chevalier à agir comme vous venez de le faire. Vous êtes discourtois pour moi, et félon pour le prince. Vous me prouvez, maréchal, que je me suis trompée deux fois : la première, quand au château de Dinan je reçus votre hommage ; la seconde, quand tout à l'heure je viens de vous montrer un instant de confiance. Adieu. Je ne me tromperai plus. Et elle s'éloigna avec un air de mépris.



VIII

LA NUIT.

Pour hâter la fin d'une journée qui lui avait été pénible, le prince de Bretagne se retira de bonne heure dans ses appartements. Alors on commença à parler plus haut dans le salon qu'il venait de quitter. Jusqu'à son départ la conversation avait été nulle, on n'avait fait qu'échanger quelques mots à voix basse; la galanterie même avait été muette, et les damoiselles d'honneur travaillant toutes à une tapisserie commencée par la princesse, n'avaient point vu les chevaliers et les pages venir deviser avec elles. Quand Françoise se leva pour sortir, toutes, à un signe donné par leur surveillante, replièrent leur ouvrage et suivirent leur auguste maîtresse. Quand le salon fut ainsi déserté par les femmes, Olivier de Méel dit d'un ton d'ennui : Parbleu! il faut l'avouer, voilà une vie bien amusante; notre soirée vaut notre matinée : une chasse manquée, et un salon sans femmes. Il n'y a pas une heure que le *couvre-feu* a sonné pour les bons habitants de Chantocé... et nous voilà déjà réduits à faire comme eux, à nous aller coucher.

—Et pourquoi donc se retirer sitôt? demanda

Jean Hingant; si nous n'avons plus de gentilles dames, n'avons-nous pas des cartes, et ce plaisir inventé pour un roi, ne peut-il nous convenir?

— Tu as raison, Hingant, répliqua Olivier, les cartes n'amusent pas seulement ceux qui ont perdu l'esprit; ce jeu frivole en apparence offre encore de grandes moralités et des leçons de sagesse.

— Et c'est pour cela que tu l'aimes, dit Arthur de Montauban en appuyant sa main sur l'épaule de son ami.

— Oui, maréchal; quand je puis unir la sagesse avec le plaisir, je n'ai point à hésiter, je les prends tous deux ensemble.

— Mais quand la sagesse vient seule.....

— J'écoute sa voix, si je n'ai pas de tentateur auprès de moi: en disant ces derniers mots, Olivier de Méel sourit en regardant Arthur.

— Eh bien! commençons ce cours de moralité et de sagesse, dit le maréchal, en s'asseyant auprès du sire de Méel. Je me rappelle avoir joué avec les premières cartes qui furent offertes au roi Charles VI de douloureuse mémoire.... Ah! c'était grand'pitié de voir ce royal insensé venir s'asseoir à ce jeu inventé pour lui. Il y passait des heures entières. La reine aimait à l'y voir pendant qu'elle trafiquait de la France avec les Anglais. Quand le hasard lui donnait des *rois* dans son jeu, il disait: *Voilà des cartes de malheur; les rois sont si à plaindre! ils voudraient faire le bonheur de leurs peuples, et ils ne le peuvent pas.* Et quand il parlait ainsi, le

pauvre Charles portait la main à son front brûlant, et ses yeux fixes laissaient échapper des larmes, qui se mêlaient souvent à un sourire sans cause.

Mais ceci n'est pas propre à nous égayer; commençons le jeu, ajouta Arthur. Et bientôt l'argent et l'or brillèrent sur la table auprès de quelques-uns des joueurs; de Méel n'était pas du nombre des heureux. Allons, dit-il, les jeux nouveaux ne me vont pas aussi bien que les modes nouvelles; Hingant, toi qui tiens aux choses des temps passés, veux-tu jouer *à la mourre?* Ce noble délassement est digne de toi; on dit que les Gaulois l'ont appris des Romains...

— Que dites-vous, seigneur? ce jeu a une bien plus haute origine, et je vais vous prouver...

— Pas ce soir; je n'ai pas le temps de t'entendre; je n'ai que celui de jouer avec toi pour regagner l'argent que je viens de perdre à ce jeu d'insensés.

Et tous les deux, en face l'un de l'autre, se mirent à jouer à ce jeu qui fut probablement le premier de tous les jeux de hasard. Il consistait pour un des joueurs à élever les mains, à les entr'ouvrir très-rapidement et à montrer avec une extrême vivacité deux, trois, quatre ou huit doigts à son adversaire, qui devait dans ce mouvement rapide deviner combien de doigts lui avaient été montrés. Ce jeu tout primitif, comme on voit, n'exigeait aucun apprêt, ni dés, ni cornets, ni cartes, mais demandait une grande bonne foi; aussi, dans ce vieux temps, disait-on d'un honnête homme : *On*

peut avoir fiance en lui; il ne triche pas à la mourre.

Dans les camps, après les exercices et les manœuvres, les soldats dans leurs instants de repos, recouraient à ce passe-temps; les villageois s'en amusaient aussi, et nous voyons que malgré l'invention des cartes, il existait encore dans les salons des grands.

Hingant, trésorier du duc François, ne s'occupait pas seulement de finances; il affichait un grand amour pour tout ce qui était antique : quoique financier, c'était un des érudits de la cour de Bretagne. On avait été étonné de le voir s'attacher au prince en disgrâce et quitter l'emploi lucratif qu'il exerçait auprès du duc régnant, et l'on aurait eu de la peine à s'expliquer cette conduite, si l'on n'avait su que Jean Hingant avait une grande habitude d'*observation*, et que le duc François Ier devait désirer avoir un correspondant secret et fidèle auprès de son frère malheureux et mécontent.

Olivier de Méel et les grands seigneurs de la cour étaient familiers avec Hingant; mais de cette familiarité qui tombe d'en haut, que l'on accorde comme un honneur et qui pèse comme une offense sur les cœurs élevés : lui ne s'en choquait pas. Au contraire, il était fier de ce qui aurait dû l'humilier; rien n'était plaisant à voir, comme cet homme de cinquante ans, lourd, gros et gauche, se démenant, s'agitant avec vivacité, levant et abaissant les bras, entr'ouvrant les mains et riant d'un rire grossier quand Olivier venait à se tromper. Celui-

ci, jeune, svelte, élégant, avait autant de grâce et de légèreté dans ses mouvements que son adversaire mettait de disgrâce et de gaucherie dans les siens. Sur le visage du financier on voyait la joie du gain et le chagrin de la perte; dans les traits de l'homme de cour on ne lisait rien de pareil! il perdait, et au lieu de se plaindre, il se vengeait du bonheur de Jean Hingant par quelques plaisanteries sur les gens de finances, et l'homme à argent s'en consolait en voyant les écus qu'il gagnait.

Le maréchal de Bretagne, ennuyé des cartes, se leva, et s'approchant du trésorier qui amoncelait l'or et l'argent que de Méel venait de perdre, il lui dit : Vous gagnez, maître trésorier, j'en suis fâché, très-fâché.

— Et pourquoi, monseigneur? lui demanda Hingant.

— Je vous le dirai, répondit Montauban. Et élevant la voix, il ajouta : Olivier de Méel, Pierre la Rose, et vous Hingant, j'ai à vous parler ce soir; je monte chez moi. Et frappant du pied près de la porte, deux valets de service, avec des flambeaux, le conduisirent à sa chambre. Olivier de Méel, le trésorier maître Hingant, et Pierre la Rose, secrétaire du prince Gilles, le suivirent.

Après leur sortie du salon, les autres seigneurs et gentilshommes, hôtes ou officiers du prince, ne tardèrent pas à se retirer dans leurs chambres, et bientôt tout fut silencieux au château.

Mais tout n'y dormait pas. L'amour-propre

froissé d'un côté, le désir de vengeance de l'autre, tenaient éveillés et Gilles, qui commençait à sentir le poids de sa disgrâce, et Arthur, qui de plus en plus brûlait du désir de se venger de Françoise de Dinan.

Gilles avait été pressé de se retrouver avec Françoise. Lorsque quelque peine est pesante sur le cœur, on sent un tel besoin d'être seul avec l'ami qui nous comprend et nous console! Les étrangers ne font que rendre plus lourd le poids qui nous oppresse; devant eux le chagrin ne respire pas à l'aise. A la douleur il faut la solitude et l'amitié, comme à la maladie il faut l'air et le soleil.

Après avoir quitté la grande salle, les deux augustes époux étaient allés s'asseoir sur une galerie qui surmontait le haut donjon du château. Là, ils savouraient ensemble le calme et la douceur d'une belle nuit d'automne. La lune brillait au firmament, l'azur du ciel n'était voilé par aucun nuage, et le souffle du zéphir, embaumé du parfum des fleurs, était si doux qu'il courbait à peine les hautes herbes qui croissent sur les vieilles murailles. Le lac au-dessous d'eux ressemblait à une longue nappe d'argent; un de ses bords était recouvert d'ombre, et l'autre tout resplendissant de clarté. Gilles de Bretagne fit remarquer cet effet de lumière à Françoise, en lui disant : Amie, c'est de même dans la vie, le bonheur nous fait briller un instant, et puis l'ombre s'étend sur nous, nous recouvre, et l'on ne parle plus de nous. J'ai eu mon

moment de lumière. La Bretagne et l'Angleterre m'ont vu. Au lieu d'être enfermé dans ce castel, je pourrais tenir l'épée de connétable auprès du roi Henri; mais un fils du duc de Bretagne ne devait-il pas refuser un honneur étranger? Cette épée eût été peu glorieuse dans mes mains, car elle ne m'eût pas été donnée par mon pays. En la refusant j'ai fait mon devoir; vois comme je suis récompensé.

—Noble et bien-aimé seigneur, répondit la princesse d'une voix caressante, oui, vous êtes récompensé de ce que vous avez fait. Aujourd'hui dans l'exil vous avez votre récompense avec vous. Ceux qui vous ont dépossédé de votre héritage ne pourront vous enlever la conscience d'avoir fait ce que vous deviez. Laissez-les sur leur trône avec le souvenir de leur déloyauté, et nous, conservóns la mémoire du passé. Vous me montrez ces coteaux tout resplendissants de lumière, et ces collines ensevelies dans l'ombre, et vous les comparez à la vie. Ami, vous avez raison, cela ressemble à la faveur et à la disgrâce, à la gloire et à l'oubli. Mais dites-moi, y a-t-il plus de bonheur sous ces rayons de clarté que sous l'ombre de ce nuage? Voyez, les chaumières s'élèvent également des deux côtés des arbres, des deux côtés il y a aussi de la peine et de la joie. Ah! je crois que le bonheur peut être partout, partout où je serai avec vous.

— Et moi, s'écria le prince, je maudis l'obscurité quand je possède un diamant pareil à toi. C'est près du trône que je voudrais te montrer à la Bretagne

ravie. En t'épousant, ne t'avais-je pas promis un rang élevé, une cour brillante, des plaisirs et des honneurs? Et que t'ai-je donné? l'obscurité de l'exil et les ennuis de la médiocrité? Le cœur noble s'indigne, se révolte et repousse l'infortune qui n'aurait pu l'épouvanter si elle n'avait menacé que lui.

— Vous seriez donc moins malheureux si vous étiez seul? demanda la fille du comte de Dinan.

— Oh! non, je serais bien plus à plaindre, mais ma disgrâce me semblerait plus facile à supporter si elle ne te frappait pas... je suis fort pour souffrir, mais faible quand tu souffres...

— Et moi, je suis loin de souffrir de ce que vous appelez un malheur... je ne vois plus, je ne partage plus les fêtes de la cour de Nantes; mais ici, seigneur, je vous vois bien davantage, vous êtes bien plus mien dans cette solitude que dans l'agitation des affaires et des plaisirs; c'est pour vous que je désire votre rappel en Bretagne.... mais pour moi j'y perdrais peut-être...

— Quoi! lorsque tu seras la première? car ta beauté éclipsera celle d'Isabelle d'Écosse : sa couronne ducale ne la pare pas autant que la nature t'a parée; l'orgueilleuse femme de mon frère sera jalouse de tes attraits, et François sur son trône, François qui m'a dépouillé, sera forcé de dire : Mon frère est plus heureux que moi! Ah! douce amie, il y a grand plaisir dans pareille vengeance, et je te l'avoue, j'en suis bien altéré.

— Eh bien! il faut vous plaindre encore, très-

redouté seigneur, il faut faire entendre au duc François vos justes réclamations, les droits du sang, les droits de votre rang ne peuvent être toujours méconnus, faites valoir les uns et les autres ; votre oncle Arthur de Richemont les appuiera, la voix du connétable de France est puissante à la cour de François Ier, et vous savez combien il vous aime... Un ami de votre frère me disait : *Il faut que la plainte du prince Gilles soit vive et haute, alors le duc François se croira faible, et il le rappellera ; la timidité de Jean V se retrouve dans son héritier.*

— Plût à Dieu qu'il eût quelque chose de mon père ! dit le prince Gilles en se levant : mais les défauts de Jean V feraient les vertus de François Ier ; enfin, je suivrai les avis que l'on me donne, je romprai le silence que je gardais par fierté, je ne veux pas qu'il croie à ma résignation ; le lion tombé dans le piége ne se tait pas, il rugit, son cri porte l'épouvante au loin, et fait trembler celui qui a creusé sa fosse.

Françoise s'était levée en même temps que le prince : du banc de pierre où ils étaient restés longtemps assis appuyés sur les créneaux, ils regardaient les campagnes au-dessous d'eux. Tout à coup le beffroi sonna minuit, Françoise tressaillit involontairement et se rapprocha de Gilles. Dans un champ de l'autre côté du pont-levis, à l'endroit où le coteau s'arrondit en croupe et descend vers le lac, ils aperçurent une vapeur bleuâtre sortir de la bruyère ; la nuit était si calme, que ce léger

nuage n'était poussé ni à droite, ni à gauche, il s'élevait droit, et sa transparence était telle, que l'on voyait à travers les pâles rayons de la lune. La princesse le montrant du doigt à son époux, demanda ce que cela pouvait être.

Le feu de quelque pâtre, répondit Gilles; mais lui-même était étonné de ce qu'il apercevait et regardait avec attention; aucune flamme ne se montrait, et ce qu'il prenait pour de la fumée continuait à s'élever comme une mobile colonne; enfin, ils distinguèrent derrière ce nuage et comme à travers un voile diaphane, une figure blanche qui se mouvait lentement, et dont la tête, les bras et tout le corps semblaient enveloppés d'un linceul; parfois la fumée devenant plus noire et plus épaisse, ce qu'on aurait pris pour un fantôme disparaissait; mais bientôt le nuage ou la vapeur redevenant transparent, la figure se montrait de nouveau. Françoise tremblait, et Gilles la tenant dans ses bras, avait toujours les yeux fixés sur ce qui lui paraissait si extraordinaire. Subitement, la figure blanche ne fut plus seule, un être moins grand se montra à côté d'elle, et ce qui semblait un fantôme étendant ses longs bras amena sur son sein le nouvel être qui venait d'apparaître, et tous les deux eurent l'air de s'enfoncer en terre; il ne resta plus que la fumée ou le nuage qui s'évanouit bientôt.

Ah! s'écria l'épouse du prince de Bretagne, il n'en faut plus douter, les bruits que l'on répand ici ne sont pas mensongers... ce lieu est maudit du

ciel, les morts n'y dorment pas en paix; ce que nous venons de voir présage quelque malheur.

— Ce que nous venons de voir, repartit le prince, a, j'en suis convaincu, une cause très-naturelle; et pour pouvoir vous l'expliquer je n'attendrai pas le retour du jour : je vais aller voir le lieu de cette apparition. Françoise, redescendons, rentrez chez vous, et moi avec Humfroy, nous reviendrons tout de suite dissiper des frayeurs indignes de vous.

La princesse, très-émue, obéit et rentra dans ses appartements. Quand Gilles fut seul, il demanda au soldat qui était en faction sur une des tourelles, s'il n'avait rien vu sur le coteau.....

Dieu me garde de mentir, mon très-redouté seigneur, répondit d'une voix tremblante la sentinelle effrayée. J'ai vu de près les ennemis de mon pays et je n'ai pas eu peur..... mais je tremble encore comme la feuille de ce que mes yeux viennent de voir. Mes camarades me l'avaient bien assuré, toutes les nuits l'esprit de cet infâme Prelati, qui tuait des petits enfants pour faire de l'or avec leur sang et leurs ossements brûlés; toutes les nuits le monstre qui n'a point été enterré en terre sainte revient, et si quelque vivant passe près de lui il le saisit avec ses longs bras décharnés et l'entraîne dans sa fosse.....

— Contes absurdes que tout cela! dit Gilles; tu es un mauvais soldat de trembler ainsi; et il s'éloigna. Humfroy était couché, le prince ne voulut point le réveiller, il se fit reconnaître des diffé-

rentes sentinelles, arriva sur le porche, ordonna de lever la herse, passa le pont et se trouva seul sur le coteau. La peur était loin de son cœur, mais cependant il le sentait oppressé; les mystères de la tombe sont si impénétrables et si solennels, que l'on ne peut y penser sans en être troublé. Après avoir reconnu dans quelle direction il avait vu le nuage et les deux personnages inconnus, il marcha rapidement de ce côté; arrivé à l'endroit d'où la fumée s'était élevée, il n'y trouva aucune trace de feu; il regarda, chercha autour de lui; le terrain lui sembla plane et uni, et cependant il avait vu les deux figures mystérieuses s'enfoncer en terre, et aucune fosse n'était creusée là. Étonné, il chercha encore, et ne pouvant rien découvrir, il reprit le chemin du château. A sa voix la porte se rouvrit; il y rentra en réfléchissant comment il pourrait effacer les idées superstitieuses de Françoise, lui-même commençait presque à les partager..... Tout préoccupé de cette pensée, il était arrivé à la grande galerie qu'il fallait traverser pour se rendre à sa chambre: il entendit le bruit que faisait quelqu'un en marchant devant lui, il hâta le pas pour connaître celui ou celle qui le précédait, mais il ne put rien voir; trois fois il demanda : *Qui est là?* et aucune voix ne répondit; seulement les pas continuèrent à se faire entendre pendant quelques instants, puis un silence absolu revenant autour de lui, il rentra dans son appartement, où la princesse l'attendait avec de vives inquiétudes.

IX

TRAHISON.

Pendant que le prince Gilles et sa douce compagne, loin de tous les regards, étaient allés respirer la fraîcheur et le calme d'une belle nuit, pendant qu'ils se livraient à des pensées d'espérance, de paix et de bonheur pour l'avenir, Arthur de Montauban, Olivier de Méel, Jean Hingant, Pierre la Rose, veillaient aussi; mais c'étaient la haine et la vengeance qui les tenaient éveillés. Tous réunis autour d'une table, dans la chambre du maréchal de Bretagne, ils cherchaient les moyens de perdre tout à fait le prince Gilles dans l'esprit du duc régnant, et de rendre entre les deux frères toute réconciliation impossible : car il y a des êtres qui, ainsi que Satan, ne peuvent se réjouir que dans le mal, et dont la joie et les plaisirs se font avec les peines et les larmes des autres.

Une lampe, suspendue à la voûte, laissait tomber sa lueur rougeâtre sur les visages de ces hommes méchants et cupides.

Le maréchal avait près de lui son confident Oli-

vier; les deux autres agents subalternes de cette conspiration étaient assis à l'autre bout de la table; Arthur était trop fier pour admettre de l'égalité même dans le crime : aussi tenait-il à distance ceux qui n'agissaient que pour de l'argent. Pour repousser les remords qui venaient souvent l'assaillir, il disait : La vengeance est permise quand l'honneur l'inspire. — Et toi, de Méel, n'as-tu pas été insulté par le superbe Gilles de Bretagne? n'a-t-il pas oublié une fois que tu étais gentilhomme et chevalier? Depuis il t'a tendu la main, mais tu n'as pu pardonner; au fond du cœur tu as dû et tu dois conserver ta haine : l'honneur le veut ainsi.

Quant aux *vilains* que nous admettons à partager notre vengeance, leur mobile est aussi vil qu'eux. C'est de l'argent qu'ils veulent; ils en auront.

Voilà comme il parlait avec son confident. Mais quand il se trouvait avec le trésorier et le secrétaire du prince, il les flattait avec une merveilleuse adresse; il leur montrait dans l'avenir des emplois lucratifs auprès du duc régnant. Il vous devra, leur répétait-il souvent, honneur, richesses et récompenses; car vous l'aurez délivré d'un ennemi de la Bretagne, d'un homme qui a juré de vendre son pays au roi d'Angleterre; non-seulement vous serez aimé du souverain, mais vos noms seront bénis par tous les bons Bretons.

Dans la séance que nous allons essayer de décrire, le maréchal, après s'être assis et avoir fait signe de s'asseoir à ceux qu'il admettait dans sa

chambre, ordonna à Pierre la Rose de fermer la porte à clef, de laisser retomber la portière en tapisserie qui était relevée sur un des côtés du mur, et tout étant clos, il dit à demi-voix : Le moment de servir notre très-haut et très-redouté seigneur et maître le duc François Ier est venu. Vous savez toutes les intrigues de celui qui aurait dû être son premier et son meilleur ami... mais l'ami des Anglais peut-il aimer la Bretagne et le prince qui la gouverne ? Gilles se plaint de l'injustice de François Ier ; il se plaint d'avoir été lésé dans l'héritage paternel ; mais eût-il été sage de laisser la puissance de la richesse au prince qui flatte le menu peuple, et qui est lié d'amitié et de serment avec un roi ennemi ?

Le jeune fils de Jean V n'a jamais pu pardonner à François d'être né avant lui. Son âme ambitieuse n'a pu se contenter du haut rang qu'il avait à la cour de Bretagne ; et ne pouvant régner, il s'est mis à conspirer contre celui qui règne. Son insupportable fierté avait éloigné de lui les gentilshommes et les nobles chevaliers. Alors il a cherché un appui dans le pauvre peuple, il a flatté la populace, et nous venons de le voir rassembler des gueux et des manants qu'il a fait servir par ses propres officiers. Il faudrait être aveugle pour ne pas voir où Gilles de Bretagne aspire. Mais il met de l'adresse et un air d'obéissance et de soumission dans sa trahison. Il faut le forcer à ne plus se cacher. Et c'est *à vous, gens de sa maison*, que je lègue ce soin.

Écoutez. Alors Montauban baissa encore plus la voix, et ajouta : Il ne faut plus qu'il puisse chasser sans rencontrer les gardes des domaines d'Anjou ; il ne faut plus que les fêtes qu'il cherchera à donner soient brillantes ; il faut que la disgrâce et l'exil pèsent sur lui de tout leur poids, il faut même que la pauvreté... Jean Hingant, ceci vous regarde, faites en sorte que ses coffres soient vides, que les redevances soient mal payées. Il est de toute nécessité que votre maître s'irrite de sa situation. Veillez à la lui rendre dure et pénible. Quand le lion est par trop tourmenté par ceux qui le gardent, il se réveille de son apathie, il brise sa prison et s'élance, et alors il est permis de lui donner la mort... En prononçant ces dernières paroles, le maréchal regarda, les uns après les autres, ceux auxquels il venait de parler. Il trouva sur toutes leurs lèvres un affreux sourire qui lui prouvait qu'il en avait été compris.

« Toi, de Méel, continua-t-il en homme de cour, entretiens dans le prince déchu l'amour du plaisir, le regret des fêtes et des tournois ; rappelle-lui ses succès dans ces jeux chevaleresques, pour qu'il s'impatiente de ne plus y briller. Olivier de Méel, parle-lui des belles et nobles chasses du pays dont il est banni, vante l'immensité des forêts et des landes de Bretagne, fais-le souvenir de ces poteaux aux armes d'Anjou, qui le resserrent ici dans un cercle si étroit.

« Toi, Jean Hingant, quand on projettera des

fêtes, des chasses, des tournois, montre tes coffres vides, plains-toi de la modicité des revenus; quand on t'ordonnera des aumônes, répète le mot d'économie. Il faut que chaque désir rencontre un obstacle, chaque volonté un empêchement.

« Ton rôle à toi, Pierre la Rose, n'est pas le plus facile. Es-tu chargé d'écrire au duc régnant, pèse chaque mot, choisis toujours celui qui rendra la plainte plus amère, plus impérative. Tu sais combien le duc François tient aux formes de respect, ne les observe pas trop, mais assez pour que leur absence ne choque pas celui qui te chargera d'écrire, et cependant que le souverain susceptible y trouve de quoi le blesser. Voilà ce que tu dois observer à tous les instants. Ton étude doit être le choix des mots. Quand tes lettres te paraîtront trop fortes, choisis un bon moment pour demander au prince d'y apposer son nom et son scel. Plus tard, si tout cela manque, nous aurons recours à ton talent. Tu sais les récompenses qui t'attendent. »

— Illustre maréchal, répondit le perfide secrétaire avec l'expression du tigre qui aperçoit de loin sa proie, je vous entends; je taillerai ma plume comme un poignard.

— C'est cela, dit Arthur, chaque jour tu feras une blessure.

— Et tu ne courras aucun danger, ajouta de Méel.

— Ce n'est pas sûr, répliqua Pierre la Rose, s'il y a un imprudent parmi nous...

— As-tu déjà peur? demanda de Méel, avec l'air du mépris. Et toi, Hingant, tu ne dis rien?

— Mon métier et le vôtre, noble seigneur, puisque vous êtes des nôtres, repartit le trésorier, est de se taire et d'agir.

— Oui, oui, dit le maréchal, le sage Hingant a raison; il vient de nous donner notre devise à tous: se taire et agir. Maître trésorier, je l'ai souvent répété, vous êtes un homme de mérite. Je veux que le duc François en soit persuadé, et qu'un jour vous soyez à la tête de ses finances.

— Monseigneur est trop bon; mais cependant il me disait ce soir qu'il était fâché de mon bonheur, fâché de me voir gagner au jeu.

— Pas comme Jean Hingant, mais comme trésorier du prince, je veux que vous n'amassiez pas d'argent. Si vous êtes riche, votre maître sera-t-il pauvre?

— Pourquoi pas? mes deniers ne sont pas les siens.

— Oui, mais les siens ne sont-ils jamais les tiens? se hâta de dire de Méel.

Il allait continuer ses railleries, Arthur de Montauban entendit sonner l'heure avancée de la nuit: Il est temps de se séparer, dit-il, bientôt il sera temps d'agir; mais rappelons-nous que c'est par degrés que nous devons arriver à notre but. A mesure que nous avançons, redoublons de soins et de prévenances. Nous pouvons, sans affectation, prononcer souvent les mots de dévoûment, de fidé-

lité, de sacrifice. Nous avons acheté ce droit. N'avons-nous pas suivi le prince en disgrâce? n'avons-nous pas tourné le dos à la fortune pour nous attacher à son adversité?

Allons, que chacun se retire en silence; demain montrons tous un front sans nuage, et rappelons-nous la devise du sage trésorier :

Se taire et agir.

X

LE DÉPART.

Le lendemain matin les premières personnes que rencontra Gilles de Bretagne en entrant dans la grande salle, furent Arthur de Montauban et Olivier de Méel. Le nuage qui la veille avait obscurci le front du prince était entièrement dissipé, et il leur tendit affectueusement la main. Le maréchal reçut cette marque de faveur avec un gracieux sourire; de Méel se sentit rougir et fut embarrassé, car il faut être déjà bien avancé dans le crime pour tenir contre une prévenance et une preuve d'amitié, quand elles viennent de la personne dont on s'est fait l'ennemi.

Dans la route du mal, Olivier était allé bien moins loin qu'Arthur. Pour conspirer à son aise, il aurait voulu que Gilles de Bretagne lui eût donné des sujets de plainte et de mécontentement; mais au contraire, il n'en recevait chaque jour que de nouvelles preuves d'estime et de bonté. Son caractère gai, ses manières élégantes et aimables, plaisaient à Gilles, qui avait eu une fois le mal-

heur de s'être emporté contre lui, et qui, depuis ce jour, sentait le besoin de réparer, par des égards, un instant de vivacité.

Eh bien! que ferons-nous aujourd'hui? demanda le prince. Je vous préviens que je ne veux pas chasser.

— Nous ne l'aurions pas proposé à monseigneur, répondit Montauban.

— Mais il est un autre exercice que mon très-redouté seigneur aime presque autant que la chasse, dit de Méel, c'est le tir de l'arc.

— Tu as raison, repartit Gilles de Bretagne, c'est un noble passe-temps, digne de princes, gentilshommes et chevaliers. Nos flèches auront l'immensité devant elles, et ne rencontreront point ces éternels poteaux d'Anjou pour les arrêter. Vite, que l'on fasse élever un haut mât sur l'esplanade, et que tous les apprêts soient bientôt terminés. J'ai hâte de reprendre mon arc et de vider mon carquois. Que les paysans et les vassaux les plus proches soient prévenus; je veux voir s'ils sont forts à ce jeu.

— Monseigneur se croit encore en Bretagne; ici les paysans et le menu peuple ne savent jouer qu'à la boule et aux quilles, dit Montauban.

— Et toi, Arthur, tu me rappelles bien vite que je suis hors de mon pays! Tu ne me passes pas un instant d'illusion! de Méel est moins cruel, il cherche à m'en donner.

— En vous en donnant, seigneur, j'adoucirais peut-être quelques heures, mais je prolongerais l'exil,

— Je te comprends, et te remercie. Aujourd'hui même je compte faire écrire.....

— Pas une humble requête, j'espère? ajouta Montauban.

— Sois tranquille, je connais mes droits, et je les ferai valoir.....

A ce moment Humfroy entra pour prendre les ordres du prince. Quand il sut que c'était pour faire faire les préparatifs du jeu du tir, il fut ravi. Gilles s'en aperçut et lui dit : Tu es content de me voir penser à ce jeu breton. Te souviens-tu que c'est toi qui me donnas les premières leçons? alors tu avais le coup d'œil juste.

— L'ai bien encore, très-redouté maître et seigneur, et si vous me le permettez, je vous prouverai que l'âge m'a laissé de bons yeux. En prononçant ces mots, le vieux serviteur pesait sur chaque syllabe, comme pour souligner ce qu'il voulait faire comprendre ; mais le prince n'y fit aucune attention. Il n'en fut pas de même de Montauban et de Hingant ; l'air significatif du vieillard les frappait. Il faut si peu de chose pour effrayer celui qui médite le mal : un regard, une intonation, un demimot, lui font croire qu'il est deviné. En vérité les hommes, pour leur tranquillité, seraient sages de s'attacher au bien, car le mal leur coûte plus que la vertu.

Bientôt tout fut prêt. Humfroy avait fait attacher au haut du mât, élevé sur l'esplanade, les divers objets qui devaient être atteints par les flèches des

tireurs. C'était une coupe d'argent, une couronne de lauriers et une colombe, retenue par un long ruban.

Tout ce qu'il y avait d'hommes au château fut appelé par le son du cor et des trompettes, et ne tarda pas à être rassemblé au pied du mât. Gilles voulut que les gens du pays prissent part au jeu; mais ils prouvèrent promptement qu'ils ne s'y étaient jamais exercés. Leur gaucherie à tirer de l'arc faisait rire le peu de Bretons qui se trouvaient avec eux, et déjà les moqueries des enfants de l'Armorique faisaient naître des querelles. Le prince s'en aperçut et fit cesser le tir. Mais il ne le fit pas sans humeur. Rien ne me réussit, dit-il, il en sera de ceci comme de la chasse. Cependant voyons si je serai aussi maladroit aujourd'hui que j'ai été malheureux hier. Et parlant ainsi, il demanda son arc : un page le lui apporta, un autre lui présenta son carquois; il y choisit une flèche avec une grâce chevaleresque. Il banda son arc, jeta un coup d'œil rapide sur le but, et soudain le fer de la flèche frappant la coupe d'argent, la fit résonner et montra aux spectateurs qu'il n'avait rien perdu de son adresse.

Encouragé par ce brillant coup d'essai, Gilles demande une seconde flèche; elle part, siffle, vole, et la colombe est délivrée. Le ruban coupé par le trait la laisse libre, et elle disparaît dans les airs.

C'est assez, dit-il, et il jeta son arc; mais apercevant Humfroy, il lui demanda : Et toi, vieux ca

marade, te souviens-tu encore de ton ancien métier d'archer? N'étais-tu pas un des archers de mon oncle Arthur de Richemont?

— Je m'en fais gloire, repartit le majordome en se redressant avec fierté. Jadis mon bras eut de la force et de l'adresse, et les ennemis de mon pays ont pu le savoir; mais malheureusement dans les champs d'Azincourt, aux côtés du vaillant Arthur de Richemont, aujourd'hui connétable France, je tombai, et...

Le prince voyant qu'Humfroy allait lui recommencer le récit de ses anciennes guerres (ce dont Humfroy ne laissait jamais échapper l'occasion), lui dit: Eh bien! prends mon arc, et voyons si tu te rappelles ton ancien état.

— Volontiers, mon très-redouté seigneur, repartit le vieillard; et saisissant l'arc, il décocha une flèche qui fit tomber la couronne de lauriers au pied du mât.

Bien! bien! s'écria Gilles de Bretagne. Qu'on m'apporte cette couronne: elle est à toi, Humfroy!

— Je l'accepte; et, mettant un genou en terre devant son seigneur et maître, l'heureux vieillard ajouta: Oui, j'accepte cette couronne; mais, ô mon prince! c'est pour l'offrir à celui qui a remporté deux prix....

Des applaudissements unanimes se firent alors entendre de toutes parts: ce fut un éclair de joie pour le prince banni; il embrassa Humfroy avec émotion... A cet instant, un homme à cheval tout

couvert de sueur et de poussière parut au bout de l'esplanade ; c'était un messager, il portait les couleurs du duc François.

Arthur, dit le prince au maréchal qui se trouvait alors près de lui, va savoir ce que veut cet homme; je vois d'où il vient, et je ne m'attends à rien d'heureux de la part de celui qui l'envoie.

Alors on rentra au château, le messager fut introduit dans la cour, le maréchal de Bretagne reçut de ses mains un étui de fer recouvert en cuir noir et scellé avec des sceaux à queues pendantes.

Gilles attendait dans la galerie, debout près du large foyer. Jean Hingant entra. Eh bien! demanda le prince, pour qui sont ces dépêches?

— Très-redouté seigneur, répondit le gentilhomme de l'hôtel, elles sont adressées à messire Arthur de Montauban, maréchal de Bretagne.

— Je m'en doutais. J'aurais été étonné qu'il me vînt un souvenir de monsieur mon frère... A son maréchal, c'est tout simple. Et que lui mande-t-il?

— Je ne sais ; mais voilà le maréchal ; il le dira lui-même à monseigneur...

— Quelles nouvelles, Arthur? se hâta de demander le prince, en voyant entrer le maréchal ; mauvaises sans doute?...

— Pour moi seul, repartit Montauban en prenant un air triste..... Je suis rappelé à Nantes, je dois partir sans perdre un moment.

— En effet, mon frère devait m'envier ta pré-

sence ; un maréchal en faveur auprès d'un prince disgracié ! C'était chose trop étrange.

— En consultant mon cœur, je la trouvais bien naturelle et bien simple, ajouta Arthur ; et il s'avança vers le prince pour prendre congé.

— Adieu, dit Gilles de Bretagne, adieu, je n'oublierai jamais que tu es venu passer quelques jours avec un proscrit. Dans ma position, je n'ai que de la gratitude à t'offrir ; mais où tu vas, tu ne trouveras peut-être rien d'aussi sincère. Adieu. Il lui tendit les bras pour l'embrasser ; Arthur s'y précipita, et osa serrer le prince contre son sein. C'était Judas donnant le baiser de trahison à son divin maître ; c'était Néron caressant la tête qu'il avait dévouée à la mort ; c'était le tigre qui joue avec sa proie.

Au moment de sortir de la salle, Montauban revint sur ses pas et dit au frère du duc de Bretagne : Le prince Gilles ne me donnera-t-il aucun message pour le duc François ?

— Tu m'y fais penser, répondit Gilles, je vais te charger d'une lettre pour lui. Mes droits à un meilleur partage y seront rappelés, et tu les appuieras ; car le fils de Jean V en est réduit là, il lui faut des protecteurs pour obtenir justice. Arthur, tu pourras dire à mon très-haut et très-redouté frère ce que c'est que la cour de Chantocé. Tu as vu par toi-même cette dérision de la fortune. Quant à mon frère Pierre, je ne le charge point de plaider ma cause ; je sais qu'il tremble trop pour oser dire au souve-

rain de Bretagne : Le dernier fils de Jean V n'est-il pas prince breton comme nous, et n'a-t-il pas, à ce titre, droit à l'apanage de notre maison? Pourquoi donc l'exiler en Anjou? Gilles n'a-t-il pas joué avec nous dans notre enfance? Notre auguste mère, Jeanne de France, ne nous aimait-elle pas également, et notre sœur Ysabel n'est-elle pas encore toute triste de l'éloignement de son frère favori? Pierre, content de ce qui lui est échu en partage, se trouve heureux dans son comté de Guingamp. Sa piété le rend si étranger aux choses de ce monde qu'il m'a même perdu de vue ; aussi je ne réclame point son appui. Mais il n'en est point de même de ma sœur Ysabel ; elle ne craint point de déplaire aux heureux en parlant d'infortune, aux puissants en parlant d'injustice. Ainsi tu lui diras : Votre frère compte sur vous....

Puis s'adressant à Jean Hingant, Gilles de Bretagne lui ordonna d'aller chercher Pierre La Rose, son secrétaire affidé, et de l'amener dans son cabinet de travail, où il se rendait lui-même. Ayant donné cet ordre, le prince sortit en s'appuyant sur le bras de Montauban, qui avait eu le temps de lancer un regard significatif au gentilhomme de l'hôtel.

Hingant ne tarda pas à rencontrer Pierre La Rose ; il le trouva à la tour des Archives, entouré de vieux parchemins, et lisant facilement ces actes poudreux des temps passés. Ses yeux accoutumés à ce gothique grimoire, n'y rencontraient plus rien d'indéchiffrable, et sa main, à force de travail,

était devenue aussi habile que ses yeux. Il savait imiter l'écriture de chaque siècle comme il savait en comprendre les différents dialectes. Le prince de Bretagne l'avait ramené d'Angleterre et faisait grand cas de son savoir. Il parlait et écrivait également bien le latin, l'allemand, l'anglais et le français. Cet homme, accoutumé à transcrire la pensée de ses maîtres, n'avait jamais de pensée à lui, sinon pour nuire aux autres; alors seulement il cessait d'être machine, et ne marchait de son propre mouvement que lorsque c'était pour aller vers le mal. La nature, en le faisant laid et difforme, lui avait laissé un amour-propre hargneux et susceptible; il ne pouvait pardonner à tout être qui n'avait pas comme lui la laideur en partage. Pour se sauver de sa difformité, il visait à un air digne, il portait la tête haute et singeait le grand seigneur. Oubliant qu'il faisait partie de la domesticité du prince, ce scribe salarié était haut avec les subalternes, bas et rampant avec ses maîtres. Sa mise était d'une recherche ridicule, et comme la burlesque copie de celle du prince et de ses nobles amis; ses prétentions faisaient rire...

Lorsque Jean Hingant eut dit au méchant scribe que Gilles de Bretagne le demandait pour le faire écrire au duc François, Pierre La Rose, laissant ses liasses de vieux papiers qu'il était occupé à lire, se frotta les mains avec joie, et dit avec une effroyable expression : Enfin voilà mon heure venue. On a ri de moi...; eh bien ! je ferai pleurer !

Et il descendit chez le prince. Le gentilhomme de l'hôtel l'accompagna jusqu'à la porte du cabinet et lui dit bien bas à l'oreille : La Rose, rappelle-toi les instructions d'Arthur de Montauban; que toute la malice de Satan soit avec toi.

— *Et avec votre esprit!* repartit le secrétaire avec un infernal sourire; et en faisant un profond salut, il entra chez Gilles de Bretagne.



XI

LA LETTRE.

Agité de l'idée d'écrire à son frère, humilié d'être obligé de solliciter de nouveau, le prince Gilles parcourait à grands pas le cabinet où La Rose venait d'entrer. Sans rompre le silence il fit signe au secrétaire de s'asseoir à une table près de la croisée, et continua de marcher sans rien dire. Le scribe essayant sa plume attendait, et, avec une détestable joie, jouissait de l'embarras d'un prince réduit à demander justice comme une grâce.

Montauban, voulant avoir l'air de ne pas s'apercevoir de l'état pénible de Gilles, regardait la campagne à travers les vitraux, et affectait de la distraction.

Enfin le prince, d'une voix émue, dicta la lettre que nous allons transcrire.

A mon très-haut, très-puissant et très-redouté frère et seigneur.

— Pardon, prince, dit en se retournant de la fenêtre le maréchal de Bretagne, pardon de vous interrompre; mais pourquoi user de ce protocole?

pensez que c'est un frère qui écrit à son frère.

— Oui, sans doute, mais ce frère est mon souverain, et François est jaloux de tous ses titres, c'est ce qui me faisait recourir à ce style qui me coûte tant quand je lui écris. Et toi, Pierre La Rose, toi qui as vieilli sur les mots et sur les formules, qu'en penses-tu?

— Très-redouté seigneur et maître, je pense comme messire Arthur de Montauban, maréchal de Bretagne, que puisque vous voulez rentrer dans les affections de votre très-illustre frère, le duc François Ier, il faut vous servir du langage de la nature. Ce langage va au cœur, l'autre n'est fait que pour les yeux.

En donnant ce conseil au prince Gilles, Arthur et La Rose savaient bien que la moindre formule d'étiquette qui serait omise, serait regardée par le duc François comme un tort de son frère, et voilà pourquoi ils lui conseillaient d'abandonner le protocole usité.

Allons, reprit Gilles de Bretagne, je vais suivre votre avis; en lui écrivant comme un frère, ma lettre me coûtera moins. La Rose, écris.

« Mon Frère,

« Votre ami et le mien, le sire de Montauban, maréchal de Bretagne, va vous rejoindre; il pourra vous dire si le séjour de Chantocé est digne d'un fils de Jean V; si vous, puissant souverain de Bretagne,

vous n'auriez pas à souffrir si vous voyiez votre propre frère relégué étroitement sur les confins de l'Anjou, entouré de vassaux qui ne sont pas les siens, et qui le regardent comme un étranger. En acquérant le domaine souillé du maréchal de Retz, notre père, de glorieuse mémoire, a voulu augmenter les biens de notre maison, mais il n'a pu vouloir en faire mon patrimoine. Prince breton, c'est un apanage en Bretagne que je dois avoir. Je le demande donc comme justice à mon frère. C'est à lui que je m'adresse, je l'aime mieux que de le réclamer de mon souverain. Le souverain pourrait ne pas entendre le sujet; mais un frère pourrait-il refuser son frère? Pourrait-il lui dire : Non, tu ne reviendras plus dans ton pays, je t'exile à jamais loin de moi, loin de ton berceau et de la tombe de tes pères! »

En dictant ces dernières paroles, la voix du prince trembla d'émotion; il porta rapidement la main à ses yeux, et demanda au maréchal : Eh bien, Arthur, es-tu content? Cette lettre plaira-t-elle à mon frère?

— N'en doutez pas, noble prince; elle part de votre cœur, elle ira au sien.

— Puisqu'il en est ainsi, donne-moi mon scel, que je l'appose au bas de cet écrit, avec le nom que je tiens de mes pères. Puisse mon frère en le lisant se rappeler nos premiers jours passés sous les yeux de nos parents!

Pierre La Rose ayant relu ce qu'il venait d'écrire, présenta la feuille de vélin à la signature du prince,

qui, après y avoir jeté un simple et rapide coup d'œil, signa et y appuya son cachet aux hermines.

Voilà mon palefroi prêt, dit alors Montauban. Seigneur, il faut que je vous quitte. Le soir avance, et cette nuit je dois m'arrêter au château d'Ancenis.

Gilles prit la lettre scellée des mains de son secrétaire et la remit au maréchal de Bretagne, qui depuis quelques instants témoignait une grande impatience de se mettre en route. Enfin il sortit du cabinet du prince, emportant avec lui la lettre, non telle que Gilles l'avait dictée, mais telle qu'elle avait été écrite par le perfide secrétaire, qui, en n'y changeant que quelques mots, en avait tout à fait dénaturé l'esprit. Nous allons souligner les mots que le méchant scribe avait substitués à ceux dictés par le loyal prince de Bretagne.

« Mon frère,

« *Mon* ami et le vôtre, le sire de Montauban, maréchal de Bretagne, va vous rejoindre. *Je le charge* de vous dire si le séjour de Chantocé est digne *de moi*, digne d'un fils de Jean V; si vous, souverain de Bretagne, vous n'auriez pas *à rougir* en voyant votre propre frère relégué étroitement sur les confins de l'Anjou, entouré de vassaux qui ne sont pas les siens, et qui le regardent comme un étranger! En acquérant le domaine souillé du maréchal de Retz, *mon* père très-regretté et de glorieuse mé-

moire, a voulu augmenter les biens de notre maison, mais il n'a pu vouloir en faire mon patrimoine. Prince breton, c'est un apanage en Bretagne que *je veux* avoir, je l'*exige* donc, je le demande comme justice à mon frère; c'est à lui que je m'adresse, je l'aime mieux que de le réclamer *du* souverain. Le souverain n'entendrait peut-être pas le sujet, mais un frère *oserait-il* refuser son frère? oserait-il lui dire : Non, non, tu ne reviendras plus dans ton pays, etc., etc. »

En emportant cette lettre, Montauban se réjouissait de l'effet qu'elle allait bientôt produire sur l'esprit orgueilleux du duc de Bretagne; Pierre La Rose connaissait assez son maître pour savoir que, selon son habitude, il ne ferait que jeter un regard sur ce qu'il venait de dicter, et qu'il signerait de confiance. Aussi, il n'avait nullement été inquiet en faisant les coupables changements que lui inspirait son infernale malice. Nous l'avons dit plus haut, il avait du génie pour le mal, et il avait appris depuis longtemps que rien n'est si confiant et si facile à tromper que la loyauté et l'honneur. Le prince, le cœur serré du départ d'Arthur, resta quelque temps à la fenêtre; le voyant monter à cheval et prêt à s'éloigner avec ses écuyers et ses varlets, il lui fit un dernier signe d'adieu, et dit en soupirant : Allons! voilà un ami de moins. Pierre La Rose l'entendit et sourit au dedans de lui-même, car il connaissait *l'ami* qui s'éloignait et qui causait ce regret; en voyant le prince marcher dans le chemin

des piéges, il se réjouissait aussi, car il devait avoir sa part de la victime, le maréchal lui avait dit : *Que Gilles soit perdu, et tu seras secrétaire du duc régnant.* Il n'en fallait pas davantage à Pierre La Rose : quand de sordides mains tiennent la balance, le crime pèse moins que l'or.

XII

UNE NUIT D'ORAGE.

Quoique touchant à la fin de l'automne, la journée avait été d'une excessive chaleur. Le soleil avait cependant été caché par des nuages d'une couleur cuivrée ; mais à travers ce voile ses rayons avaient rendu la terre brûlante, et cet amas de nuées orageuses semblait peser sur elle et l'échauffer encore. Le soir amena l'ombre, mais non la fraîcheur. Le zéphyr ne vint point avec le crépuscule, et la feuille même du tremble resta immobile. L'homme des champs, regardant le ciel, se hâta de faire rentrer à la ferme ses bestiaux, dont la langueur et l'abattement annonçaient aussi la tempête prochaine. En effet, sa terrible voix ne tarda pas à se faire entendre, et le soleil se coucha au milieu de l'orage. On eût dit que ce roi de la nature se retirait devant un ennemi vainqueur. Ses derniers rayons, ordinairement si brillants et si beaux, étaient pâles devant le feu des éclairs. Et comme dit le plus éloquent[1] de nos écrivains : *Le*

[1] Chateaubriand.

disque de l'astre du jour se montrait alors terne et violet comme un énorme cadavre noyé dans les cieux.

La nuit ne calma pas la tempête, et les éclats de tonnerre devenaient plus fréquents et plus terribles à mesure qu'elle avançait. La noirceur du ciel était sans cesse déchirée par le feu des éclairs; les eaux du lac se soulevaient comme les vagues d'une mer en furie, et frappaient les murs du château que la foudre et les vents semblaient ébranler. Les hiboux, les chouettes et les orfraies, ne trouvant plus d'abri dans leurs vieilles demeures, s'envolaient effrayés, en jetant de lugubres cris, qui allaient se mêler aux bruits de l'orage.

C'était en vain que dans un tel désordre on cherchait le repos. Le prince et la princesse de Bretagne étaient restés assis près de leur foyer, et parlaient ensemble de la misère du pauvre voyageur surpris par la tempête, loin de son toit et de sa famille.

Ami, disait Françoise, nous nous plaignons d'être relégués ici; nous voyons ceux qui sont mieux que nous, regardons ceux qui sont plus mal : pour être heureux, il ne faut pas regarder plus haut que soi..... Celui qui n'a qu'une pierre sur le rivage n'est-il pas moins à plaindre que celui qui est en proie à la fureur des flots?... Ami, bénissons donc Dieu de ce qu'il nous a laissé.

— Je le bénis que tu sois mienne, répondit tendrement Gilles, tes paroles ont une ineffable douceur qui calme mon chagrin; c'est comme un

baume sur une blessure qui saigne... La foi me dit que j'ai un bon ange, en te regardant je vois que j'en ai deux.

— Oh! ne me compare pas à un être céleste, dit la fille des comtes de Dinan, cela offense le ciel.

A cet instant un éclat de tonnerre retentit avec un horrible fracas. Le vent s'engouffrant dans l'épaisseur des murs, frappant sur les vitraux ébranlés, ouvrit avec force un des côtés de la haute croisée; les courtines, soulevées sur leurs tringles de fer, allèrent toucher la voûte; la lampe s'éteignit, et la princesse, jetant un grand cri, tomba à genoux.

Ce n'est rien, se hâta de dire Gilles en courant à elle, les vitraux de cette vieille demeure ferment mal, le vent les a enfoncés. Puis à la lueur que jetait le feu du foyer, il alla refermer la croisée.

C'était un de ces moments de calme qui existent dans toutes les tempêtes, alors que le vent se tait comme pour reprendre haleine, et que les arbres, cessant un instant d'être tourmentés, ne se courbent plus et ne rendent plus de tristes gémissements; alors que l'on dirait que la nature fatiguée a obtenu un peu de repos.

L'aspect du ciel fit voir au prince que ce calme ne durerait pas longtemps. Avant de revenir près de Françoise, il jeta un regard sur la campagne, et quel fut son étonnement d'apercevoir à la lueur d'un éclair cette même vapeur blanchâtre qui l'avait frappé quelques jours avant, agitée, courbée

par le vent, mais s'élevant de la même place et avec les deux mystérieux personnages! Craignant d'ajouter aux frayeurs de sa jeune épouse, il garda le silence sur ce qu'il venait de voir ; mais au dedans de lui-même il se demandait : qui peut ainsi braver la tempête et dans cette horrible nuit s'exposer à la fureur des vents et aux dangers de la foudre?

Françoise, rassurée, avait rallumé la lampe, et pendant que Gilles se livrait à ses réflexions, elle, à genoux sur son prie-Dieu, disait avec ferveur une oraison à *Notre-Dame de Bon-Secours*, pour qu'il n'advînt point de mal au pèlerin exposé à la violence de l'orage ; elle priait aussi l'*étoile des mers* pour le pauvre marinier loin de son village et de sa mère, livré aux dangers des flots. Et elle demandait à saint Séverin, patron des voyageurs, de veiller sur tout homme cheminant au milieu de la nuit et de la tempête, et d'obtenir de Dieu son heureux retour au toit où il était né, au toit où l'attendaient sa femme et ses petits enfants.

De son côté, madame Ursule de Goyon ne dormait pas ; elle aussi priait Dieu, les saints et les anges d'éloigner la foudre qui continuait à gronder sur le château. Ne pouvant dormir, elle alla comme surveillante visiter la chambre des filles d'honneur. Elle les trouva aussi effrayées qu'elle, assises près du large foyer et récitant ensemble le rosaire ; elle en dit quelques *dizaines* avec ses élèves, et continuant sa ronde, voulut voir à l'infir-

merie si Armelle de Beaumanoir n'avait pas besoin de ses secours. Avec le passe-partout de sa charge, elle entre dans la chambre où elle avait laissé quelques heures avant Armelle gisant malade sur son lit..... Mais, ô surprise! elle ne la retrouve plus... Inquiète, elle regarde, elle appelle... C'est en vain, la salle est déserte, personne ne répond... Où peut-elle être? A la chapelle, sans doute; elle est si pieuse! elle y sera descendue pour prier pendant l'orage.

Ursule y court, personne n'y est; la lampe brûle devant le sanctuaire, et éclaire une complète solitude. L'active surveillante fait le tour des piliers, ses yeux ne rencontrent point celle qu'elle cherche; elle ose même élever la voix dans le lieu saint, elle fait entendre le nom d'Armelle, et l'écho seul lui répond... Alors sa frayeur redouble, son inquiétude est au comble; elle fait appeler Humfroy, elle lui raconte le sujet de ses alarmes. Le vieux concierge partage ses craintes, tous les deux ensemble parcourent le château dans toute son étendue. Hélas! Armelle ne s'y trouve nulle part. Pendant leurs longues recherches, la tempête ne cesse de gronder, et le flambeau qui les guide pâlit à chaque instant devant le feu des éclairs... Où peut-elle être? répète Ursule; elle, si bonne et si sage! Où peut-elle être? Humfroy, ajouta-t-elle, depuis quelque temps, ne vous paraissait-elle pas bien triste?

— Oh! oui, certainement, répondit le vieux

majordome; et dame Marguerite m'avait bien fait remarquer la pâleur et la rêverie de cette jeune damoiselle.

— Maintenant que je cherche dans ma mémoire... je me rappelle qu'une nuit, dans la grande galerie, j'ai rencontré damoiselle Armelle elle-même...

— Ah! sauveur Jésus! s'écria madame Ursule, Humfroy, que dites-vous là? Quoi! vous auriez rencontré Armelle de Beaumanoir, la nuit, parcourant seule le château!

— A toute autre qu'à vous, madame la surveillante, je ne le dirais pas; mais à vous, je dois la vérité, et je vous déclare donc qu'une nuit, il n'y a pas bien longtemps... tenez, c'était la nuit qui suivait le jour des hommages et redevances..... à deux heures après minuit, j'ai trouvé la damoiselle Armelle seule dans la grande galerie, enveloppée dans un grand manteau noir.....

— C'en est assez, dit la surveillante d'une voix émue et en laissant échapper des larmes, je ne puis pas tarder un seul instant de plus à remplir mon devoir..... Humfroy, allez trouver le chevalier qui veille cette nuit à la sûreté du château, priez-le de ma part, ordonnez-lui au nom du prince, de ne laisser entrer personne sans l'examiner avec la plus minutieuse attention..... A l'aide de quelque déguisement, elle aura trouvé le moyen de sortir du château... Cependant elle était encore dans sa chambre après le son du couvre-feu..... Depuis, comment a-t-elle pu en sortir?..... A cette heure,

les ponts-levis se lèvent et les herses sont baissées, les sentinelles veillent aux portes, et les rondes commencées. Humfroy, courez prier le chef de garde de monter me parler.

Humfroy, obéissant à la surveillante, se hâta d'aller chercher le chevalier qui commandait le poste du pont.

Ursule restée seule n'avait plus peur de la foudre, qui cependant se faisait encore entendre ; elle était trop préoccupée de la disparition d'Armelle... Sauveur Jésus ! répétait-elle en joignant les mains, que va-t-on dire ? Une tant noble damoiselle confiée à mes soins, à ma garde, se conduire ainsi ! Quelle honte pour elle ! quels reproches pour moi ! Et qui aurait pu la soupçonner un seul instant ! elle, si douce, si modeste, et qui semblait si pieuse !... C'était donc de l'hypocrisie ! Ah ! j'ai vécu bien des jours, mais je n'avais encore rien vu de pareil. Bonté divine ! que me dira sa pauvre et dolente mère, qui me l'avait tant recommandée ?

L'officier que madame Ursule avait fait demander fut bientôt rendu auprès d'elle, et l'assura, par serment, que personne n'était sorti du château depuis le couvre-feu. Depuis le son de la cloche, ajouta-t-il, les herses sont baissées, et nul être humain n'a pu passer entre les barres de fer... Pour pouvoir franchir cette clôture, il faudrait, comme disent nos soldats, être fait comme Typhaine de Chantocé, surnommée l'anguille qui échappe à tout, qui passe à travers les murs et les

grilles, qui voyage dans les airs et sous les eaux, et qu'ils voyaient, à ce qu'ils prétendent, cette nuit même, au milieu de la tempête, causant familièrement avec les morts de l'ancien cimetière, là-bas sur le penchant du coteau.

— Quoi! une femme a été vue cette nuit sur le coteau? Ce sera Armelle, dit la surveillante, elle y aura été surprise par la tempête et par la nuit.

— Mais, noble dame, répondit le chevalier breton, vous oubliez que vous avez vu la damoiselle de Beaumanoir dans sa chambre depuis le couvre-feu; et moi je jure qu'être vivant n'est pas sorti par le pont depuis cet instant.

— Mais par la poterne de secours, dit Humfroy.

— Courons le savoir, s'écria dame Ursule.

Les soldats veillant à la poterne jurèrent Dieu que personne n'était sorti de ce côté, et que la porte n'avait pas été ouverte depuis longtemps. En effet, des broussailles et des ronces en obstruaient l'entrée, et les sentinelles étaient postées là plutôt par habitude que par besoin.

— Je m'y perds, répétait la surveillante, plus je cherche et plus je m'y perds.

— Et nous aussi, ajoutaient l'officier et le vieux majordome.

Cependant Humfroy ne disait pas tout ce qu'il avait au fond de l'âme. Personne ne connaissait le château comme lui; mais aussi personne n'avait une discrétion comparable à la sienne. Et s'il avait fait part d'un soupçon vague qui venait de naître

dans son esprit, il eût révélé ce qu'il croyait important de tenir caché pour la sûreté de ses maîtres.

Pendant toutes ces incertitudes et ces recherches, le temps avait marché; le jour commençait à poindre, et le soleil, sortant d'un amas de nuages amoncelés par la tempête, venait répandre sa lumière pâle sur les débris et les ravages de la foudre, de la pluie et des vents.

A voir les campagnes on eût dit qu'un ennemi y avait passé; des arbres entiers étaient déracinés, renversés, d'autres cassés en deux par la force de l'ouragan; la surface verte des prairies était déchirée par des ravins, les chemins creusés par des torrents de pluie, et les eaux du lac, troublées et jaunies, battaient encore leurs rives.

Aussitôt le réveil du prince et de la princesse, la dame Ursule de Goyon alla leur faire part de la disparition d'Armelle de Beaumanoir. En la racontant, son émotion était grande; mais la surprise et la douleur de Françoise de Dinan étaient plus grandes encore.

C'est impossible, disait-elle, Armelle ne peut pas être coupable; on a mal cherché..... Oh! mon très-redouté seigneur, ordonnez que d'exactes recherches soient faites partout et à l'instant. Vous savez combien j'aimais cette jeune fille et combien sa douce tristesse m'intéressait... Vite, vite, que l'on cherche depuis les souterrains jusqu'au haut des tours.

— Humfroy et moi avons tout visité, repartit la

dame surveillante, et toutes nos perquisitions ont été vaines.

— C'est égal, je veux que le château soit parcouru en entier, ajouta Françoise.

Le prince donna des ordres, et les officiers de l'hôtel commencèrent leurs recherches.

— Quand vous avez vu Armelle pour la dernière fois, demanda la princesse à madame Ursule, où était-elle ?

— Gisant sur son lit dans sa chambre, près la salle des malades.

— Y était-elle seule ?

— Oui, Madame, depuis trois jours elle y était seule ; le *physicien*[1] même était absent depuis hier ; la fièvre d'Armelle était moins forte, et hier au soir elle me disait qu'elle sentait qu'elle serait bientôt guérie.

— Sa tristesse était-elle plus grande que de coutume ?

— Non, Madame, et même quand je lui dis : Voilà des éclairs, nous aurons cette nuit un terrible orage, elle eut comme un sourire sur ses lèvres pâles, et me répondit : Tant mieux, j'aime les orages, j'aime à entendre gronder le tonnerre, à voir le rouge des éclairs sur le noir du ciel. Puis se reprenant : Oh ! j'ai tort d'aimer les tempêtes... Moi je suis à couvert... Mais... et alors elle cacha son visage avec ses mains.

[1] C'était le nom que l'on donnait alors aux médecins.

— Dame Ursule, il faut que nous allions visiter sa chambre et la salle des malades, peut-être y trouverons quelques indices; vous m'avez dit qu'Armelle était instruite et savait écrire, il serait possible qu'elle eût laissé quelque lettre; allons, venez avec moi.

— J'ose assurer que Madame ne trouvera rien, car depuis hier au soir je suis retournée trois fois dans sa chambre dont voici la clef; j'ai cherché partout... je n'ai rien trouvé... Mais Madame sait que je suis à ses ordres, et je la suivrai partout.

Toutes deux traversèrent une longue suite de chambres et la grande galerie; puis elles montèrent ensemble l'escalier tournant qui conduisait à l'infirmerie et à la chambre d'Armelle.

La surveillante des filles d'honneur arriva à la porte de la salle des malades un peu après la princesse qui marchait d'un pas rapide et leste; encore tout essoufflée de la rapidité de la course et des nombreux degrés qu'elle venait de monter, Ursule choisit dans un trousseau de clefs qu'elle portait à un de ses côtés la clef de l'infirmerie; en la mettant dans la serrure : Cette clef ne m'a pas quittée, donc personne n'a pu entrer ici depuis moi; et, ouvran la porte, elle se mit respectueusement de côté pour laisser passer la princesse de Bretagne.

Tous les lits furent visités les uns après les autres; les armoires, les cabinets furent ouverts, et ne trouvant rien dans cette salle, elles entrèrent dans la chambre d'Armelle, qui y communiquait

et qui n'avait pas d'autre porte... Alors une odeur de baies de genevriers et de ces plantes que l'on brûle auprès du lit des morts, les frappa... une cassolette placée sur une table fumait encore un peu... un manteau noir, souillé de boue et tout trempé de pluie, était jeté par terre... et sur le lit, Armelle, pâle, froide, immobile, était étendue !..

— Elle est morte ! s'écria la princesse.

— Non, non, dit Ursule, qui avait déjà une main sur le cœur de la pauvre fille, il bat encore !... Mais comment a-t-elle pu rentrer ici ? elle n'y était pas à quatre heures du matin... j'ai toujours tenu cette porte fermée...

Ne nous occupons pas de ceci à présent, repartit Françoise ; vite, vite, appelez du secours, un *physicien*, un prêtre...

Bientôt il y eut trop de monde dans la chambre et autour du lit ; la sage et prudente Ursule renvoya toutes les compagnes d'Armelle qui venaient d'accourir, le mystère n'était pas encore éclairci... et ce n'était pas à elles qu'il convenait de l'apprendre...

Après avoir été transportée dans son lit bien chaud, après beaucoup de soins, Armelle entr'ouvrit les yeux... et, voyant plusieurs personnes autour d'elle, elle dit avec un sourire qui faisait mal, et d'un air égaré :

« Ah ! ah ! vous n'avez plus peur de lui, vous venez le voir à présent... pauvre Harold ! il ne donne pas la mort... sous le linceul son cœur bat encore. »

Puis tout à coup portant la main à son front, et la passant sur ses yeux, comme quelqu'un qui se réveille, en regardant et touchant les rideaux de son lit, elle s'écria d'une voix déchirante : Ah ! je ne suis plus dans le sépulcre du mort !... je suis de retour à la demeure des vivants... J'ai parlé, je suis perdue !...

Et criant ainsi, la malheureuse se tordait les bras dans un horrible désespoir.





XIII

LA CALOMNIE.

Une seule pensée occupait tout le château, un seul nom était dans les bouches de ses habitants, c'était celui d'Armelle de Beaumanoir. Le prince et la princesse de Bretagne ne revenaient pas de leur surprise et ne pouvaient vaincre leur douleur. Selon la coutume des temps, Armelle leur avait été confiée par ses nobles parents, pour qu'elle fît briller à la cour le nom de Beaumanoir, et ce nom si glorieux allait être joint à la honte : car une damoiselle de haute lignée qui faisait ainsi parler d'elle était une tache pour tous les siens. On ne savait point encore ce qui avait fait oublier à la jeune fille d'honneur les devoirs et la retenue de son état; on ignorait encore ce qui l'appelait la nuit hors du château; on nè pouvait s'expliquer comment elle avait pu en sortir et comment elle avait pu y rentrer, et ce vague même donnait un libre champ à toutes les conjectures, une grande facilité à toutes les calomnies.

Ses compagnes, retenues par leur surveillante

dans leur chambre de travail, causaient ensemble de cet étrange événement; elles se disaient tout bas : Armelle était triste et fuyait le plaisir, et cependant elle n'avait aucun sujet de chagrin ; et chacune d'elles cherchait à se rappeler quelque mot, quelque action qui pût les aider à le deviner; mais c'était en vain, la prudence, la réserve de leur compagne avaient été si grandes, que rien ne pouvait les mettre sur la voie du mystère. Elles étaient donc réduites à attendre pour savoir; et nous devons le dire, Armelle était si aimée, qu'il y avait autant de pitié que de curiosité dans l'impatience qu'elles éprouvaient de connaître toutes les particularités de sa disparition et de sa rentrée au château.

Les chevaliers partageaient cette curiosité; plusieurs d'entre eux étaient pères de famille, et ne pouvaient s'empêcher de penser à la douleur des nobles parents d'Armelle.

Les écuyers et les pages, les femmes de service et les *gros varlets*, tous parlaient de la damoiselle de Beaumanoir; quand Humfroy et Marguerite étaient rencontrés, ils étaient aussitôt entourés, questionnés, et comme ils ne savaient rien, et qu'ils ne pouvaient pas satisfaire la curiosité générale, on les accusait de faire les mystérieux et les importants.

Dans une grande ville, les plus petits détails d'une nouvelle qui occupe sont bientôt répandus, commentés et dénaturés; à plus forte raison, dans un cercle aussi circonscrit que celui de l'habitation

de Chantocé, on dut répéter avec surprise et exagération les paroles que la pauvre Armelle avait prononcées en se retrouvant dans sa chambre, en voyant la princesse et la surveillante à ses côtés....

Ces paroles étaient pleines de mystère; en se les répétant les uns aux autres, on se disait : Il y a de la magie dans l'histoire d'Armelle!... elle évoque les morts et s'entretient avec eux, un sépulcre est le lieu de ses rendez-vous... elle est possédée du démon; quand le chapelain est entré dans sa chambre, elle a eu d'horribles convulsions..... Ces propos se redisent en passant de bouche en bouche, ils prennent de la consistance avant la fin du jour; Armelle aux yeux de presque tous les habitants du château, n'est plus qu'une impie, une femme vendue au démon : il n'est plus étonnant que les gardes et les sentinelles de nuit ne l'aient pas vue passer, il est tout naturel que ni les hautes murailles, ni les ponts-levis, ni les herses baissées n'aient pu la retenir, on sait que la magie est plus forte que tout.

Le matin on répétait le nom d'Armelle de Beaumanoir avec intérêt et pitié, et le soir on ne le disait plus qu'avec épouvante et horreur.

Voilà la justice des hommes : heureusement il en est une meilleure, c'est dans celle-là qu'Armelle se confie; mais ce juge incorruptible qui la jugera ayant l'éternité à lui, ne la justifiera peut-être que dans le ciel, et en attendant le nom de Beaumanoir va être flétri; les hommes vont le répéter en le

maudissant. Le peuple s'empare de l'histoire d'Armelle, ce n'est plus seulement au château qu'on en parle; les soldats ont vu toutes les nuits une femme venir dans le vieux cimetière, y ramasser des ossements, et en faire un feu sacrilége pour ses évocations; cette femme, c'était Armelle; à sa voix les morts sortaient de leurs cercueils; plus d'une fois elle s'est jetée dans leurs bras décharnés et s'est couchée dans leurs tombes. Ces paroles venaient jusqu'aux oreilles du prince et de Françoise de Dinan, qui se rappelaient ce qu'ils avaient vu du haut du donjon. Gilles se souvenait encore des deux personnages qu'il avait aperçus pendant l'orage de la nuit. Françoise se répétait les paroles d'Armelle, et toutes ces pensées, tous ces souvenirs, les forcaient malgré eux à partager l'opinion générale.

Il n'y avait plus aucun moyen d'assoupir cette affaire; le scandale était trop grand, la voix du peuple criait trop haut. Le mot de *sorcellerie* circulait dans la foule; il était venu aux oreilles des prêtres, et eux, qui étaient chargés de faire respecter le nom de Dieu, devaient se lever contre le sacrilége. Le çuré de Chantocé alla trouver le prince : un grand nombre de femmes suivaient le vieillard, et dans le trajet qui sépare la cure du château, elles criaient : Malédiction! malédiction sur la sorcière! que la coupable soit livrée à la justice!

Où est la coupable? demanda le prêtre en se re-

tournant vers la foule; je ne connais point de *coupable*, je ne connais qu'une *accusée*.

Et quelques femmes de la populace disaient : Notre recteur est trop vieux, il n'a plus de zèle; comme il reste froid devant un si grand crime! Il faut que notre saint évêque soit instruit; lui saura punir..... celui-ci ne sait que pardonner...

Quand le prince vit le vénérable vieillard entrer au château, il descendit à sa rencontre et s'écria : Ah! mon père, venez-vous parler miséricorde? car autour de moi je n'entends prononcer que le mot de justice. En vérité, en vérité, le dernier de mes vassaux est moins à plaindre que moi, car il n'a à condamner personne. Que le glaive du pouvoir est lourd quand il faut le tirer contre une femme! Mon père, priez pour Armelle; que le ciel lui accorde résignation et repentir..... Priez pour nous; que Dieu nous éclaire, et nous donne, avec le désir de venger son saint nom, la charité du chrétien et l'équité du juge.

— L'esprit du Seigneur sera avec vous, répondit le ministre de Jésus-Christ. Celui que je sers a dit : Bienheureux les miséricordieux, parce que Dieu leur fera miséricorde; à ces hommes de bonne volonté, les lumières d'en haut ne sont pas refusées. L'Esprit saint n'a pas de tabernacle plus pur et plus aimé que le cœur où la charité réside.

Et le vieillard ajouta : « Prince, veuillez me faire conduire près d'Armelle. Bientôt vous lui

donnerez des juges ; avant, donnez-lui un consolateur. »

— Qu'il en soit ainsi, dit Gilles de Bretagne. A son ordre, les portes de la prison s'ouvrirent, et Armelle vit qu'elle n'était pas abandonnée de tous, et que Dieu lui laissait encore un appui.

XIV

APPRÊTS DU JUGEMENT.

Armelle avait été conduite de sa chambre à la prison du château, car alors, comme encore aujourd'hui, il fallait priver de sa liberté celui ou celle qui était accusé d'avoir commis un crime ou envers Dieu ou envers les hommes. Voilà la misère de la justice humaine : n'ayant pas le flambeau divin, elle est réduite à chercher dans les ténèbres, et pour atteindre le coupable, elle est souvent obligée d'étendre sa main de fer sur l'innocent.

Au siècle où vivait Armelle, on croyait avec simplicité à tout ce que la religion enseigne ; or, la foi ne nous commande-t-elle pas de croire que si Dieu veut le salut des hommes, il a aussi permis au démon de les tenter pour les détourner des voies du ciel ? Les saintes Écritures ne nous montrent-elles pas l'ennemi du genre humain rôdant comme un lion affamé, cherchant des victimes pour les dévorer ? Dans sa mission sur la terre ne voyons-nous pas le fils de Dieu guérir des possédés

du démon? Ne lisons-nous pas dans nos rituels des prières pour exorciser? Donc, sans déraison et sans superstition, on a pu croire que des êtres pervers, ou pour de l'or, ou pour de la puissance, faisaient des pactes impies avec l'ange de l'abîme, et les pactes sacriléges étaient punis de la peine du feu.

C'était le supplice qui attendait Armelle, et le peuple se demandait déjà où l'on élèverait le bûcher.

Mais Gilles de Bretagne et les hommes de sa haute justice, ses juges, son procureur et son sénéchal, procédaient avec une sage lenteur. Le jour du jugement public était fixé; la salle où l'on avait vu naguère les fêtes des hommages et redevances, cette salle où la damoiselle de Beaumanoir, brillante de parure, de grâce et de beauté, avait dansé avec le prince, cette salle venait d'être transformée en un sombre tribunal. Des tentures noires avec des croix rouges recouvraient les murs et voilaient les tableaux qui y étaient appendus entre des trophées d'armes. Sous ces draperies lugubres avait disparu le tableau du combat des Trente, où le chevalier de Beaumanoir était représenté renversé sur la poussière au milieu d'épées et de lances brisées, haletant sous son armure et buvant son sang pour se désaltérer. En voilant cette noble image, on semblait avoir voulu cacher au vaillant chevalier la fille qui portait son nom, et qui allait paraître flétrie et déshonorée.

Une seule chose apparaissait sur les tentures lu-

gubres, c'était un grand crucifix placé au-dessus du tribunal.

Pour celui qui va être jugé par les hommes, c'est une assurance que cette présence du Christ. S'il est innocent, le juge incorruptible qui lit dans les cœurs verra son innocence; s'il est coupable et qu'il se repente, le juge miséricordieux verra son repentir et lui pardonnera.

Fidèles aux instructions que leur avait laissées Arthur de Montauban, lors de son départ de Chantocé, Jean Hingant, Olivier de Méel, Pierre la Rose et Ivonnet Bouger, n'avaient cessé d'épier et de saisir toutes les occasions de faire sentir à Gilles de Bretagne combien sa position était changée, combien son pouvoir était circonscrit. Voyant qu'Armelle de Beaumanoir allait être jugée par la justice du prince, ils avaient laissé faire les préparatifs du jugement solennel, mais en secret ils s'étaient empressés d'avertir l'évêque d'Angers, qu'une fille sacrilége, accusée de sorcellerie, allait comparaître devant des juges laïques; que l'amener devant un tel tribunal c'était attenter aux droits ecclésiastiques et frustrer la justice épiscopale.

L'évêque, jaloux de conserver tous ses pouvoirs, profita de l'avis, et le jour même où Armelle devait être amenée devant la justice du seigneur de Chantocé, alors que la salle était déjà remplie par tous les habitants du château, et par la foule du peuple... le son de plusieurs trompettes retentit subitement sur le pont-levis; c'é-

taient les émissaires de l'évêque d'Angers et son vidame. Introduit auprès du prince, un moine de Saint-Aubin expliqua le but de sa mission; il commençait à énumérer tous les droits de son évêque... Gilles de Bretagne l'interrompit en disant avec fermeté et dignité :

— Révérend père, je ne conteste pas les droits de votre seigneur; quand il s'agit de punir je cède même facilement les miens.

Ayant prononcé ces paroles, le prince breton ordonna de livrer Armelle de Beaumanoir à ses juges, et d'un geste noble et fier congédia les émissaires angevins.

Par ses ordres une litière fut préparée pour la malheureuse accusée, et quand on la vit pâle, échevelée, silencieuse, se courber sous la porte abaissée du cachot, il y avait tant de douleur et de résignation en elle, que le peuple qui voulait crier malédiction ne ressentit que de la pitié. Il voulait maudire, il ne put que plaindre; l'homme n'est maître de rien, pas même de son propre cœur.

XV

CHARITÉ ET JUSTICE.

Le jour où Armelle quitta Chantocé, Thomas Connecte, dont nous avons parlé dans un des précédents chapitres, faisait son entrée dans la vieille capitale de l'Anjou. Une population immense était sortie de la noire enceinte de la ville pour se porter au-devant du plus célèbre prédicateur de son temps. Une partie du clergé, de nobles chevaliers, de hauts et puissants seigneurs allaient à sa rencontre; des gentilshommes tenaient le frein du mulet qu'il devait monter; sur les places, en face des églises, des échafauds tendus de tapisseries précieuses, étaient dressés pour qu'il y pût prêcher et officier en plein air, car il n'y avait point de cathédrale assez vaste pour contenir la foule qui accourait l'entendre. Son éloquence tonnait surtout contre le luxe de la toilette des femmes; aussi celles qui assistaient à ses sermons avaient grand soin d'y venir modestement vêtues. Devant lui elles n'auraient osé paraître avec ces hautes et ridicules coiffures, nommées *hennins* et dont le vieux chro

niqueur d'Argentré dit : *Quelque guerre et tempête qu'il y eût en France alors, les dames et damoiselles fesoient de grands excès en estats, et portoient des cornes merveilleusement hautes et larges, ayant de chacun costé deux grandes oreilles si larges que quand elles vouloient passer par un huis il leur falloit entrer de costé et se baisser.*

C'était surtout contre ces bizarres et ridicules parures que le zèle du missionnaire se déployait davantage, et il avait fini par vaincre cette mode dispendieuse. A ses sermons il y avait de coutume quinze à seize mille personnes. Les femmes et les hommes étaient séparés par des cordes tendues, qui formaient barrière. Chacune de ses paroles était religieusement recueillie, et quand il parlait toute la ville devenait pour ainsi dire muette. Les marteaux des ouvriers, le son des cloches, le bruit des chariots, ne se faisaient plus entendre. Cet auguste et solennel silence régnait déjà sur la place de la Trinité à Angers, quand on entendit tout à coup les pas de plusieurs chevaux retentir sur le pavé. Le religieux n'avait pas encore prononcé le texte de son discours, et le bruit augmentant, le peuple se retourna et vit une litière entourée de plusieurs hommes d'armes et des émissaires de l'évêque..... C'était Armelle de Beaumanoir.

La foule sut bientôt pourquoi elle était amenée devant les juges ecclésiastiques : *C'est une sorcière! c'est une sorcière!* cria-t-on de toutes parts. Et les pensées chrétiennes s'évanouissent, et ce ne sont

plus des prières et des cantiques qui s'élèvent vers le ciel, mais des cris de sang : *Au feu! au feu! au bûcher, la sorcière!* entend-on proférer de tous côtés par cette foule en rumeur, et toujours avide de sanglants spectacles.

Le religieux ne cherche point à retenir ceux qui s'étaient rassemblés pour l'entendre. Le torrent s'écoule, entoure et devance la litière d'Armelle. La place de la Trinité reste vide, et le bruit meurt peu à peu dans l'éloignement. Alors l'orateur célèbre descend de sa tribune élevée et demande la cause de tant d'agitation.

On lui répond :

Qu'une jeune damoiselle d'honneur de la princesse de Bretagne, nommée Armelle de Beaumanoir, est accusée de sorcellerie, et qu'elle est amenée devant le tribunal de l'évêque.

Il ne lui en faut pas davantage, ce nom d'Armelle de Beaumanoir le frappe ; il se souvient qu'il a vu cette jeune fille à son passage à Chantocé; qu'alors elle était malade, et qu'elle avait voulu se confesser à lui... Soudain une pensée d'en haut lui vient, un rayon de charité éclaire son cœur...

Un cheval! s'écrie-t-il avec force, un cheval! il n'y a pas un moment à perdre, je veux partir à l'instant même; je donnerai tout pour avoir un cheval.

En voyant la monture qu'on venait de lui trouver, Thomas Connecte dit : C'est bien, mes enfants, c'est bien ; priez pour celle qui est accusée, ne jugez pas, vous ne serez pas jugés. Les hommes se

trompent souvent dans leurs jugements, ils ne se trompent jamais quand ils crient miséricorde! Faites votre devoir, priez et ne condamnez pas; moi je ferai le mien.

Et parlant ainsi, les yeux brillants, le visage animé, le moine avait relevé sa longue robe de laine; et s'étant élancé sur son cheval, il partit au galop sur le chemin d'Angers à Nantes.

Le peuple ne pensait déjà plus au prédicateur célèbre au-devant duquel il s'était porté le matin même avec tant d'empressement, et ne s'enquérait pas de ce qu'il était devenu; seulement quelques bonnes âmes se tenant à l'écart, se demandaient entre elles pourquoi le saint orateur, abandonnant tout à coup ses projets de prédication, était parti si précipitamment d'Angers.

Autour du palais de l'évêque, sur la place de Saint-Maurice, l'agitation était grande; on courait, on se poussait, on se heurtait; des femmes, quelques-unes avec leurs petits enfants dans leurs bras, étaient les plus empressées, les plus hardies dans cette foule qui ressemblait à une mer en courroux, et que tous les efforts des hommes d'armes à cheval ne pouvaient maîtriser. Et pourquoi tout cet empressement? hélas! pour voir souffrir, pour approcher de la litière, et en voir descendre la malheureuse qui allait peut-être monter au bûcher des sacriléges. Et dans quel lieu se passe cette cruelle scène? A l'entour d'une église, sous les bras d'une grande croix, aux pieds du Dieu qui pardonne.

Honte à ceux qui aiment à voir souffrir! honte à ceux qui cherchent du plaisir dans la douleur d'autrui! disait un vieillard donnant le bras à une femme âgée vêtue de noir. C'étaient Humfroy et Marguerite, qui avaient été assignés comme témoins, et qui venaient d'arriver à Angers avec madame Ursule de Goyon et plusieurs chevaliers, écuyers, soldats et habitants de Chantocé. Cherchant à se sauver de la foule, les deux vieux serviteurs s'étaient réfugiés sous le porche gothique de la cathédrale, et de là voyaient toute l'agitation de la populace.

— Ah! s'écria Marguerite, que l'on est méchant et cruel ici! En Bretagne, verrait-on tant de joie pour tant de malheur?

— Hélas! bonne dame, répliqua le majordome, les hommes se ressemblent partout; j'ai vu aussi dans notre pays un grand oubli du malheur auprès de beaucoup d'infortune, un grand empressement autour des criminels.

— Je le crois bien; chez nous, c'est pour les secourir et les consoler que la foule se porte sur les pas des prisonniers... Dans ces occasions-là, les pauvres même ne se trouvent plus à plaindre, car ils donnent leur denier et leur morceau de pain à de plus malheureux qu'eux-mêmes. Devant celui qui n'a plus sa liberté, il n'y a pas de cœur en Bretagne qui ne s'attendrisse, pas de bourse qui ne s'ouvre pour *la quête du prisonnier!....* Mais ici, voyez ces femmes; comme leurs traits sont animés,

comme leurs yeux brillent au milieu de leurs cheveux en désordre!... Hélas! que leur a fait la pauvre Armelle pour que son malheur leur fasse tant de joie?

— Mais, dame Marguerite, pensez donc au crime abominable dont elle est accusée, et ne voyez pas que de la cruauté dans cette foule; une sainte indignation anime sans doute une partie de ce peuple; beaucoup de ces chrétiens veulent que le nom de Dieu soit vengé.

— Ah! Humfroy, Humfroy, allez-vous donc aussi accuser cette malheureuse enfant? Tenez, croyez-moi, cette église est ouverte, entrons-y et demandons à Dieu ses lumières.

Humfroy y consentit, et tous les deux entrèrent dans la cathédrale. Dans une autre circonstance, Humfroy, qui avait voyagé dans diverses contrées, aurait peut-être admiré l'intérieur de Saint-Maurice, son magnifique autel et sa voûte large et hardie; mais il était trop préoccupé. Quant à Marguerite, elle était décidée à ne rien trouver de bien hors de son pays. Hors de Bretagne, elle ne regardait rien, elle aurait craint de voir en beau quelque chose qui ne fût pas breton.

Une vingtaine de personnes, la plupart des femmes, étaient dispersées çà et là dans la vaste étendue de l'église à demi éclairée, et priaient dévotement devant différents autels. Le bruit du dehors s'élevant de temps en temps parvenait comme un vague murmure dans l'intérieur du temple;

mais de là, on l'entendait semblable au bruit lointain des flots; on se sentait au port et l'on n'avait plus peur de la tempête. Marguerite et Humfroy allèrent s'agenouiller devant l'image de la bonne Vierge, et tous deux prièrent pour Armelle.

Quand le soir fut plus avancé, ils retournèrent à l'hôtellerie de *l'Ecu de Bretagne*, où madame de Goyon et les autres témoins venus de Chantocé étaient descendus, à deux cents pas hors des murs de la ville.

La nuit fut longue et sans sommeil pour la plupart de ceux qui étaient appelés à déposer le lendemain. Quand les paroles que l'on va prononcer peuvent donner la mort ou la vie, il faudrait être plus que froid pour trouver du repos. Madame Ursule passa toute la nuit en prières et en larmes.

Enfin l'heure du jugement sonna.

Le saint tribunal tenait ses séances dans une salle du palais attenant à la cathédrale. Selon la coutume du temps, tous les juges avaient jeûné, s'étaient confessés et avaient communié avant de venir siéger au-dessous de Dieu, mais au-dessus de tous les hommes. Là, sous l'œil même de la Divinité, hors du souffle des passions, ils ne devaient consulter que la loi et leur conscience. La place de l'accusée était au milieu du demi-cintre formé par les stalles; à droite, était le prêtre qui devait défendre Armelle.

On entendit un bruit de chaînes et les pas retentissants des soldats : elle parut.

Oh! qui pourrait redire le silence qui se fit alors dans l'assemblée! Par un mouvement électrique, la foule qui remplit la vaste salle se penche en avant pour voir l'accusée; tous les yeux n'ont qu'un regard, tous les cœurs qu'un sentiment, c'est la pitié.

On se reproche de ne pas se sentir indigné à sa vue; on se rappelle le crime dont on la dit coupable; on veut s'endurcir, et la compassion seule se trouve au fond de toutes les âmes.

Où sont ces voix qui hier encore criaient *la mort! la mort!* Aujourd'hui elles sont muettes, et s'il leur était permis de rompre le silence, elles ne diraient que *miséricorde! miséricorde!*

Et qui a pu opérer ce changement si subit? Armelle a-t-elle usé de ce pouvoir magique dont elle est accusée? A-t-elle jeté un *charme* sur cette multitude?

Oui, un *charme* a été jeté sur cette multitude; Armelle a fait sentir sur elle le pouvoir de la magie... de la magie sacrée du malheur, unie à la jeunesse et à la beauté.

Vêtue d'une longue robe de laine noire, enveloppée d'un voile de crêpe, elle avance lentement; son visage n'est point caché; une de ses mains est posée sur son cœur pour en contenir les battements précipités par la frayeur et l'émotion, son autre main relève et supporte la lourde chaîne rivée autour de ses beaux bras.

Pour se rendre à sa place en face du tribunal,

elle passa devant le peuple rassemblé; son regard alors sembla dire : *Plaignez-moi*. Mais quand elle leva ses grands yeux bleus vers le crucifix, il y avait plus d'assurance dans son regard que lorsqu'elle l'avait adressé aux hommes. A Dieu, elle semblait dire : *Jugez-moi*.

Armelle était jeune, mais elle savait deja qu'il vaut mieux être jugé par la vérité que par les passions.

Arrivée près de la sellette de l'ignominie, la fille des Beaumanoir ne put s'empêcher de faire un pas en arrière; elle baissa la tête, et laissant tomber ses deux bras, le bruit de ses chaînes retentit dans toute la vaste salle...

Ce bruit fut le seul, tout le reste était silence. Une voix s'éleva : c'était celle du juge.

— Accusée, quels sont vos noms?

— Marie-Armelle de Beaumanoir. Ces mots prononcés d'une voix tremblante et douce, furent entendus et par le tribunal et par la foule.

— Votre âge?

— Vingt ans.

— Depuis que vous avez quitté le sire et la dame de Beaumanoir vos père et mère, où habitiez-vous?

— A Nantes et à Chantocé, près de très-haute et très-puissante dame Françoise de Dinan, princesse de Bretagne.

— En quelle qualité?

— En qualité de damoiselle d'honneur.

— Lorsque vous entrâtes chez la princesse de Bretagne, comme damoiselle d'honneur, ne prîtes-vous aucun engagement, sous la foi du serment ?

— Oui, répondit Armelle d'une voix plus tremblante.

— Cet engagement sacré, quel était-il ?

— De vivre sous son obéissance, de la regarder comme ma mère et ma souveraine maîtresse.

— N'aviez-vous pas juré de ne jamais rien entreprendre, de ne jamais recevoir l'hommage d'aucun chevalier, sans la prévenir ou la consulter ?

— J'avais juré de la regarder comme ma mère...

— Avez-vous gardé ce serment ?

Armelle ne répondit pas.

— Avez-vous tenu ce serment? répéta le juge en élevant la voix.

Armelle se tut encore.

— Vous êtes bien jeune, ajouta le vieillard qui interrogeait l'accusée, connaissez-vous toute la sainteté des serments ?

— Oh! oui... Dès l'enfance, on apprend aux Bretons que Dieu reçoit et inscrit les serments que l'on fait, et qu'il y a déshonneur à y manquer.

— Et cependant vous avez manqué aux vôtres.

— Oui.

— Vous l'avouez.

— Oui.

— Vous en repentez-vous ?

— Non..... A ce mot, prononcé d'une voix assez

ferme par l'accusée, on entendit un murmure sourd s'élever dans la salle.

Le juge reprit : Vous avouez qu'il y a déshonneur à manquer à son serment, et vous dites que vous ne vous repentez pas... Armelle, recueillez vos esprits, et dites-moi ce qui vous a fait oublier une promesse sacrée.

L'accusée garda le silence.

— Pendant votre séjour à Chantocé, n'êtes-vous pas sortie plusieurs fois, la nuit, de l'enceinte du château.

— Oui, je sortais toutes les nuits.

— Cependant les portes étaient fermées, les ponts levés, les herses baissées; quels moyens aviez-vous de sortir?

— Je ne puis les révéler... En entendant ces paroles, le peuple commença à parler bas et à dire : Il n'en faut plus douter; malgré son air d'innocence, elle a fait un pacte avec le démon : c'est lui qui la transportait dans les airs et qui la menait au sabbat.

Le juge continua, et son ton devint plus sévère : Ainsi vous osez dire que vous sortiez toutes les nuits, vous l'avouez, et vous ne rougissez pas! Ah! pour vous conduire ainsi, il fallait cependant que vous eussiez perdu non-seulement le souvenir de vos promesses et de vos obligations envers la princesse, mais il vous fallait encore avoir renoncé à toute pudeur..... Armelle, au nom du Dieu vivant, répondez-moi; qui vous faisait transgresser ainsi tous vos devoirs?

— Mes devoirs! et qu'est-ce qui vous prouve que je ne les remplissais pas, répondit Armelle d'une vix assurée.

— Malheureuse, vous demandez ce qui prouve votre déshonneur? tout vous accuse.

— Si tout m'accuse, Dieu me juge; c'est à lui que j'en appelle.

— La femme qui renonce à la pudeur renonce à Dieu; ne l'invoquez plus si vous ne vous repentez pas.

— Révérend juge, défendez-moi, si vous le voulez, de croire à la justice des hommes, retirez-moi leur appui... mais laissez-moi celui de Dieu; cet appui appartient à ceux qui souffrent... Vous n'avez pas le droit, vous n'avez pas le pouvoir de me le ravir.

— Eh bien! puisque vous osez encore prononcer le nom de Dieu, c'est par ce nom sacré que je vous l'ordonne; répondez, vers qui alliez-vous ainsi toutes les nuits?

— J'allais vers celui qui a pouvoir sur moi.

— Mais hors votre père et votre mère, et la princesse, à laquelle vous étiez confiée, qui a pouvoir sur vous? Quel être vivant?

— Je n'ai pas parlé d'être vivant... Celui auquel pouvoir a été donné sur moi n'est plus au nombre des vivants, la terre de la tombe a été jetée sur lui; son champ, c'est le cimetière; son lit, c'est le cercueil.

A cet aveu un cri d'horreur retentit dans tout

l'auditoire. Les juges, épouvantés de ce qu'ils venaient d'entendre, se demandaient entre eux comment tant de sacriléges impiétés pouvaient se trouver unies avec un tel air de candeur et de vérité. Le peuple ne contenait plus son indignation, et malgré le respect dû à la justice, les cris de la veille recommençaient. *Elle avoue son crime, elle avoue son horrible commerce avec les morts! Qu'elle meure! Qu'elle meure! que son corps soit brûlé et sa cendre jetée aux vents!* Et en proférant ces cris la foule s'agitait. Les huissiers cherchaient en vain à rétablir le calme; les gardes croisaient leurs lances pour repousser les flots de la multitude; le désordre et le tumulte allaient toujours croissant... Soudain, au milieu du bruit, le son retentissant d'une crécelle se fait entendre..... Une porte près des juges s'ouvre avec fracas, et Thomas Connecte s'élance; il traîne par la main une espèce de fantôme tout voilé de gris.......... C'était Harold le lépreux....... Armelle l'a reconnu... Les gardes l'ont repoussé, renvoyé de la salle; le malheureux s'écrie : C'est à moi qu'il faut donner une véritable mort; je la mérite, j'ai rompu mon ban... Ce n'est pas à Armelle, c'est à moi de mourir.

— C'est à Armelle à nous juger tous, dit avec enthousiasme le religieux du Carmel... Juges, prêtres, vieillards, descendez de vos siéges... Et toi, fille sublime, viens te placer tout près de l'image d'un Dieu de charité, viens t'asseoir au-dessus de nous tous, viens nous juger à ton tour:

en est-il un de nous qui puisse t'être comparé?

Peuple, qui demandiez sa mort, tombez à genoux et priez-la de vous bénir..... Quelles mains seront plus riches en bénédictions que les siennes! elles n'ont pas craint de panser les plaies du lépreux. Oh! juges, faites tomber ses chaînes, et donnez-lui des palmes et des couronnes.

L'enthousiasme court, mais la justice va lentement. Les juges, tout en partageant l'admiration du religieux, avaient besoin de preuves d'innocence pour faire tomber les chaînes de la prisonnière. Thomas Connecte demanda alors que l'on fît rentrer Harold le lépreux. Après en avoir délibéré, le tribunal y consentit. Sur le parquet où les pieds du malheureux devaient toucher, on étendit un tapis qui devait ensuite être livré aux flammes. Des cassolettes, dans lesquelles on jeta des parfums, furent placées à l'endroit où il allait comparaître. Toutes ces précautions rassuraient les assistants, mais faisaient saigner le cœur d'Armelle. Elle pensait combien elles étaient affligeantes pour Harold; elle ne souffrait plus pour elle, c'était pour lui.

La porte que l'on avait refermée sur le lépreux se rouvrit, et l'infortuné se montra comme un mort qui revient du tombeau pour faire une grande révélation. Sa pâleur était celle d'un habitant du cercueil; l'horrible maladie qui le rongeait, et qui, dans sa marche, tend à confondre tous les membres en une masse informe de chair, n'avait point encore altéré son visage, mais l'avait rendu sem-

blable à de l'ivoire vieilli ; ses cheveux et sa barbe d'ébène faisaient ressortir encore davantage cette blancheur livide... Job, abandonné, délaissé de ses amis, tourmenté des maux du corps, livré aux angoisses de l'esprit, devait avoir un regard pareil à celui d'Harold, il ne pouvait être ni plus triste ni plus résigné......... Une pièce d'étoffe grise enveloppait en entier celui qui jadis avait été cité pour sa beauté, et que quelques années avaient tellement changé, que l'œil même de sa mère l'aurait méconnu.

Le juge, voyant combien le lépreux souffrait d'être ainsi exposé à tous les regards, se hâta de lui dire :

Harold, vous avez été dénoncé comme *ladre*, vous avez été banni d'entre les hommes ; les trois coups d'agonie ont sonné sur vous, la terre du cimetière a été jetée sur votre front. Vous êtes revenu parmi les vivants, vous avez rompu votre ban, et vous savez quelle en est la peine : vous avez encouru la mort véritable.

— Je le sais, et je la désire, répondit Harold.

— Qui vous a fait sortir de votre solitude?

— L'ordre de ce saint religieux, ajouta le malheureux lépreux en montrant Thomas Connecte ; il est venu me dire que je pouvais sauver Armelle, et je suis accouru. En la faisant mourir, vous auriez été injustes ; en me faisant mourir, moi, vous serez humains.

— Et qu'avez-vous à dire en faveur de l'accusée?

— Que c'est un ange amené au tribunal des hommes, une sainte qui se tait devant vous pour ne pas révéler sa vertu. Ah! si elle avait voulu redire son incompréhensible constance, déjà les chaînes que je vois meurtrir ses bras seraient tombées ; déjà elle serait libre et vous seriez tous à ses genoux. Lisez cet écrit ; il vous dira les *crimes* d'Armelle de Beaumanoir...

XVI

JOURNAL D'HAROLD LE LÉPREUX.

Que ceux qui liront ce récit, ce journal de mes souffrances, ne croient pas que la solitude à laquelle je suis condamné, que les ombres de la mort qui m'entourent, que l'horreur de ma maladie, soient ce qui pèse le plus sur mon cœur.... Non! ce n'est pas le malheur présent qui est le plus lourd à porter, c'est le souvenir de ce que j'ai perdu qui me donne d'inexprimables angoisses.....

—

Quand la nuit vient doubler les ombres et le silence de mon sépulcre, alors les souvenirs refoulent vers mon cœur... des idées de plaisir, de bonheur et de gloire me font voir ce que j'ai possédé et ce que je possède... ce qui m'était promis encore et l'avenir qui m'attend.

—

Mes souvenirs sont semblables à ces éclairs qui, pendant une nuit d'orage, ne déchirent l'obscurité

que pour montrer des ruines et des débris là où il y avait eu abondance et prospérité.

—

Le jour, quand j'erre dans les lieux sauvages et déserts, quand je m'enfonce sous l'ombre des forêts, ou quand je descends dans la plaine éclairée, la vie aventureuse du guerrier me revient dans la mémoire ; je me surprends rêvant de combats et de gloire... Mais la vue d'un homme, la voix d'un petit enfant, me rappellent aussitôt que je dois les éviter.... que je puis donner la mort ; et, agitant ma crécelle, je m'écrie : *Fuyez, fuyez Harold le lépreux!...* Ah! il fut un autre temps où je faisais fuir devant moi! Ce n'étaient ni les enfants, ni les femmes! Alors je tenais l'épée, et c'étaient les ennemis de mon roi.

—

Armelle, te souviens-tu de ce lépreux que nous rencontrâmes dans le bois de Ploërmel? Nous revenions de chez l'ermite de la grotte; le solitaire avait appelé sur nos têtes toutes les bénédictions du ciel ; et étendant ses mains sur nous, il avait répété : Mes enfants, pour vous faire pardonner votre union secrète par ce Dieu qui a dit : *Tu honoreras ton père et ta mère*, redoublez de piété et de charité, mettez les pauvres entre votre faute et le Seigneur. Cheminant dans la forêt, nous pensions aux paroles de l'homme de la solitude... Tout à coup

nous entendîmes la crécelle d'un ladre. Je voulus t'entraîner hors du sentier battu. Armelle, tu résistas, et tu me dis : Harold, mettons notre charité entre notre faute et Dieu. Par ce mariage j'ai désobéi à mon père, je n'ai pas écouté la voix de ma mère. Harold, c'est une grande faute! Ami, rachetons-la par beaucoup de charité! ne fuyons pas ce pauvre lépreux! peut-être depuis bien des années il n'a pas rencontré un être qui lui ait montré un peu d'intérêt... Et parlant ainsi, Armelle, tu allais au-devant de lui, et moi, je te suivais. *Fuyez! fuyez!* criait le malheureux, éloignez-vous de moi; n'avez-vous pas entendu ma *crécelle*, et ne voyez-vous pas que je suis banni du nombre des vivants?

Mais tu répondis : Pauvre ladre, approche jusqu'à cet arbre, et nous, nous resterons où nous sommes; de là, tu pourras parler, nous dire ta misère et ce qui pourrait la soulager. Quand l'infortuné eut raconté sa douloureuse histoire, tu lui jetas ton aumônière avec tout ce qu'elle renfermait; et il me semble le voir encore tombant à genoux, élevant les mains vers le ciel, et s'écriant : Mon Dieu! je te remercie; voilà dix ans que je n'avais rencontré de pitié....... Ah! qu'un regard de compassion fait de bien à celui qui souffre!

Ne voulant pas être vaincu par toi, ou plutôt voulant être digne de toi, je lui jetai mon manteau; car la bise d'automne commençait à souffler. Le lépreux, le ramassant, se tourna vers moi, et dit d'une voix qui alla à mon cœur : Beau che-

valier, peut-être souffrirez-vous un jour; mais votre bonne action vous sera comptée; et fussiez-vous aussi malheureux que moi, vous serez consolé...

Oh! Armelle, où sont mes consolations? Je regarde autour de moi; je suis seul, seul avec mon désespoir.

—

Je ne possède plus rien. Quand les hommes m'ont banni d'entre eux, ils m'ont dépouillé de tout pour me donner la livrée que je porte.... celle du malheur et de la misère... Mais, malgré eux, j'ai sauvé cette écharpe que tu m'avais donnée, Armelle, quand je partis pour aller combattre les infidèles. Voilà donc tout ce qui me reste de toi! Oh! comme j'étais heureux et fier lorsque tu me la donnas! Je ne voyais dans l'avenir que gloire et bonheur; tout semblait me promettre des jours brillants et heureux : comme le destin a bien tenu ses promesses! Les chaînes de l'esclavage, les douleurs et la honte de la lèpre, voilà ce que j'ai trouvé loin des miens. Semblable à cette fleur qui dépérit et meurt quand le soleil ne laisse plus tomber sur elle ses rayons, mon bonheur s'est évanoui quand je n'ai plus été sous le soleil de ma patrie.

—

Quand le vaisseau qui m'emportait loin de mon pays fut attaqué par les barbares, avec quelle

joie je saisis mon épée! Pour me consoler de l'absence, j'avais besoin de gloire; je souris aux dangers, et je m'élançai tête baissée à l'encontre des Algériens qui tentaient l'abordage. Je ne combattis pas longtemps. Dans la chaleur de la bataille, je sentis le froid d'une lance là tout à côté du cœur. Je me dis : Je vais mourir. Ma pensée voulut monter vers Dieu; mais ton souvenir la rappela bien vite, je te voyais veuve et désolée!...

—

J'étais tombé chevalier, je me relevai esclave : mes pieds, mes mains, étaient chargés de chaînes; mon casque, mon armure, ma lance et l'épée que je tenais de mes pères, faisaient partie du butin de nos barbares vainqueurs... Toutes ces nobles dépouilles étaient entassées sur le pont du vaisseau, et devaient être vendues à Alger : c'était là aussi que nous-mêmes devions être mis à l'encan..... Cette pensée me faisait enfoncer ma main dans la blessure de mon sein. J'aurais voulu en arracher la vie, pour ne pas vivre esclave. Mais si la mort a peu de chose à faire pour renverser l'homme heureux, si elle n'a pour ainsi dire qu'à le toucher pour le faire tomber de son bonheur, il n'en est pas ainsi quand elle s'adresse à un être que l'infortune a réduit au désespoir; alors sa faux semble émoussée, et cet homme qui ne veut pas de la vie a de la pein à mourir

—

Le jour de la vente des esclaves arriva : des chrétiens, des chevaliers, furent exposés sur la place publique aux regards insolents des infidèles, et marchandés par eux, comme de viles bêtes de somme! Dans cet excès d'humiliation, j'éprouvai encore un mouvement d'orgueil; je vis que les barbares recherchaient les prisonniers français de préférence à ceux des autres peuples. Ils disaient : Les Italiens pleurent, les Anglais se tuent, les Français travaillent et portent leur malheur avec dignité et courage. Ces paroles, sorties de la bouche des infidèles, furent comme une leçon pour moi! Je me dis : Je suis chrétien et Français, je saurai souffrir sans me plaindre. Je me suis tenu parole. Pendant près de deux ans, j'ai arrosé de mes sueurs la terre de la captivité, et pas un murmure n'est sorti de mes lèvres. Mon maître était cruel et avare; je travaillais et ne me plaignais pas : il y avait dans ce travail forcé une distraction à ma douleur; car, après l'amitié, l'occupation peut mieux que toute autre chose distraire d'une grande infortune. Accablé de fatigue, usé de travail, sous un ciel brûlant, je n'avais pas la force d'espérer, et je me disais : Je ne reverrai plus ni Armelle, ni mon pays; je mourrai ici, et les sables de l'Afrique recouvriront les os de l'esclave ignoré..... Une telle mort serait-elle un effet de la malédiction paternelle?.... Mais, oh! mon père, vous retireriez cette malédiction de dessus ma tête, si vous voyiez les chaînes qui courbent votre fils sur la terre d'exil!....

Armelle, je ne t'ai jamais redit les sévères paroles de mon père; elles t'auraient empêché de me donner ta main. Quand je lui révélai mon désir de m'unir à toi, il s'écria avec force : Harold, tu sais que je ne jure pas en vain; eh bien! je jure par le sang de Dieu, que si jamais la fille des Beaumanoir devient ton épouse, je te maudis; il y a inimitié entre nos deux familles, il faut que la haine de nos pères passe à nos enfants..... Armelle, cette malédiction ne m'arrêta pas; je me disais : Dieu n'entendra pas mon père; car il me fait un devoir de la haine, et Dieu veut qu'on pardonne..... Cependant si la malédiction paternelle était montée vers toi, ô Seigneur! ne la fais retomber que sur ma tête, et que mon malheur ne s'étende pas plus loin! Vois où j'en suis réduit. J'ai eu du bonheur, de la gloire, mon nom a été prononcé par la voix de la Renommée et cité sur les champs de bataille; ma main a tenu la lance et a secouru le pauvre nécessiteux..... et maintenant mon nom n'est plus répété que par le gardien des esclaves qui compte ses victimes.....

Armelle, que fais-tu dans mon absence? Une épouse peut pleurer son époux; mais toi, il te faut cacher tes larmes, il te faut assister à de splendides fêtes..... et moi!.... Pauvre Armelle, du sein de mon malheur, j'ai pitié de toi; tu es obligée de cacher ta peine, et voilà ce qui tue.

—

Rien ne vient changer nos jours : la vie de l'esclave est aride et monotone comme le désert, comme le ciel d'Afrique, où l'on ne voit aucun nuage; sur le sable brûlant du désert, on cherche en vain un peu d'ombre; dans la vie de l'esclave, on cherche en vain quelques moments de repos. La nuit seulement je puis respirer : mon corps fatigué a besoin de sommeil; mais je le repousse pour penser plus longtemps à ceux que j'ai quittés. Quand j'y succombe, tu me reviens dans mes songes, tu m'apparais comme un ange consolateur. Je veux m'élancer vers toi, j'étends les bras; le bruit de mes chaînes me réveille, et je retombe de la douce illusion dans la triste réalité de mon malheur.

—

Mon malheur! il va finir, Armelle! Armelle, je te reverrai..... O mon pays! noble et chère Bretagne, je te reverrai aussi. La terre de l'exil ne pèsera point sur moi, et quand mon heure sera venue, je dormirai près de mes pères, tout à côté de mon berceau.

—

On dit qu'il a été donné à quelques hommes de voir toujours près d'eux leur génie tutélaire. Armelle, tu es pour moi cet être surnaturel; je te

vois sans cesse à mes côtés; c'est à toi que je parle en écrivant ceci. Toutes les nuits, quand le surveillant des captifs est livré au sommeil, je trouve le moyen de te redire mes sentiments et mes peines. Écoute et réjouis-toi.

—

La terre que moi et mes compagnons de captivité avions arrosée de nos sueurs étant devenue assez fertile, notre maître résolut de nous envoyer creuser un lac au milieu du désert : il attendait de ces travaux un immense bénéfice. Ce réservoir devait alimenter des canaux, et déjà il avait compté ce qu'il perdrait d'esclaves dans ces ouvrages entrepris pendant les plus grandes ardeurs du soleil; mais il avait en même temps calculé les richesses qu'il devait en retirer, et il n'avait point hésité. Que lui faisaient quelques hommes de moins, s'il avait quelques pièces d'or de plus?

Je fus du nombre des captifs qui devaient partir et aller s'enfoncer plus avant dans ces vastes plaines de sable qu'on ne peut comparer qu'à une mer sans rivage. Tout était préparé pour le départ : les tentes de nos gardiens étaient déjà roulées et chargées sur le dos des chameaux; nous, nous étions courbés sous le poids de nos outils; les coups de fouet retentissaient autour de nous, et notre farouche maître s'écriait : Si les coups de fouet ne suffisent pas, soldats, piquez, piquez de la pointe de vos sabres ces chiens de chrétiens; ils se sont en-

dormis ici dans le repos; où nous allons, il n'en sera pas ainsi.

A ce moment, trois hommes vêtus de robes de laine grise, les pieds nus, une ceinture de cuir autour d'eux, un rosaire au côté, ayant de longues barbes tombant sur la poitrine, la tête rase et sans cheveux, se montrèrent tout à coup à notre maître. A leur vue, l'Africain ordonna de suspendre le départ.

Eh bien! dit-il aux frères de la Merci, car nous avions reconnu avec joie que c'étaient de ces hommes de charité consacrés au rachat des prisonniers; eh bien! prêtres francs, m'apportez-vous beaucoup d'or?

Pas autant que nous le voudrions, répondit un des religieux; mais cependant assez pour racheter quelques-uns de nos frères. Suspendez votre départ, nous allons entrer en marché avec vous. Commençons par les plus malheureux.

Les plus malheureux! répéta l'infidèle avec un atroce sourire. Apprends qu'il n'y a pas de malheureux sous ma domination. Demande-le plutôt à ceux que tu appelles tes frères.

Un long gémissement s'échappa de tous nos cœurs : ce fut là notre réponse.

Vous devenez séditieux, s'écria avec colère celui de qui nous dépendions. Soldats, châtiez leur insolence.

Les religieux firent briller l'or, l'Africain s'apaisa. On nous reconduisit dans l'enceinte où nous

étions gardés comme de vils troupeaux; et là, agités d'espérance et de craintes, nous attendions.

Les hommes charitables qui avaient traversé les mers pour venir nous délivrer de notre affreux esclavage, n'avaient pas assez d'or pour nous racheter tous : sur qui tomberait leur choix? Ils avaient parlé des plus malheureux. Ah! dans notre position, chacun pouvait prétendre à ce triste avantage! Moi, en pensant à tout ce que j'avais perdu, à toi, Armelle, à mon rang de chevalier, à la maison de mon père, je me répétais : Est-il un malheur plus grand que mon malheur? Mais cependant il y avait parmi nous des vieillards malades et infirmes, et moi, j'étais plein de force et de jeunesse. Couché sur le sable, je regardais mes fers, et je me demandais avec anxiété : Que va-t-il advenir?

Les religieux entrèrent dans notre cour. Oh! alors quel bruit de chaînes! Nous nous levâmes tous pour courir au-devant d'eux, pour les entourer, pour leur faire valoir nos peines et nos droits. En approchant de ces anges libérateurs, un de nous tomba à genoux, en s'écriant : Envoyés de Dieu, bénissez-nous, bénissez-nous!

Et chacun, en recevant cette bénédiction, pensait au-dedans de lui-même qu'elle lui porterait bonheur et qu'il serait délivré.

Les frères de la Merci, après nous avoir bénis, nous relevèrent, nous embrassèrent avec toute la passion de la charité, et l'un d'eux, prenant la

parole, nous dit : Les dons des fidèles nous ont mis à même de racheter trente captifs de tout rang et de tout âge; le roi de France, Charles septième du nom, sur ses propres épargnes, nous a chargé d'en délivrer dix; les chevaliers de Saint-Jean nous ont remis des sommes suffisantes pour retirer de la servitude tous leurs nobles compagnons d'armes, tous ceux qui ont porté la croix blanche du saint sépulcre.

Avec quel ravissement j'entendis ces paroles! elles étaient l'arrêt de ma délivrance... Armelle, te souviens-tu que ce fut toi qui attachas cette croix à mon armure, le jour du tournoi de Ploërmel? Ah! ma bien-aimée, cette croix qui m'avait été remise par toi, elle devait me porter bonheur.

J'avais pleuré de douleur avec mes camarades d'infortune; ils pleurèrent de joie avec moi. Je ne chercherai point à te redire le bonheur des *rachetés* et la tristesse de ceux qui ne l'étaient pas. Je vis deux amis : un d'eux était délivré, mais celui qu'il aimait n'avait pas sa liberté. Alors le jeune Français alla vers les religieux, et leur dit : Révérends pères, vous m'avez rendu ma liberté, je n'en puis profiter. Reprenez le prix de ma rançon, rachetez un autre prisonnier : moi, je ne quitterai pas l'ami de mon âme, mon frère d'infortune; j'ai fait alliance avec lui dans le malheur, notre amitié doit être plus forte que les chaînes que vous brisez sur les bras des captifs. Rien ne peut délier de cette chaîne-là, nous avons mêlé notre sang et

nos larmes. Donnez ma liberté à un autre; moi, je retourne auprès de mon frère.

Ayant parlé ainsi, le Français alla s'asseoir sur la paille où son ami malade était couché; et lui cachant son sacrifice, il lui dit : Je n'ai pas été plus heureux que toi, le sort ne m'a pas désigné.

Quand toutes les rançons eurent été payées et déposées sur le comptoir de l'avide Africain, on nous mena à la porte de l'enceinte, et là, on fit tomber nos chaînes. Il n'y a pas de paroles pour peindre la sensation que l'on éprouvait quand ces fers, étroitement serrés, détachés de nos bras, retentissaient en tombant à terre... Le premier mouvement de tous était d'élever les mains libres vers le ciel.

Comme je franchissais le seuil de la captivité, je me retournai et je vis les deux amis qui se tenaient embrassés : ils ne regardaient pas de notre côté.

Avant de sortir de l'enceinte des captifs, les religieux obtinrent de l'homme qui avait été notre maître de parler aux prisonniers non rachetés, et lui firent entrevoir que c'était pour prendre avec eux des arrangements de rançon et de rachat; mais c'était surtout pour donner des consolations à ceux qu'ils n'avaient pu délivrer, pour leur annoncer de nouvelles quêtes en leur faveur et de nouveaux voyages, pour montrer le ciel à ceux qui restaient condamnés à souffrir sur la terre. Un des prêtres de la Merci alla s'agenouiller près des deux amis, les confessa, et tirant de son sein une hostie consa-

crée, il la rompit en deux et en donna une part à chacun des frères : c'était le complément de l'alliance fraternelle ; il ne leur manquait plus que le même tombeau, Dieu sans doute le leur aura donné.

Dans une partie retirée de la vaste prison, gisait un vieillard malade et infirme ; il n'avait pu se lever pour aller au-devant des frères libérateurs : ils en eurent un grand regret ; car il ne leur restait plus d'or pour attendrir l'Africain. Le vieillard pleurait et se lamentait ; il répétait : Je mourrai donc ici, je mourrai déshonoré aux yeux de mes compatriotes ! Ah ! j'avais toujours espéré que Dieu permettrait mon retour aux lieux où je suis né, qu'il permettrait que j'effaçasse la honte qui s'est injustement attachée à mon nom... Je mourrai sans avoir pu prouver mon innocence, et mes enfants rougiront de s'appeler comme moi...

Le plus jeune des frères de la Merci l'écoutait, et en l'entendant, son cœur battait violemment, son regard s'animait ; il fit le signe de la croix, puis il dit au vieillard : Vous ne mourrez point ici, vous ne mourrez point sans vous être justifié, sans avoir lavé votre nom ; vous pourrez le léguer pur à vos enfants, vous allez être délivré.

— Oh ! prêtre du Seigneur, s'écria le vieillard en se soulevant de dessus le sable, avez-vous encore de quoi me racheter ?

— Soyez tranquille. Restez un instant ; je reviens vous apporter votre liberté.

Le frère de la Merci alla trouver le maître du vieillard, et lui dit : Tu as là-bas dans l'enceinte des captifs un homme qui est malade, vieux et infirme ; il ne peut travailler, il ne te rapporte rien ; tu es cependant obligé de le nourrir. Fais un échange ; rends-lui sa liberté, et prends la mienne ; je suis jeune et fort, je travaillerai comme deux.

— Qu'il en soit fait ainsi, répondit le stupide et farouche Africain. Gardes, mettez-lui des fers, et faites tomber ceux du vieil esclave.

Comme un triomphateur qui va saisir les couronnes qui lui sont dues, le jeune prêtre étendit les mains pour recevoir les chaînes qu'il avait demandées. Il obtint de l'Africain de ne pas revoir le vieillard ; et, comme s'il avait fait la chose la plus simple, il dit adieu à ses deux confrères, et se rendit parmi les captifs.

—

France.

L'homme, avec l'aide de l'expérience et de l'étude, peut tout apprendre, hors sa destinée ; il ne saura jamais ce que l'avenir lui garde en réserve. Il ne pourra jamais dire : Telle heure me sera heureuse, tel jour me sera funeste. Il saluera comme une félicité qui lui vient une adversité qui se prépare ; il repoussera de tous ses vœux l'événement qui doit amener son bonheur, et appellera celui qui doit faire couler ses larmes. Hélas ! ne

m'étais-je pas réjoui alors que mes chaînes furent brisées! n'étais-je pas ivre de joie alors que je vis la mer azurée et le vaisseau qui allait me reconduire au pays de mes pères! Qu'est-ce qui ressemble plus au bonheur que la liberté? Eh bien! je me trompais. Depuis, je suis tombé si avant dans le malheur, que maintenant je dois regretter ma captivité. Les fers que je portais ne faisaient pas de moi un objet d'horreur, l'infortuné compagnon de mes rudes travaux ne se détournait pas de moi; au contraire, souvent pour m'encourager, il me tendait la main et m'adressait de consolantes paroles..... Aujourd'hui qui oserait s'arrêter, seulement pour me voir? Ma mère fuirait épouvantée... et toi, Armelle, toi-même tu ne viendrais pas dire un mot de compassion à Harold le lépreux!

Sur le sol africain, j'ai trouvé de la pitié; sur la terre où je suis né, je n'inspire que de l'horreur.

Ce vaisseau de mon pays que j'aimais comme mon sauveur, ce vaisseau que mes lèvres avaient baisé, comme l'esclave délivré baise la terre de la liberté, c'est dans ses flancs que j'ai gagné le mal qui me dévore. Il avait ramené de pauvres lépreux de l'Orient à la *Ladrerie* de Marseille, et malgré le temps qui s'était écoulé, et malgré toutes les précautions qui avaient été prises, l'horrible maladie était restée attachée aux parois du navire, et plusieurs de mes compagnons d'esclavage l'ont gagnée ainsi que moi.

Comme pour donner le temps au mal de se dé-

clarer, notre traversée fut longue et mauvaise : un vent qui nous repoussait des côtes de Bretagne continua de souffler pendant près de deux mois. Je voyais au-dessus des vagues la terre de mon pays; tantôt elle était éclairée par le soleil, tantôt elle paraissait comme un long nuage noir à l'horizon. Ne connaissant pas encore toute l'horreur de mon état, croyant que je pourrais guérir, je brûlais de m'élancer sur la rive natale. Armelle, je t'appelais! mais, hélas! je ne devais plus te revoir! et mon pays n'avait plus à m'offrir qu'un tombeau!

—

Notre sort était décidé. Les passagers qui avaient conservé la santé furent séparés de nous. A notre arrivée à terre, moi et mes malheureux compagnons devions être renfermés dans un lazaret, et de là dans une *ladrerie*. L'idée de cette nouvelle captivité, plus affreuse encore que la première, me fit frémir. Je résolus d'y échapper. La nuit qui précéda le débarquement, me voyant assez près de terre, je m'élançai du vaisseau, et, en nageant, je gagnai la plage. Il y a tant de charmes attachés au sol qui nous a vu naître, que moi qui venais y mourir, je tremblai et pleurai de joie. Cette joie ne dura pas longtemps. Quand le jour parut, je me présentai dans un hameau peu éloigné de la mer : on me reconnut pour lépreux, et un cri de terreur s'éleva contre moi; ce fut là le premier salut de mes compatriotes! Bientôt on m'arrêta. Des hom-

mes d'armes, avec de grandes précautions, s'emparèrent de moi, et traîné par une longue corde, me conduisirent à une ville voisine; là des *physiciens* experts me déclarèrent *ladre incurable*, et d'après leur sentence, je fus condamné à être banni d'entre les hommes.

Je fus mené dans un cimetière, et là, pendant que la cloche de l'église tintait mon agonie et que le prêtre disait pour moi la messe des morts, je restai couché dans une fosse.

Après l'office, le curé vint, et me dit :

« Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, pour la sécurité de tous, je te déclare mort au monde, et à toute société des hommes. Ami ladre, sous peine d'une mort véritable, il t'est défendu de revenir dans les villes, bourgs, villages, hameaux ou autres lieux habités. Tu établiras ta demeure dans les forêts ou dans les cimetières abandonnés.

« Ami ladre, demande la patience à Dieu, jette-toi dans ses bras; les hommes te bannissent et te repoussent.

« La charité des fidèles te donne cette robe pour te vêtir, cette crécelle pour avertir les passants de ta présence, cette coupe de fer pour boire aux fontaines, et ce crucifix, afin qu'en regardant les souffrances de Jésus, tu apprennes à supporter les tiennes. »

Je répondis : Ainsi soit-il.

Le prêtre, prenant de l'eau bénite, m'aspergea, me jeta une pelletée de terre, et tout fut fini. La

foule s'écoula. Je restai étendu dans la fosse, et je commençai ainsi ma mort. Le soir était venu que j'y étais encore. Je me disais : Pourquoi me lever d'ici? la vie que je suis condamné à mener vaut-elle la peine que je sorte de ce cimetière? Il faut en finir tout de suite; et je résolus de me laisser mourir.

Bientôt d'autres idées me vinrent, et c'est toi, Armelle, qui me les inspiras. Un besoin de te voir encore, de t'apercevoir de loin, s'empara de moi. Je laissai dans la fosse la robe d'esclave, pour revêtir celle du lépreux. Je pris et la coupe de fer et le crucifix; et me levant, je dis tout haut, dans le silence du cimetière : Allons vers elle.

La charité des femmes avait déposé sur une tombe des cruches de vin, des pots de beurre, des noix sèches et du pain. Le besoin me fit accepter ce repas : ce fut là le banquet du retour au pays de mes pères.

—

Je cheminai toute la nuit. Au retour de la lumière, je me trouvai plus à plaindre.

Dans mon malheur, l'obscurité valait mieux que le soleil.

Je reconnus que j'étais près de Vannes. Je m'enfonçai dans un bois qui s'élevait au milieu de landes et de bruyères; car je n'étais pas encore assez habitué à mon affreux état pour oser voyager à l'éclat du grand jour.

—

En traversant les eaux noires et tristes de la Vilaine, le batelier du passage me donna les premières nouvelles de mon pays. Arrivé à l'autre rive, ce brave homme ne me disait pas de descendre du bateau. Assis à l'autre extrémité que moi, il me parlait de la Bretagne, il voyait le bonheur que j'avais à l'écouter; il n'avait pas peur et horreur de moi. J'en étais si reconnaissant, que je voulus lui serrer la main..... mais tout à coup je pensai à ma terrible maladie, et m'élançant de la nef, je m'écriai : Merci! merci! c'était tout ce que je pouvais dire; mon cœur était trop plein et mes larmes me suffoquaient.

—

D'après ce que m'avait appris le batelier, je suivis la route de Nantes. C'était là que tu devais être. Quelle chance avais-je de te revoir? Aucune, oh! Armelle, et cependant je m'avançais vers les lieux que tu habitais, comme le malheureux prisonnier renfermé dans un sombre cachot se traîne pour respirer auprès de la grille de fer, qui lui laisse arriver un peu d'air et de lumière..... Sans me rendre compte de ce que j'espérais, j'avançais toujours.

—

Dans les environs de Nantes, j'appris que le prince Gilles et Françoise de Dinan étaient à Chan-

tocé : je ne suis plus qu'à quelques lieues de toi !... Mais, grand Dieu ! depuis plus de deux ans, je t'ai quittée !... pourquoi mon cœur est-il ainsi oppressé? est-ce l'inquiétude qui l'agite? Oh ! non, Armelle, il ne peut t'être arrivé de malheur... le malheur c'est pour moi.

—

C'est la bonté divine qui vous a tous conduits à Chantocé. J'ai longtemps habité ces lieux, alors que je servais sous les ordres du maréchal de Retz. Les retraites les plus cachées, les passages les plus secrets m'y sont connus; dans l'ancien cimetière abandonné, il y a une grotte souterraine; je m'y cacherai pendant le jour; la nuit, je regarderai la demeure que tu habites, je t'apercevrai peut-être.

—

De la Grotte de Chantocé.

Les hommes ne me trouveront point ici, ils se détournent de ce lieu qu'ils appellent maudit... et moi, je bénis cette sombre demeure; elle me rapproche de celle qui m'est unie par un lien sacré. Elle ne saura pas que je suis si près d'elle, et si, sans le vouloir, elle se montre à moi, elle me donnera un moment de consolation. Cette pensée me rend un peu de force. Je veux arranger cette grotte funèbre : je laisserai les ronces et les épines qui en cachent l'entrée, mais l'intérieur, je veux le tapisser de mousse. Les eaux du lac seront à moi

pendant la nuit, et j'arroserai ces violettes et ces haies de chèvrefeuille qui croissent ici en abondance. Oh! Dieu, je te remercie! Il n'y a donc pas d'infortune si grande, où l'on ne puisse encore trouver un instant de bonheur! Voilà le lépreux qui te bénit.

—

Du fond de ma solitaire demeure, j'entends le bruit des trompettes et des cors; l'agitation du château retentit jusque dans mon sépulcre. Armelle, hier, j'étais à chercher des racines dans la forêt, j'entendis tout à coup les chasseurs, et, caché derrière un rocher, je vis à travers les arbres le prince et sa suite... Mais tu n'y étais pas!

—

Ce soir, une femme est venue prier à la croix du lac : à sa grâce, à sa piété, j'ai cru te reconnaître..... Je saurai si mon cœur ne m'a pas trompé. Je veux laisser mon nom au pied de cette croix, quand tu viendras y prier, je verrai l'effet qu'il produira. Il n'intéresse personne que toi, ainsi, je verrai bien... On me défend d'aller aux lieux fréquentés; mais la croix m'appartient plus qu'à tout autre, ne suis-je pas le plus malheureux!...

—

Il n'en faut plus douter, c'était bien toi, oh! ma bien-aimée! depuis de longues heures j'étais caché

dans les broussailles et les églantiers sauvages qui croissent à peu de distance de la croix rustique. Je vis plusieurs femmes s'avancer, elles causaient entre elles... et parmi leurs voix si douces j'en reconnus une plus douce que toutes les autres; je retenais mon haleine, de peur d'être découvert et de vous effrayer; j'entendais les battements de mon cœur, tant il était agité; comme des anges vous vous agenouillâtes autour de la croix..... et moi comme un réprouvé je me cachais de plus en plus; je ne puis plus prier avec personne!... Une de vous, ah! ce n'était pas toi! vit le papier qui portait le nom d'Harold, elle leva la pierre que j'avais placée dessus pour le retenir sur le piédestal de la croix, et lut mon nom à haute voix... Alors j'aperçus du mouvement parmi les femmes, une d'elles venait de s'évanouir, et était supportée par ses compagnes..... En tombant dans leurs bras, elle avait répété le nom d'Harold avec un accent qui me l'avait révélée. Armelle, oh! mon épouse bien-aimée, c'était toi, ce ne peut être que toi qui prononces ainsi mon nom! Oubliant tout, j'allais aussi courir pour lui porter du secours..... Oh! malheureux, mes mains ne peuvent que donner la mort!... je n'aurais fait qu'ajouter à votre trouble, à votre frayeur... Je restai donc loin de vos regards, mais les miens ne se détournaient pas de dessus la femme évanouie; bientôt elle eut repris l'usage de ses sens, et, grand Dieu! que devins-je, quand tu dis :

Amies, le nom de cet Harold est sans doute celui d'un malheureux pèlerin, il l'aura écrit au pied de la croix pour demander des prières; amies, prions pour lui! et toutes tes compagnes se remirent à genoux; et toi aussi, Armelle, tu prias pour moi; depuis longtemps je n'avais éprouvé une sensation pareille; c'était du bonheur qui revenait au pauvre lépreux.

—

Je ne me trompais pas, le lendemain tu revins seule; maintenant toute ma vie semblait attachée à la croix, aussi je ne pouvais m'en éloigner. Sans être vu, je voyais tous ceux qui s'agenouillaient devant elle. Bientôt tu m'apparus sur le chemin du coteau; ta robe bleu de ciel, ton voile blanc se voyaient de loin sur la verdure. A mesure que tu avançais, mon cœur s'agitait davantage. Je te vis prendre le nouveau papier que j'avais, comme la veille, posé au pied de la croix; tu remarquas les fleurs d'églantiers dont j'avais recouvert le piédestal, et tombant à genoux, tu lus le billet..... Oh! Armelle, que feras-tu?

—

Armelle, auras-tu bien lu ce que je t'écrivais? auras-tu reconnu les passages secrets que je t'indique? Ah! si je pouvais te conduire dans ce labyrinthe de souterrains que j'ai souvent parcouru pendant mon long séjour au château, je serais plus

tranquille... Une femme timide osera-t-elle y descendre seule? Ces escaliers étroits, pratiqués dans l'épaisseur des murs, n'offrent-ils aucun danger? et ce caveau des morts qu'il faudra traverser pour remonter à la porte secrète de la chambre de l'infirmerie! Armelle, tout cela ne te retiendra-t-il pas? Oh! non. J'ai vu le flambeau briller dans le ciel; il me promet que tu viendras.

—

Tout ce que j'ai trouvé de roses d'automne et de chèvrefeuilles des haies, j'en ai décoré ma sombre et triste demeure; j'y ai brûlé tous les parfums de la forêt; un banc de mousse t'est préparé. Armelle, tu pourras me parler sans me voir. Je me cacherai derrière un rideau de verdure. Moi, je te verrai et j'entendrai ta voix; en voilà assez pour me rattacher à la vie.

—

Elle est venue! elle a passé deux heures avec moi! elle reviendra encore! Dieu qui as vu mon désespoir, maintenant tu vois ma joie; tu lis au fond de mon cœur : est-ce le cœur d'un ingrat! Oh! non, Seigneur, je te bénis, je te bénirai tous les jours de ma vie. Quel mélange de bonheur et de peine! J'ai revu mon épouse bien-aimée accourir vers moi, et il a fallu ne pas la presser dans mes bras, et il a fallu lui crier : Amie, ne me regarde pas. Si tu me voyais, tu fuirais le pauvre lépreux.

Mais Armelle m'a serré contre son cœur palpitant; elle a bravé la mort... J'étais à brûler des baies de genevriers et des branches de romarin, pour assainir la colline. A travers la fumée, je vis tout à coup mon ange consolateur, Armelle, à quelques pas de moi... J'en atteste le ciel, je lui criai : Armelle, n'approche pas davantage; mais ce fut en vain. Je me sentis pressé dans ses bras.....

—

Oh! que ces mots furent doux à mon oreille : *Harold, je reviendrai chaque nuit; maintenant je connais les passages secrets, ils me reconduiront vers toi.*

Rien n'a pu l'arrêter. Au milieu de la tempête elle est revenue me consoler.

Ah! quand la pitié s'unit à la tendresse, qui peut retenir une femme? Le malheur attire ceux qui savent aimer, il n'y a que l'égoïsme qui ait peur des larmes : donner des consolations est plus doux encore que d'être consolé. Armelle sentait ce bonheur-là.

—

Chaque nuit elle revient. Quand tout dort au château, Armelle s'en échappe : elle se lève furtivement, elle se cache, comme si elle allait faire le mal, et pourtant c'est la jeunesse et la beauté qui viennent chercher le malheur et la souffrance; c'est la charité qui accourt secourir la douleur;

c'est un ange qui descend auprès du rebut des hommes.

—

Personne au château ne se doute de ses absences. Quand elle sort, les ponts-levis sont levés, les herses sont baissées, les gardes à toutes les issues. Cette porte appelée *Porte de Miséricorde,* que les châtelains de Chantocé avaient fait faire pour s'en servir en cas de siége, seulement à la dernière extrémité, et dont le secret m'avait jadis été révélé, la conduit vers moi.

—

Aujourd'hui personne n'est venu prier auprès de la croix du lac..... une grande agitation se fait entendre au château. Que les jours me semblent longs! Quand la nuit viendra-t-elle donc?

—

La nuit est venue, mais non Armelle. Serait-elle déjà lasse de mon malheur? ou peut-être..... O ciel! je tremble..... si l'air qu'elle a respiré auprès de moi..... Seigneur, Seigneur, redouble mes maux, mais veille sur l'épouse qui n'a pas craint de venir soigner et consoler son époux, banni d'entre les hommes et livré vivant au sépulcre des morts. Son dévoûment et sa charité ont été plus forts que mes maux... Dieu d'amour et de charité, tu dois

veiller sur elle. . . . .
. . . .

—

La lecture de ce récit d'Harold prouva à tous les juges et à ceux qui assistaient à l'audience qu'Armelle était non-seulement innocente, mais qu'elle devait être à jamais citée comme le modèle du plus constant dévoûment et de la plus ardente charité. Un murmure s'élève de la foule, c'est celui des louanges, et la femme qui est encore assise sur la sellette de l'ignominie est devenue le but de tous les hommages. Son embarras n'est plus que celui de la modestie; le lépreux relève la tête, il est fier de son épouse; Thomas Connecte triomphe, et s'écrie : Juges, prêtres, vieillards, descendez de vos siéges, et honorez celle que vous vouliez juger; peuple, apporte des palmes et des couronnes à celle dont tu demandais la mort.

Obéissant à l'enthousiasme comme à la voix du prêtre, les juges sont descendus de leurs siéges, la multitude s'est jetée à genoux, et de bruyantes acclamations ébranlent les voûtes de la salle. Les chaînes d'Armelle tombent sur la pierre et retentissent. A ce bruit, les cris redoublent, et la captive délivrée élève ses mains libres vers le crucifix, et puis allant se placer auprès d'Harold, elle dit d'une voix émue : Prêtres, juges, vieillards, peuple, qui m'écoutez, entendez le vœu que je fais devant Dieu et devant vous. La liberté m'est rendue; je

n'en veux point. Je quitte la cour de Bretagne, et je fais vœu de consacrer ma vie au soulagement des pauvres et des malades. Vouée à Dieu, je soignerai, je tâcherai de consoler celui auquel je suis liée : c'est mon devoir, c'est le vœu de mon cœur. Harold, partons ; je te suivrai partout.

XVII

JOIE ET CONTRARIÉTÉ.

Un des plus grands, des plus doux bonheurs de ce monde, c'est de pouvoir porter une bonne nouvelle. Jamais on ne marche si légèrement que lorsqu'on est messager de joie. A mesure que l'on approche de ceux que l'on va rendre heureux, on se sent plus heureux soi-même. Un des plus beaux priviléges des anges, c'est d'annoncer les bienfaits de Dieu.

A peine le jugement d'Armelle venait-il d'être rendu, que le bon Humfroy était déjà à cheval, courant sur la route d'Angers à Chantocé, pour arriver le premier auprès de la princesse de Bretagne, et lui annoncer le glorieux triomphe de sa damoiselle d'honneur. Il ne fut pas longtemps à faire le trajet; nous l'avons déjà dit plus haut, Humfroy retrouvait toujours l'ardeur du jeune âge quand il s'agissait de servir ou d'obliger ses maîtres. Marguerite, madame Ursule de Goyon et les autres témoins, revenaient aussi au château; mais

le vieux majordome n'avait pu se résoudre à ne partir qu'avec eux.

Le prince et la princesse attendaient avec impatience des nouvelles du procès. Quand ils aperçurent Humfroy, accourant si vite, ils devinèrent aisément qu'Armelle était sauvée.

Françoise de Dinan, en écoutant le récit d'Humfroy, répétait souvent : Je l'avais toujours dit, Armelle ne pouvait être coupable; et des larmes de joie coulaient de ses beaux yeux. Gilles de Bretagne se réjouissait également; il se rappelait la vaillance et la beauté d'Harold, que l'on avait surnommé jadis le *beau chevalier*, et qu'on ne connaissait plus aujourd'hui que sous le nom d'*Harold le lépreux*.

La princesse fit part à son époux d'une idée qui partait de son bon cœur; c'était, avant le retour d'Harold à sa triste demeure, d'y faire porter tous les meubles qui lui manquaient. Gilles sourit à cette pensée : il donna les ordres nécessaires pour qu'elle fût réalisée sur-le-champ.

Il est dans la destinée d'à peu près tous les hommes de ne pas rencontrer de suite et comme liés ensemble deux événements heureux : le bonheur d'aujourd'hui est souvent suivi du malheur de demain, et celui-là serait encore digne d'envie, qui pourrait dire : « Mes jours ont été également partagés entre la joie et la tristesse, entre la prospérité et l'adversité. »

La nouvelle de l'innocence d'Armelle de Beau-

manoir avait été pour Gilles de Bretagne une cause de joie ; cette joie ne devait être que d'un jour ; le lendemain il reçut une lettre d'Arthur de Montauban, qui lui annonçait que le duc de Bretagne partait de Nantes pour se rendre à Chinon, auprès du roi de France ; qu'en passant devant Chantocé, il daignerait s'y arrêter, et que ce serait de vive voix qu'il répondrait à la dernière lettre dont lui, Montauban, avait été chargé pour le duc François.

En apprenant cette prochaine arrivée, Gilles dit avec amertume à Françoise : « Il ne nous manquait plus que cette humiliation. Mon frère veut montrer à toute sa cour où j'en suis réduit, et va étaler toute sa magnificence auprès de ma pauvreté. Amie, pour lui éviter ce plaisir, je veux m'absenter d'ici. Quand il passera devant le château, je veux qu'il soit désert..... »

— Mais, très-redouté seigneur, répondit Françoise, c'est après-demain au plus tard que le duc votre frère doit passer ici ; avons-nous le temps d'en partir ? (Elle n'osait dire : Avons-nous la permission de le quitter ?)

Le prince ne répliqua rien. Son front s'était tout à coup rembruni ; il se promenait de long en large dans la galerie : son humeur était visible, et Françoise souffrait de son agitation. Dans des moments pareils, elle gardait le silence. Tout à coup il s'arrêta devant elle, et lui dit : J'admire votre tranquillité, madame ; cette visite de monsieur mon frère ne vous contrarie donc pas ?

— Ami, vous ne pouvez le croire, puisqu'elle vous cause du déplaisir ; mais si vous voulez savoir toute ma pensée, j'ajouterai que je crois que vous vous en tourmentez trop.... Je me rappelle notre arrivée dans ce château, et il me semble qu'elle n'était pas indigne de notre rang. Arthur de Montauban, en nous quittant, n'a pas emmené tous vos fidèles amis ; vous en avez encore beaucoup autour de vous, et des plus nobles de Bretagne. Il y a grande richesse dans pareil cortége.... votre frère vous l'enviera.

— Je ne sais quelle magie tu as dans tes paroles, répondit Gilles en s'asseyant auprès de Françoise ; mais tu finis toujours par me faire penser ce que tu penses toi-même. Tu as raison, nous pouvons prouver à mon superbe frère que nous ne sommes pas encore tombés si bas qu'il le voudrait peut-être. Douce amie, il faut profiter du peu de temps qui nous reste, pour ordonner les préparatifs de la réception ; je veux que tout soit simple, mais noble. Qui pourrons-nous charger de ces soins?

— N'avons-nous pas notre vieux majordome, l'ingénieux Humfroy? dit en souriant la princesse : son zèle suppléera à tout.

— Et Jean Hingant, ajouta Gilles de Bretagne. Il faut que je le fasse appeler : ces préparatifs le regardent.

— Oui, sans doute, comme gentilhomme trésorier de l'hôtel ; mais je compte davantage sur

Humfroy : l'un trouvera des obstacles à tout, le zèle de l'autre n'en connaîtra aucun.

— Amie, vous qui êtes si bonne, vous n'aimez pas Hingant. D'où vous vient cet éloignement pour lui?

— De son peu d'attachement pour vous.

— Mais qui vous fait croire qu'il ne me soit pas très-attaché? Pour me suivre dans ma disgrâce, il a quitté le poste lucratif qu'il occupait auprès de mon frère.

— C'est précisément ce qui me donne des soupçons sur son compte. Quand je vois un trait de noblesse dans un homme intéressé, je me dis qu'il y a quelque motif secret qui le détourne ainsi de sa route accoutumée.

— Je ne puis me résoudre à me défier ainsi de ceux qui m'entourent. Souvent je vois des choses qui me donnent des demi-soupçons, je repousse ces idées-là; je trouve trop pénible de vivre dans la méfiance.

— Traître ou fidèle, il faut bien recourir au gentilhomme trésorier; ainsi, très-redouté seigneur, faites-le venir pour lui donner vos ordres; appelez aussi Humfroy : nous n'avons que peu de temps..... Isabelle d'Écosse accompagne-t-elle le duc notre frère?

— Oui, répondit le prince. Le duc de Bretagne se rend auprès du roi de France avec toutes ses richesses, et vous savez combien il est fier de son Isabelle.

Les officiers de l'hôtel, qui avaient été mandés par leur maître, entrèrent à cet instant dans la galerie, et mirent fin à cette conversation.

Comme l'avait prévu Françoise, lorsque le prince ayant annoncé à Jean Hingant l'arrivée prochaine du duc de Bretagne, lui ordonna de faire les préparatifs d'une réception digne d'un hôte si illustre, le trésorier, se rappelant les instructions du perfide Arthur de Montauban, parla de la pénurie des revenus, du peu d'argent qui se trouvait dans les coffres, de la difficulté, de l'impossibilité même de faire beaucoup avec peu, et de recevoir dignement, dans un moment de gêne, un hôte avec une suite aussi nombreuse que celle d'un duc de Bretagne.

Gilles rougissait et se mordait les lèvres, mais résolu à ne pas se laisser arrêter par les difficultés de son trésorier, il ajouta d'une voix impérative : « Hingant, vous me parlerez plus tard de *difficultés* et d'*impossibilité;* au zèle et au dévoûment rien n'est *difficile.* »

Avec votre permission, noble prince, dit Humfroy en s'avançant et en s'inclinant respectueusement, je déclare, moi, qu'il n'y a rien d'*impossible.* Messire Hingant parle de pénurie et de coffres vides, eh bien! très-redouté seigneur, pour remplir vos coffres, vous n'avez qu'à dire un mot; que votre trésorier fasse un appel à vos vassaux; qu'il annonce l'arrivée de très-haut et très-puissant seigneur François Ier, duc de Bretagne, et vous verrez l'argent venir de tous côtés.

— Votre zèle et votre dévoûment vous emportent peut-être un peu loin, bon Humfroy, répondit Gilles. Vous ne pensez pas que nous ne sommes plus au bon pays de Bretagne, et que ce sont des vassaux du comte d'Anjou qui nous entourent.

Jean Hingant sourit à cette observation. Humfroy vit ce sourire, et s'écria avec feu : Eh bien! très-illustre et très-redouté prince, si tous vos vassaux ne sont pas Bretons, ne le sommes-nous pas, nous qui vous avons suivi? tout ce que nous possédons n'est-il pas à vous? Que votre prudent trésorier ouvre les coffres. Votre auguste père Jean V, de bienheureuse mémoire, m'a enrichi; votre oncle Arthur de Richemont, connétable de France, a ajouté à ma fortune; s'il le faut je la verserai tout entière dans vos mains; ce ne sera que vous rendre ce que je tiens des vôtres.

Les chevaliers de Lesneven, de Coëtquen, de Lantivi, qui avaient été appelés dans la galerie, comme officiers de l'hôtel, s'avancèrent vers le vieux majordome, lui serrèrent la main, et lui dirent : Merci, Humfroy, tu as parlé pour nous.

Je vous entends, amis, et j'accepte le prêt que vous me faites, ajouta le prince exilé. Je veux me joindre à vos amis, vint dire Françoise; j'ai aussi des épargnes, et je les offre de grand cœur à vous, mon bien-aimé seigneur..... Maître trésorier, vous voyez qu'il n'y a rien *d'impossible*, et que l'argent va remplir vos coffres; n'oubliez pas que je veux un bal dans la grande galerie, que tout y soit di-

gne de ceux qui y danseront : ce sera ce que la Bretagne a de plus magnifique, de plus illustre et de plus noble.

Hingant, vous suivrez exactement les ordres de notre épouse bien-aimée, vous vous conformerez aux dispositions qu'elle ordonnera; tel est notre bon plaisir.



XVIII

ATTENTE TROMPÉE.

Le lendemain, les travaux étaient complétement terminés. Humfroy, aidé des amis du prince, s'était surpassé, et Hingant lui-même, poussé à bout, avait trouvé de l'argent dans les coffres de son maître.

Comme pour qu'il ne manquât rien à une journée qui pouvait être celle d'une réconciliation entre les deux frères, le soleil se leva brillant. En regardant le ciel, Françoise dit à Gilles : Ami, ce jour sera beau de toutes manières : ce sera comme là-haut; plus de nuages entre vous deux.

— Dieu le veuille! répondit le prince. Mais je ne sais, j'ai peu d'espoir... Mon frère, entouré de toute la magnificence de sa cour, viendra pour faire peser davantage son orgueil sur ma pauvreté. Tant de pompes et tant d'apprêts n'étaient pas nécessaires pour la réconciliation de deux frères; il n'avait qu'à m'écrire : *Ami, ta demande est juste, hâte-toi d'arriver.....* Je serais parti le cœur plein de joie, et tous les deux, sur la tombe de notre père,

nous aurions juré par ses restes sacrés de nous aimer toujours.....

Parlant ainsi, le prince s'animait, et Françoise vit qu'il fallait rompre sur ce sujet. Son auguste époux était blessé jusqu'au fond de l'âme, de penser qu'il était maintenant compté pour si peu à la cour du duc de Bretagne, qu'il n'avait pas été invité par son frère à l'accompagner à Chinon, auprès du roi de France, et cependant le duc François s'entourait dans ce voyage de ce qu'il y avait de plus élevé dans la noblesse de ses États, pour donner à Charles VII une haute idée de son pays et de sa puissance.

Gilles était livré à ces réflexions, quand un grand bruit retentit dans le manoir. On venait de signaler l'arrivée du duc de Bretagne, et chacun alors se rendait à son poste; les hommes d'armes sortaient de l'enceinte des cours, et, conduits par leurs chefs, allaient se ranger, avec leurs trompettes retentissantes et leurs étendards déployés, sur l'esplanade, en face du château; les chevaliers, les écuyers et les pages montaient à cheval, pour escorter le prince et aller avec lui, à quelques pas hors de Chantocé, au devant du duc François. La princesse prenait place sur le balcon, et là, entourée de ses damoiselles d'honneur, siégeait comme haute et puissante châtelaine, en attendant les illustres voyageurs. Humfroy, tout occupé de la gloire de ses maîtres, visitait tout, et donnait le dernier coup d'œil et la dernière main aux apprêts de réception.

Déjà, par ses soins, le vin de l'arrivée remplissait l'antique aiguière d'argent, et le page qui devait le présenter recevait encore pour la dixième fois les instructions du vieux majordome. Par une heureuse idée, Humfroy avait voulu que les premiers objets que vît le duc de Bretagne en arrivant chez son frère, fussent propres à lui rappeler le temps de leur enfance : aussi avait-il fait placer dans la grande salle, en face de la porte d'entrée, les portraits de Jean V et de Jeanne de France. Il avait pensé que rien ne pouvait autant contribuer à ramener l'union entre deux frères divisés que le souvenir des parents : la vue des traits d'un père et d'une mère qui vous ont également aimés ne vous redit-elle pas : Aimez-vous encore?

Ce n'était point un vain luxe que ce luxe de portraits de famille. Il y avait grande sagesse et morale à prolonger ainsi la présence du père au milieu de ses enfants. Quand une mauvaise pensée, encore cachée dans le cœur d'un jeune homme, allait lui faire faire une mauvaise action, quand il se levait pour l'accomplir, si ses regards rencontraient le portrait de son père, souvent il abandonnait sa coupable idée, parce qu'il croyait avoir vu les regards paternels attachés sur lui, parce qu'il se croyait deviné par ce muet témoin. Ah! lequel d'entre nous ne s'est senti meilleur en face du portrait de sa mère? lequel d'entre nous n'a pas dit : Voilà celle qui m'a parlé de Dieu et de la vertu? Ai-je suivi ses exemples? me suis-je souvenu de ses

conseils? ma vie ferait-elle sa joie, si elle existait encore?

En arrivant sur la butte qui se trouve hors de Chantocé, Gilles aperçut dans la vallée le long et brillant cortége de son frère ; resserré dans le chemin étroit, il s'étendait au loin. A grande distance, on ne voyait plus le sol de la route ; entre les haies des champs, on n'apercevait d'en haut que la pointe des lances, les cimiers des casques, la soie et l'or des drapeaux : toute cette pompe, avec ses couleurs variées, semblait une mosaïque mouvante. A mesure qu'elle avançait, on reconnaissait ceux qui la composaient, et le cœur de Gilles battait rapidement ; car dans la foule resplendissante il avait distingué son frère. Comment va-t-il me recevoir? se demandait-il. A cet instant, la bannière de Bretagne passa près de lui ; il la salua de son épée... Et cette vue du drapeau de la patrie, exaltant encore son âme, il se dit : Un Breton peut-il rester l'ennemi d'un Breton? un frère peut-il demeurer l'ennemi de son frère? et ordonnant à sa suite de faire halte, lui seul avec son premier page lança son cheval au galop au devant du duc François.

Noël! Noël! crièrent alors les hommes d'armes de Bretagne. *Noël! Noël au prince Gilles!...* En passant dans leurs rangs, pour parvenir à son frère, il en reconnaissait plusieurs ; il leur souriait, leur faisait signe de la main, les appelait par leurs noms, et ces manières franches et bretonnes fai-

saient redoubler l'enthousiasme. Tous ces cris allaient au cœur du duc régnant, qui n'était pas accoutumé à pareille réception : une silencieuse froideur l'accueillait presque toujours; aussi il pesait toutes ces démonstrations d'amour, et les comptait contre celui qui accourait fraternellement au devant de lui. Quand Gilles fut arrivé près du duc, il lui tendit la main, en disant :

Mon frère, j'accours vous exprimer le bonheur que j'ai de vous recevoir dans ma demeure, toute modeste qu'elle soit pour tant de magnificence.

— Allez-vous encore vous plaindre? répondit froidement le duc, et vos lettres ne vous suffisent-elles pas? Je vous remercie; mais je ne m'arrêterai pas à Chantocé. Il faut que je sois à Angers aujourd'hui..... les jours de mon voyage sont comptés.

— Je regrette d'avoir cru que mon frère aurait pu m'en destiner un! Votre grand-maréchal me l'avait fait espérer.

— Il est vrai qu'un instant j'en ai eu la pensée, et j'ai pu en dire un mot vague à Montauban; mais alors vous n'aviez pas fait venir chez vous, sans ma permission, dans mes États, une troupe d'archers anglais. J'aime peu à me trouver avec les ennemis de mon pays; j'ai peu de plaisir à me rencontrer avec ceux qui les aiment.

Gilles aurait pu facilement expliquer que *cette troupe* d'Anglais se réduisait à quelques habiles tireurs d'arc que le roi Henri lui envoyait, pour qu'il pût avec eux se livrer à son jeu favori du tir.

Mais, blessé au fond du cœur, il dédaigna de recourir à une explication, et garda le silence, se repentant bien d'avoir cédé à un premier élan, et d'être ainsi accouru pour venir recevoir un refus et une sèche leçon. Tout à côté du duc de Bretagne, il reconnut Arthur de Montauban, qui lui fit un profond et froid salut, et se modela sur son maître. Le prince Gilles ne lui dit que ces mots : Monsieur le maréchal, avant de m'annoncer l'arrivée du duc de Bretagne chez moi, vous auriez dû prendre ses ordres ; et, se penchant vers son premier page qui l'avait suivi, il lui ordonna de le devancer, d'arriver en toute hâte au château, de faire rentrer tous les hommes d'armes dans l'enceinte, et de prévenir la princesse de quitter le grand balcon.

Le page partit comme un trait, et l'ordre dont il était porteur, malgré la surprise qu'il occasionna, fut promptement exécuté.

Le cortége, continuant, arriva bientôt sous les murs du château. L'ordre du prince Gilles avait été si bien suivi que pas un homme ne s'y montra ; malgré les fanfares des trompettes, malgré le bruit des chevaux sur le pavé retentissant, personne ne parut aux croisées : on eût dit une demeure inhabitée.

Quant au prince Gilles, ralentissant le pas, il avait laissé toute la nombreuse suite de son frère le dépasser, et restant en arrière, il avait salué froidement la duchesse de Bretagne qui suivait en litière ; puis, profitant d'un instant où il n'était pas

vu, il s'élança dans un chemin de traverse, et s'enfonça dans la campagne.

Rouge et le visage en feu, le cœur battant, comme celui d'un homme qui vient de recevoir une insulte, il s'arrête enfin dans un lieu solitaire, et essuyant son front tout couvert de sueur, il se dit : Ceci était médité, arrêté d'avance; Arthur de Montauban ne m'avait annoncé l'arrivée de son maître que pour rendre l'outrage plus marquant. Quelle froideur! quel dédain! Ai-je donc été assez insensé de courir ainsi au devant de lui? de croire que je trouverais encore un cœur de frère...... J'ai agi comme un enfant. Maintenant ils doivent rire de mon empressement et jouir de leur insulte!..... Et Françoise aura-t-elle eu le temps de recevoir l'ordre de se retirer du balcon? n'aura-t-elle pas été exposée aux regards dédaigneux de François et d'Isabelle? Ce doute était plus cruel que toutes ses autres pensées; car notre orgueil se porte sur ce que nous aimons, bien plus qu'il ne reste en nous-même.

Mais non. Comme nous l'avons dit, le page était arrivé à temps pour faire exécuter l'ordre de se retirer et de faire disparaître toute idée de réception; seulement un arc de verdure, ouvrage du bon Humfroy, était resté, et fit sourire Arthur de Montauban et Jacques d'Epinay, ami et conseil du duc de Bretagne. Ils venaient de lire cette inscription, dessinée en grandes lettres de fleurs :

Il est doux, il est bon pour des frères d'habiter ensemble dans une même demeure.

Humfroy n'avait rien trouvé de mieux à mettre sur l'arc de triomphe que ces paroles des psaumes; et pouvait-il s'attendre qu'un frère passerait devant son frère sans s'arrêter chez lui, et que des méchants trouveraient de la joie dans une dissension de famille?

La princesse avait questionné le page, elle avait tout appris : ainsi que son noble époux, elle se sentait profondément blessée, et l'idée de la peine de Gilles doublait la sienne. Elle n'avait pas eu besoin de recommander à Humfroy de faire disparaître autant qu'il le pourrait tous les apprêts de réception : cet homme excellent comprenait toutes les délicatesses du sentiment : son bon cœur lui donnait de l'esprit.

Fuyant les regards curieux, le prince ne se pressait pas de revenir au château, et était descendu de cheval. Assis sur la lisière d'un bois, il laissait aller ses pensées, et machinalement, du bout de son épée, il abattait les fleurs sauvages qui croissaient dans l'herbe.

Dans la vie du prince de Bretagne, certes, ce n'était qu'une contrariété que cette attente trompée, que ce passage rapide de son frère. Eh bien! cette simple contrariété devint pour lui d'une haute importance : en blessant profondément son amour-propre, elle lui donna de l'humeur, et ce fut sous l'impression et dans l'amertume de cette humeur, qu'il prit tout à coup une grande résolution.

Je ne resterai pas plus longtemps exposé aux dédains de mon frère, dit Gilles, je ne resterai pas un jour de plus à Chantocé. Quand le superbe duc de Bretagne repassera sous les murs du château, je ne verrai plus ses mépris : celui qui souffre n'est pas obligé de rester sur la voie publique pour montrer sa misère à ceux qui en rient; il peut se mettre à l'écart, et cacher son infortune..... François est maître de me retirer ses faveurs; mais moi, je dois être libre de porter ma disgrâce où bon me semble. Mon frère ne veut plus me voir, il ne me verra plus... Je ne romprai point le ban de mon exil; mais j'irai me mettre hors des regards de mes ennemis; j'irai à mon château du Guildo : sa position solitaire et sauvage me convient mieux que le séjour que j'habite. Mon frère, en revenant de Chinon, vous pourrez regarder les murs et les hautes tours de Chantocé, vous pourrez avec Montauban sourire en voyant cette demeure d'un prince de Bretagne. Vous vous irriterez peut-être que je sois encore si libre, si peu courbé sous votre puissance, pour oser changer le lieu de mon exil sans vous demander humblement une permission. Il y avait un moyen de me rendre plus docile, vous n'avez pas voulu vous en servir; vous n'avez pas voulu être frère, moi je ne veux pas être sujet esclave.

Disant ces mots, Gilles se leva, remonta à cheval, et, sa détermination prise, rentra au château.

XIX

LA DÉCISION.

Il y a des hommes qui usent toute leur vie dans une continuelle indécision; semblables aux enfants qui n'ont point encore marché, ils n'osent faire un pas d'eux-mêmes, si l'on n'est là pour leur donner la main; la démarche la plus indifférente leur fait peur; et si, dans ce rapide torrent de nos jours, quelque chose pouvait ne pas être entraîné, ce serait eux.

Gilles n'était pas du nombre de ces êtres indécis et timides; au contraire, il portait la vivacité de son caractère dans toutes les décisions qu'il avait à prendre : mal à l'aise dans le présent, il brusquait l'avenir. De retour au château, il monta vite à l'appartement de Françoise. Sans dire un mot du passage de son frère, sans se plaindre de sa froideur, sans raconter ses torts envers lui, il dit : Nous partons demain, Madame, faites faire vos préparatifs; demain, au point du jour, nous quittons Chantocé.

Comment? demanda la princesse étonnée, que

dites-vous, mon très-redouté seigneur? Comment, nous quittons demain ce château, et où portons-nous nos pas? notre exil est-il fini? et le duc de Bretagne vous a-t-il permis?.....

— Le duc de Bretagne! s'écria le prince avec emportement, le duc de Bretagne ne m'a rien permis. Je n'avais point de permission à demander au duc de Bretagne. Êtes-vous donc, Madame, déjà si bien façonnée au joug et à la dépendance, que vous croyiez que nous ne puissions faire un pas sans en solliciter humblement l'agrément? Eh bien! par saint Yves, je déclare que je n'en suis pas venu là. Mon frère ne veut plus me voir, je ne me présenterai plus à sa cour. Voilà tout ce que j'accorderai à sa haine et à sa puissance; mais du reste je serai libre, et je le prouverai. Demain je pars pour mon château du Guildo. Je vais donner mes ordres; vous, Madame, donnez les vôtres, et que rien ne nous retarde d'un instant.

En prononçant ces paroles de colère le prince était rouge et son regard animé. Il s'aperçut qu'il portait sur sa poitrine le collier de l'hermine; il l'en détacha avec vivacité, le jeta sur un meuble, et s'écria : Superbe François, je te montrerai que tu n'as pas donné cette chaîne à un esclave. Tu n'as pas voulu de mon amitié, je ne veux ni de tes honneurs, ni de tes présents; je les abandonne volontiers à qui y met du prix; et il sortit. Le collier de l'ordre tomba à terre; la princesse le ramassa, et, le regardant, elle lut la devise : *A ma vie. A*

ma vie, c'est ma devise aussi, dit-elle, je dois être douce envers lui, alors même qu'il est froid et sévère envers moi. *A ma vie,* je suis liée, et j'aime mieux ma chaîne que lui n'aimait celle-ci; car jamais je ne voudrais délier celle qui m'attache à lui : son malheur, ses injustices même ne me la rendront pas lourde.

Toujours soumise et douce, Françoise alla aussitôt donner tous les ordres du départ. La surprise était au comble parmi tous les habitants du château : on se demandait tout bas quelle pouvait être la cause d'une résolution si soudaine; mais quand on apercevait le prince, on se taisait; son regard sombre, ses sourcils froncés, son agitation, disaient assez que ce n'était pas un voyage de plaisir qu'on allait entreprendre. Humfroy avait eu un entretien particulier avec le prince; et, flatté de cette nouvelle marque de confiance, le fidèle serviteur, craignant encore un affront pareil à celui que son maître venait de recevoir, ne doutant pas que le duc de Bretagne, à son retour de Chinon, ne passât encore devant Chantocé, sans daigner s'y arrêter, avait vivement engagé Gilles à ne pas différer d'un seul instant son départ. Pourquoi attendre jusqu'à demain? disait-il; pourquoi monseigneur ne partirait-il pas cette nuit? En donnant ce conseil, Humfroy pensait qu'il en coûterait moins à l'amour-propre de ses maîtres de s'éloigner de Chantocé pendant l'obscurité de la nuit que pendant le jour : l'éclat de la lumière va bien aux fêtes, les ombres

de la nuit conviennent à tout ce qui est triste, et ce départ l'était beaucoup. Gilles résolut de suivre le conseil de son vieux majordome. On redoubla d'activité, et vers les onze heures de la nuit, le prince monta à cheval, Françoise voyageait en litière; les seigneurs bretons, amis du prince, les pages, les varlets, les hommes d'armes, se mettaient en route, silencieux et tristes.

Le bruit du pas des chevaux retentit sous la voûte et sur le pont-levis, et puis le silence revint régner au château qui, depuis ce jour, ne fut plus habité.

La suite du prince eut ordre de ne pas se montrer à Nantes. Gilles lui-même et Françoise voulurent y rester inconnus pendant le court séjour qu'ils devaient y faire; mais ce fut en vain; tous leurs amis, et ils en avaient beaucoup, vinrent leur faire la cour, comme s'ils avaient été heureux. Le duc François n'était pas aimé de ses sujets, et c'était une espèce de vengeance que d'honorer celui qu'il persécutait.

Ce fut avec beaucoup de peine que Gilles de Bretagne empêcha les jeunes seigneurs de Nantes de lui donner une fête; mais il ne put jamais parvenir à éviter leur escorte, le jour où il se remit en route pour le Guildo. Aussi lorsqu'il quitta Nantes, sa suite était nombreuse et brillante. La vieille nourrice Marguerite était transportée d'aise : Voyez, disait-elle à Humfroy, voyez comme on aime ici notre jeune maître! Ah! que nous avons bien fait de

quitter ce vilain Chantocé, où je n'ai jamais pu dormir en paix!

— Comme vous, dame Marguerite, j'aime à voir toutes les preuves de respect et d'amour que l'on donne à nos maîtres; mais croyez que tout cela sera tourné contre lui. Ces démonstrations de dévouement à notre prince seront regardées comme séditieuses, et celui qui en est l'objet comme coupable : la jalousie et l'envie sont ingénieuses à se tourmenter et à tourmenter les autres. François comptera tous les cris d'amour envers Gilles; il dira : Ces cris sont contre moi... il en détestera plus son frère.

A ces sages réflexions, la bonne Marguerite répondait : Jouissons toujours du présent; soyons heureux du bien que nous entendons dire de ceux que nous servons, ne nous inquiétons pas trop de l'avenir. Lorsque le duc François saura comme on aime son frère, peut-être se décidera-t-il à l'aimer aussi, à traiter avec plus d'égards celui que tout le monde honore. Tenez, bon Humfroy, il faut que je vous dise ce que je viens de faire; vous ne me gronderez pas, parce qu'au fond vous pensez comme moi..... Écoutez, et s'approchant de l'oreille du majordome, elle ajouta bien bas : C'est moi qui ai trahi le secret de nos maîtres. Vous savez bien qu'ils avaient annoncé qu'ils ne partiraient de Nantes que dans trois jours; ils trompaient ainsi leurs amis pour se soustraire à leurs hommages; mais moi qui ne suis jamais si heureuse que lors-

que je vois leur rendre ce qui leur est dû, j'ai fait signe à un beau et jeune seigneur, et quand nous avons été seuls, je lui ai dit : Le prince et la princesse partent demain matin; vous pouvez en assurer vos nobles amis : ils veulent se dérober aux témoignages de votre amour, mais moi, je les trahis, pour leur donner du bonheur malgré eux; car y a-t-il un plus grand bonheur, que de voir que l'on est aimé?... Ainsi, Humfroy, vous pouvez compter que demain matin, toute cette brillante jeunesse sera à cheval pour nous accompagner.

— Dieu veuille que tout ceci ne tourne pas mal. Mais j'ai tant vécu, que je commence à connaître les hommes; j'ai appris, en vieillissant, que l'on pardonne difficilement à qui est plus aimé que nous, et je crains...

— Ne craignez rien, moi et mes vieilles amies nous avons porté hier un cierge pesant vingt-cinq livres à monseigneur saint Clair; nous l'avons allumé devant son tombeau, en le priant de veiller sur le fils des ducs de Bretagne; et comme nous nous relevions de notre prière, la première personne que nous avons vue c'était le prince lui-même qui distribuait des aumônes à la porte de l'église de Saint-Pierre, à de pauvres mendiants qui criaient : *Noël! Noël au très-redouté prince Gilles de Bretagne! Noël! Noël à celui qui est charitable et miséricordieux!*

— Mais ne perdons pas notre temps à causer ainsi, dit Humfroy. Puisque nous partons demain,

dame Marguerite, allez faire vos apprêts; moi je vais veiller à ce qui me regarde; vous savez que le Guildo est dans un pays bien sauvage, agissez en conséquence. Après cette recommandation du sage et prévoyant majordome, les deux vieux serviteurs se séparèrent, et chacun alla de son côté. La nuit vint bientôt, et elle finissait à peine, que déjà Marguerite était levée et la tête à la croisée, pour voir arriver cette escorte d'honneur qu'elle regardait comme s'étant formée à son ordre, d'après l'indiscrétion qu'elle avait commise, en révélant le moment du départ de ses maîtres.

Les premiers rayons du soleil firent briller les armes de ces jeunes Bretons qui se rassemblaient à la porte du prince. En en franchissant le seuil, Gilles fut étonné et touché de voir cette noble garde. Mes amis, leur dit-il avec émotion, pourquoi tous ces honneurs? ne savez-vous pas que c'est à un proscrit, à un prince en disgrâce que vous les rendez? Ils vous seront mal comptés, et à moi aussi. Veuillez me croire, retournez chez vous, et ne traversez pas la ville en m'escortant ainsi.

Non! non! s'écrièrent tous ces jeunes gens. Non! non! nous ne vous abandonnerons pas si vite; nous nous rappelons que, pour rester Breton, vous avez refusé l'épée de connétable d'Angleterre. Honneur, honneur à celui qui aime ainsi son pays!

Françoise, attendrie, fit un signe de remercîment à ces jeunes Bretons; et, en voyant sa grâce et sa beauté, leurs cris éclatèrent avec une nouvelle force.

XX

LE VOYAGE.

Quand l'infortune nous frappe, ce ne sont pas ses coups qui nous font pleurer : au malheur on oppose la force et la résignation. Mais ce qui fait fendre le cœur, ce qui fait jaillir les larmes des yeux, c'est un signe de pitié, c'est un regard, un mot qui nous dit : Je partage votre peine...

Gilles n'avait point senti ses yeux humides quand son frère l'avait méconnu; mais il n'avait pu tenir aux marques d'intérêt que ces jeunes Bretons venaient de lui donner. Pour savoir ce que vaut le dévoûment, il faut avoir été sous la main de l'adversité. *Celui qui n'a pas souffert, que sait-il?*

A quelques lieues de Nantes, le prince congédia son escorte, et ce ne fut pas sans de nouvelles protestations de souvenir et de fidélité. En Bretagne, terre de franchise et de loyauté, une telle promesse est un serment, Gilles le savait; aussi comptait-il sur eux comme ils pouvaient compter sur lui; entre eux désormais c'était à la vie, à la mort.

Quand les augustes voyageurs furent laissés à

eux-mêmes, quand cette exaltation qui naît toujours d'une réunion d'hommes fut passée, la route parut longue et triste; le pays que l'on traversait était peu propre à dissiper des idées sombres : des landes, quelques bouquets de bois, des champs où l'on venait de couper le blé noir, de hauts et gigantesques châtaigniers, de misérables petites chaumières, voilà ce que l'œil rencontrait de toutes parts; à mesure que l'on approchait de la mer, on voyait la végétation dépérir, les arbres des futaies inclinés par le vent montraient presque tous leurs cimes couronnées; au lieu de haies verdoyantes, des murs à hauteur d'appui, bâtis en pierres sèches, divisaient en tous sens ce paysage plat et monotone; à l'horizon, une ligne d'azur s'étendait : c'était l'Océan; des dunes de sable tranchaient par leur couleur jaune sur ce fond grisâtre, de rares habitants animaient cette scène que la pluie et les vents d'automne attristaient encore.

Après quelques jours de voyage, Gilles reconnut la haute tour du Guildo; il la fit voir à Françoise, qui répondit avec sa douceur accoutumée : Ami, nous serons là à merveille; je n'aime rien autant que la vue de la mer : en face de son immensité toutes les choses de la terre semblent si petites!....

Humfroy avait trouvé moyen de prendre les devants et d'arriver assez tôt pour y faire les logements. Le château était une des plus antiques demeures du *Duché* de Bretagne, et appartenait depuis bien des siècles à la famille de Dinan, qui possédait

encore Châteaubriand, Beaumanoir, Baing, la Hardouinaye et plusieurs autres terres considérables.

Avant d'arriver sous le porche de la vieille demeure, et pendant que Gilles donnait quelques ordres, Françoise de Dinan descendit de sa litière, et, entourée de ses femmes, elle alla se placer au bout du pont, sous la voûte du donjon. Là, elle se fit apporter le vin de l'arrivée pour l'offrir à son noble époux. Le voyant venir, elle lui présenta la coupe, et lui dit : Très-aimé seigneur, c'est moi qui vous reçois aujourd'hui en la demeure de mes pères, soyez-y le bienvenu et que tous vos jours y soient heureux! Gilles attendri porta la coupe à ses lèvres et une larme échappée de ses yeux tomba dans la liqueur vermeille; ce fut là toute la fête de l'arrivée.

Le Guildo n'avait pas été habité depuis longtemps; mais son intérieur n'était pas dégradé. L'ameublement datait de loin; plusieurs de ses tapisseries étaient, disait-on, l'ouvrage d'une Yolande de Rohan, que la jalousie de son époux avait rendue prisonnière en ce château.

Pendant que leur suite s'installait dans les divers appartements qu'Humfroy désignait à chacun, le prince et la princesse allèrent s'asseoir dans une allée de sapins, seuls sur la verdure qui s'élevait avec quelques tamarisques à l'entour du château. Là, tous deux arrangèrent la vie qu'ils comptaient mener dans leur nouvelle habitation. Elle n'était pas assez vaste pour contenir une *cour;* elle ne se-

rait remplie que d'amis. Les plaisirs de l'hospitalité, de la chasse, de la pêche, les exercices chevaleresques, le jeu du tir, le soir le chant des troubadours occuperaient cette vie de noble manoir ; et Gilles en formant tous ces projets était heureux de voir cette raison d'une femme jeune et belle qui se contentait d'un bonheur si obscur.

Quand la cloche annonça le repas du soir, ils retrouvèrent auprès du grand foyer (où un pied de chêne brûlait tout entier pour chasser l'humidité d'un lieu longtemps inhabité) leurs amis Pierre de Lantivi, René de Malestroit et Guillaume de Coëtquen, tous trois aussi nobles chevaliers que jamais pays d'honneur pût en fournir ; avec eux était aussi l'abbé de Bouguien, pieux et savant aumônier. Jean Hingant et Olivier de Méel étaient restés en arrière pour régler les comptes et affaires du prince, ou plutôt, comme le disait Humfroy, pour soigner les leurs.

Pierre La Rose s'était déjà établi dans la tour des archives; ainsi, pour cette fois, il n'y avait pas un traître auprès de Gilles de Bretagne. On s'en ressentait; car, malgré la tristesse de cette grande salle encore mal éclairée, le repas fut gai et aimable. Il y a quelque chose de si saint et de si doux dans une franche et sincère amitié, que son charme ne se renferme pas dans le cœur; il se répand pour ainsi dire au dehors, et forme autour des vrais amis comme une atmosphère de bonheur et de paix : un traître caché suffit pour détruire ce

charme. Il y a même des plantes vénéneuses, enfouies dans l'herbe, qui absorbent le parfum des fleurs qui croissent auprès d'elles.

Après les grâces, dites par l'abbé de Bouguien, les hôtes du vieux château se rapprochèrent du foyer. Les deux lévriers noirs donnés par Ponthus de Brie étaient couchés près des hauts chenets de fer poli, et la lueur du feu faisait briller leur beau collier d'argent; Françoise leur jetait quelques *épices* du dessert de la table, et les flattait de ses jolies mains, tandis que son époux et ses nobles amis parlaient de guerre et de hauts faits d'armes.

La veillée se prolongea jusqu'à près de dix heures, et quand le prince et la princesse se levèrent du banc taillé dans un des côtés du vaste foyer, ils se dirent : On peut encore être heureux dans cette solitude; et Gilles, prenant la main de ses amis, ajouta en montrant Françoise : Avec *elle*, *vous* et ma *conscience*, je dois remercier Dieu; je ne suis ni si pauvre, ni si à plaindre que monsieur mon frère le voudrait.

L'aumônier dit alors : Monseigneur, il est écrit dans le livre divin : *Tu ne laisseras pas le soleil se coucher sur la rancune que tu portes à ton frère.*

Révérend père, répondit le prince, Dieu m'a vu courir au-devant de lui il y a quelques jours : ce n'était pas de la rancune que je lui portais alors.

— Qu'il en soit encore de même aujourd'hui, ajouta le prêtre; et après ces paroles tout le monde se retira.

XXI

LA COUR.

Pendant que le prince Gilles, dans la solitude de sa nouvelle demeure, goûtait quelques instants de tranquillité et de paix, ses ennemis s'occupaient à lui faire un crime de son séjour au Guildo, et répétaient au duc de Bretagne que son frère n'était allé s'établir sur la côte que pour faciliter le débarquement des Anglais. Cinquante archers que le roi Henri venait de lui envoyer étaient déjà désignés comme l'avant-garde. Arthur de Montauban n'oubliait pas de parler de la réception qui avait été faite à Nantes au prince de Bretagne, de l'escorte d'honneur que lui avait formée la jeunesse de cette ville, de ce pouvoir que Gilles allait prenant partout, du danger qu'il y avait à le laisser ainsi libre de se faire des partisans sur différents points du pays; qu'il ne fallait pas s'y méprendre, que tous les amis de Gilles étaient les ennemis de François. La haine que le duc de Bretagne trouvait contre son frère au fond de son propre cœur, et qui venait d'une basse et envieuse jalousie, donnait une grande force à

toutes ces dépositions contre le jeune prince. François croyait tout ce qui lui était dit contre Gilles : c'était son intérêt de le croire ; sa conscience lui criait : Tu ne peux te défaire de ton frère seulement parce qu'il est plus aimé que toi ; mais ton devoir de souverain est de délivrer le pays que tu gouvernes des ennemis qui conspirent sa perte. Avec ces raisonnements, le duc de Bretagne se faisait une espèce de paix intérieure et assistait à des fêtes, tout en rêvant aux moyens de perdre celui qui était né de la même mère que lui.

Ce n'était pas assez pour Montauban d'être assuré de sa vengeance, il lui fallait en presser le moment, et ce moment était venu. Dans l'entrevue entre le roi de France et le duc de Bretagne, il serait sûrement question de la tranquillité du pays ; il était donc important de faire désigner le prince Gilles à Charles comme celui qui troublait la paix intérieure, de le montrer comme l'ami des Anglais.

Ainsi que l'avait prévu Arthur, le nom du prince Gilles fut prononcé dès la première entrevue de Charles et de François. Le roi de France, en voyant descendre au château de Chinon le duc de Bretagne avec Isabelle et Pierre de Guingamp, après les avoir cordialement embrassés, dit à François : Beau cousin, j'ai grande joie de vous voir ; mais mon contentement serait plus complet, si vous aviez amené, avec le comte de Guingamp, votre autre frère le jeune et vaillant Gilles.

— *Le jeune et vaillant Gilles*, répéta le duc de Bretagne en appuyant sur chacun de ces mots, est resté occupé en Bretagne. Fasse Dieu, monseigneur, que ce soit pour la paix du pays!

— Eh quoi! reprit le roi, est-ce que Henri d'Angleterre n'a pas rompu tout pacte avec Gilles, depuis qu'il lui a refusé l'épée de connétable pour pouvoir rester Breton et servir la France?

— Plût à Dieu que ce que mon frère avait dit alors fût encore aujourd'hui en sa mémoire et en son cœur! nous n'eussions pas eu le chagrin de le voir accueillir les Anglais qui viennent de débarquer chez lui.

— *Accueillir des Anglais! Par saint Denis!* je le jure, il n'en recevra pas d'autres; il ne sera plus libre d'aller au-devant d'eux : tout ami des Anglais est traître à moi et à la France. Eh! duc de Bretagne, êtes-vous donc si peu maître dans vos États, qu'on y puisse ainsi recevoir des ennemis?.... Est-ce que mes ennemis ne seraient pas les vôtres?

— Mon seigneur ne peut douter que ses ennemis ne soient les miens et que mes amis ne lui soient tous dévoués. Moi, je n'ai pas été élevé à la cour d'Henri d'Angleterre; moi, je ne reçois de lui ni présents, ni hommes d'armes, ni gages.

— Par le sang de Dieu! ce n'est pas assez que vous n'en receviez pas, il ne faut pas qu'un seul homme en Bretagne en reçoive! Et en prononçant avec feu ces paroles, le visage de Charles n'avait plus l'expression de douceur qui lui était habituelle;

son regard, ordinairement tendre et langoureux, s'était animé, et des couleurs avaient fait disparaître sa pâleur.

Le duc de Bretagne s'aperçut de l'indignation que le seul nom d'Anglais inspirait au roi de France ; il résolut de se servir de la reconnaissance que Gilles conservait au roi d'Angleterre pour le perdre : il avait vu que c'était le plus sûr moyen, et se promettait bien d'y revenir.

— Beau cousin, nous reparlerons de cette affaire, dit Charles. Mais aujourd'hui ne pensons qu'à la joie ; il ne faut pas que ma belle cousine trouve l'ennui auprès de nous. Que dirait-elle de la France, si, à notre cour, elle n'entendait que de graves discussions? Alors elle regretterait peut-être les montagnes d'Écosse.

— Malgré mon amour pour mon pays, répondit Isabelle, auprès de monseigneur, je ne puis rien regretter.

— Et moi, ajouta Charles, auprès d'Isabelle d'Écosse, *malgré tout mon amour pour mon pays*, je déclare et suis prêt à soutenir envers et contre tous que la France n'a pas de beauté plus parfaite que celle d'une Écossaise que je ne veux pas nommer.

En faisant ce compliment à la duchesse de Bretagne, le galant Charles VII lui prit la main, et la conduisit à sa chambre, où de nombreuses dames d'atour l'attendaient. Là, tout le luxe du temps était étalé pour recevoir la princesse voyageuse :

un bain parfumé était préparé, et son odeur de tubéreuse se répandait dans tout l'appartement. Cachés derrière des courtines, des musiciens jouaient des airs écossais; de jeunes filles, placées sur l'escalier, au milieu des fleurs et des arbustes, venaient lui offrir des présents : les unes lui présentaient dans de légères et élégantes boites de sapin, blanches comme de l'ivoire, des fruits conservés; d'autres apportaient des ornements de parure; de petits enfans dansaient devant elle sur les tapis bleus fleurdelisés, et répandaient tant de roses effeuillées sur ses pas, que bientôt on ne voyait plus les fleurs de lis d'or.

Dans tous ces apprêts de réception et ces détails de fête, on reconnaissait jusque dans les enfants une grande habitude, et l'on se serait étonné de trouver ainsi le plaisir naturalisé dans des temps de malheurs et d'orages, si l'on n'avait pensé qu'on était à la cour du voluptueux et léger Charles VII.

Tout occupé de plaisirs que fût le roi, il n'oubliait pas ses droits et ses prétentions; et entre une fête et un tournoi, il trouva le moyen de se faire rendre hommage lige du duché de Bretagne par le superbe François.

« Les vieux actes rapportent que le vingt-huitième « jour d'octobre de l'année de Notre-Seigneur mil « quatre cent quarante-quatre, sous le pontificat « d'Eugène, au château de Chinon, le roi étant pré- « sent, l'illustre prince François, duc de Bretagne, « fut ainsi interpellé par le sénéchal Poton de Brézé :

« Vous devenez homme du roi, notre souverain « seigneur, ici présent, et lui faites hommage lige, « à cause de votre duché de Bretagne et ses appar- « tenances, et promettez le servir vers tous et « contre tous qui peuvent vivre et mourir.

« Cette formule dite, le duc de Bretagne adressa « ces mots au roi :

« Monseigneur, telle redevance, et en la ma- « nière que mes prédécesseurs, ducs de Bretagne, « ont faite à messeigneurs vos prédéceseurs, roys « de France, je vous fais, et non autrement.

« Ces paroles prononcées, le sénéchal dit au roi : « Embrassez-le; et aussitôt François s'avança, mit « ses mains dans les mains royales, et sans fléchir « le genou, sans faire d'autre promesse ni serment, « donna le baiser au roi de France.

« Alors Jean de Jouvenel, chancelier de France, « dit : Monseigneur duc de Bretagne, vous devez « être *desceint*.

« Non fait, il est comme il doit, répliqua Char- « les VII ; voudrais avoir beaucoup d'hommes avec « telles épées.

« Le duc alors inclina la tête, et prononça ces « paroles :

« Monseigneur, vous plaise confirmer mes liber- « tez, franchises, prééminences et noblesses, et « m'y maintenir, comme messeigneurs vos prédé- « cesseurs ont maintenu moy et les miens.

« *Et rex respondit :* Je les confirme, et vous pro- « mets vous y maintenir et plus accroistre que di-

« minuer en votre temps; car vous ne pourriez
« être plus proche, si n'étiez mon fils ou mon frère.

« Après cet hommage, François en rendit un
« autre, comme comte de Montfort; mais pour
« celui-ci, il inclina le genou, et fut assisté par
« d'Epinay, évêque de Saint-Malo, Jean Hingant et
« Pierre de la Marzellière. »

De la salle des redevances et hommages, le roi et le duc passèrent dans la salle du banquet, où grande et joyeuse chère, et vins pétillants, firent bientôt oublier les affaires du matin.

XXII

LE BANQUET ROYAL.

Deux gardes de la porte, frappant le pavé de marbre avec le bois de leurs longues hallebardes, annoncèrent le roi.

A ce nom, tous les grands seigneurs, chevaliers, bannerets, pages, genti-femmes et damoiselles, rassemblés dans la salle qui précédait la chambre de la reine, se levèrent de leurs tabourets, et se tinrent debout, silencieux et immobiles, pendant que le roi, appuyé sur le bras du duc de Bretagne, passait dans cette galerie pour aller chercher la reine Marie d'Anjou et Isabelle d'Écosse.

Le roi, toujours d'une grande recherche dans sa mise, portait ce jour-là une courte camise de velours blanc, ciselée d'or, chef-d'œuvre d'orfévrerie. Cette tunique, très-large d'en haut, était serrée étroitement autour de sa taille par un ceinturon rouge, enrichi d'émeraudes, et ne tombait qu'à moitié cuisse, ce qui laissait voir toute la beauté de ses formes; un chaperon à très-petits bords tailladés était placé de côté sur sa tête, et ne cachait pres-

que pas sa chevelure blonde et bouclée. A mesure qu'il avançait dans la salle, il laissait le parfum de cette essence de rose que les Égyptiens vendaient cher à nos chevaliers.

Le duc de Bretagne avait aussi déployé une grande magnificence de toilette : sa tunique de velours rouge herminée d'argent était beaucoup plus longue et plus ample que celle du roi. On voyait que Charles ne voulait rien cacher de l'élégance de sa personne, tandis que François, faible et maigre, avait recours aux plis bouffants de ses vêtements pour dissimuler les défauts de sa taille; ses cheveux noirs et droits tombaient sans boucles autour de son cou, et faisaient ressortir son extrême pâleur; il tenait à la main son chaperon, fourré de *menu vair* et orné d'une plume de héron.

Les deux princes allèrent ainsi, se donnant le bras, et saluant gracieusement à droite et à gauche, jusqu'à la porte de la chambre de la reine. Là, l'officier de service frappa trois fois du pied, la porte s'ouvrit, et tous les deux entrèrent dans le *parloir*.

Marie d'Anjou, pâle et souffrante, était à demi couchée sur une chaise de repos : toute sa parure était blanche et se confondait avec son teint et ses mains d'ivoire; un voile de mousseline, parsemé d'étoiles d'argent, partant du haut de sa coiffure retombait en arrière, et, comme pour se garantir du souffle de l'air, la princesse malade ramenait ce voile en avant, et s'en enveloppait tout entière. Sur cette chaise de repos, d'une couleur foncée, cette

figure blanche formait contraste. Pour rendre ce contraste plus frappant encore, Isabelle d'Écosse, assise aux pieds de la reine, avait une robe rose, moins rose que ses joues, et un éclat de parure qui ajoutait à sa brillante fraîcheur.

Quand les portes de la salle du banquet s'ouvrirent et que le grand officier de la bouche du roi parut avec la serviette déployée, Charles présenta la main à la duchesse de Bretagne, et François, en ayant obtenu la permission du roi, offrit la sienne à la reine de France. Pendant qu'on donnait à laver avec de l'eau de rose, dans des vases de vermeil, une douce mélodie se faisait entendre. Sous un même dais élevé au-dessus de la table, Charles se plaça avec Marie d'Anjou et Isabelle d'Écosse; en face du roi était le siége de François; un peu plus bas, celui du comte de Guingamp. Ce prince timide et modeste semblait souffrir au milieu de toutes ces pompes; entièrement vêtu de noir, le regard baissé, gardant le silence, on voyait qu'il regrettait la paix de sa retraite solitaire : c'était un ermite condamné aux plaisirs, un saint redoutant la tentation au milieu des délices.

Dans une partie moins élevée de la salle, se trouvaient les tables des nobles convives invités par le roi; les plus puissants seigneurs français étaient assis à côté de ce que la Bretagne avait de plus illustre.

Dunois, Tanneguy Duchastel, Christophe de Harcourt, la Hyre, le maréchal Saint-Sévère, Robert

Thibaud, *écuyer de l'écuyerie* du roi, Jean de Gaucourt, grand-maître de sa maison, Arthus de la Trémouille, son ami, faisaient les honneurs des tables aux seigneurs bretons, parmi lesquels on comptait Pierre de Rohan, Arthur de Montauban, Jacques d'Épinay, Hervé de Saint-Pôl-de-Léon, Jehan de Goulaine, Jehan Dubois, Pierre Dufou, Hingant, Olivier de Méel, et une foule d'autres gentilshommes qui avaient accompagné le duc François.

Par respect pour les convives couronnés du haut bout de la salle, on parlait bas en commençant le repas; ce n'était qu'un bruit sourd auquel se mêlait le bruit de l'argenterie sur les *tranchoirs*. Entre les vases de fleurs qui s'élevaient de distance en distance sur la longueur des tables, on voyait la vapeur des mets monter en légers nuages. Avec un art admirable, le *maître queux* du roi avait su laisser aux viandes la forme qui appartenait à l'animal qui les avait fournies; ainsi le jeune marcassin, couché dans un énorme plat rempli de fenouil odorant, semblait reposer encore sur l'herbe de la forêt; plus loin, un chevreuil tout entier gisait sur un rocher de pâte; la tête levée et tournée en arrière, il avait l'air d'écouter la meute ennemie et d'être prêt à fuir. Dans des vases de cristal, on voyait des poissons nageant dans un bouillon limpide comme l'eau d'un fleuve; perchés sur des arbustes artificiels, on reconnaissait les différents oiseaux des bois; et, chose merveilleuse,



le pied, les feuilles, les fleurs de ces petits arbres étaient bons à manger, comme le gibier qu'ils portaient sur leurs verdoyants rameaux [1].

Chez aucun peuple, dans aucun temps, l'art d'enchanter les yeux et de satisfaire le goût n'avait été porté si loin. En France, on a toujours aimé les extrêmes, les sacrifices que l'honneur impose, et les délices que donne le plaisir. Le Français mange gaiement le pain noir des camps et dort bien sur la dure; mais nul ne sait mieux que lui savourer un festin et apprécier les voluptés de la vie. Aussi ne les saisit-il jamais avec tant d'empressement que dans les jours mauvais; au milieu des dangers elles lui semblent plus douces.

Ce demi-silence qui avait régné au commencement du repas, n'existait plus; le vin, l'hypocras avaient rempli les coupes, et les coupes avaient été vidées. Les propos de chasse, de guerre, de plaisir, s'échangeaient entre les convives, et ajoutaient aux charmes du banquet. Mais bientôt de bruyantes acclamations se firent entendre. C'étaient des cris d'admiration, des applaudissements, à la vue des *entremets* qui entraient dans la salle.

D'abord on vit des lions, des tigres, des léopards et des ours arriver; tout le bruit des convives fut couvert par leurs rugissements. Le lion secouait sa crinière, le léopard s'élançait avec agilité, l'ours se balançait lourdement, et imitait la démarche

[1] *Voyez* la description du festin des ducs de Bourgogne.

d'un homme, en s'appuyant sur un bâton. Au milieu de ces bêtes féroces apparut tout à coup un Apollon, avec une lyre; il en tira des accords; les rugissements diminuèrent : il chanta, les animaux se turent; et sa voix était si douce et si mélodieuse, que les hôtes du désert et des bois se levèrent, et se tenant tous formèrent une ronde autour du dieu. Mais ce qui fut admirable, c'est que tout à coup les lions, les tigres, les léopards, les ours, laissèrent tomber leurs peaux, et que l'on en vit sortir de beaux jeunes gens, de belles jeunes filles, parés comme des pastours et des pastourelles, qui, s'avançant en cadence, allèrent s'agenouiller près de la reine de France et de la duchesse de Bretagne, et leur offrir des compliments, des *épices* et des fleurs.

Pareille métamorphose parut à tous les nobles spectateurs le comble du génie. Marie d'Anjou et Isabelle d'Écosse étaient citées comme les meilleures musiciennes de leur temps, et à bien dire, la musique est un plaisir de reine; c'est le plus pur de tous. Il y avait donc grande convenance à faire représenter devant les filles de la lyre le triomphe de l'harmonie. Aussi les convives ne tarissaient point d'éloges sur ce bel *entremets.*

Cependant il devait, ce nous semble, être surpassé par celui-ci.

Au bout de la salle, en face de la table royale, un grand rideau bleu à fleurs de lis d'or se sépara en deux, et apparut alors une large et haute ou-

verture faite dans la muraille, destinée à laisser passer ce qui n'aurait pu entrer par aucune porte ni fenêtre..... L'attente était vive; on se demandait ce qui allait arriver..... Tous les yeux étaient fixés du côté de cette ouverture, et, comme pour mieux voir, on faisait silence. Des flots, imités avec un art merveilleux, s'avancèrent d'abord en roulant sur eux-mêmes, comme les vagues de la mer qui s'étendent et couvrent les sables du rivage. Ces flots artificiels, faits avec de la gaze verdâtre, mêlée de fils d'argent, s'étendirent et couvrirent le pavé de la salle en s'agitant toujours.

Sur cette mer voici venir une galère; elle est de bois doré; ses mâts ressemblent à de l'ivoire; ses cordages sont d'argent, ses voiles de pourpre. Tout l'équipage de ce vaisseau, beau comme celui de Cléopâtre, est entièrement composé de jeunes filles: un enfant, avec un arc et un carquois, est au gouvernail.

Les jeunes filles sont vêtues de robes bariolées, entrecoupées de carreaux des plus vives couleurs; des toques de velours noir, ombragées de plumes noires, tranchent sur leurs cheveux blonds; des brodequins, attachés avec des rubans verts, rouges et jaunes, chaussent leurs pieds; leurs jupons courts ne descendent qu'un peu au-dessous du genou. Ce sont les filles de l'antique Calédonie; elles ont quitté la terre des brouillards, des nuages et des torrents; elles sont descendues de leurs rochers sauvages pour aller à la recherche de la plus belle de

leurs compagnes, l'amour et l'orgueil de la contrée.

Descendues de la nef dorée, les jeunes filles vinrent apporter des bouquets aux convives.

A un signal donné, des fanfares de trompettes, des roulements de timballes retentirent. Tout le monde se leva, même le roi. L'échanson emplit de vin la coupe royale; Charles la prit en disant : *A l'union de France et de Bretagne!* trempa les lèvres dans la liqueur pétillante, et passa la coupe d'or aux mains du duc François, qui répéta : *A l'union de Bretagne et de France!*

Et tous les chevaliers, et tous les écuyers, et tous les pages, et tout le peuple qui était en dehors de la salle, s'écrièrent : *Noël! Noël au roi Charles et au duc François! Union! union entre France et Bretagne!*

XXIII

SOUVENIRS DES CAMPS.

Autrefois c'était comme aujourd'hui, un des moments les plus doux était celui qui succédait à un banquet où le bon goût, l'esprit et l'abondance avaient régné. Alors le cœur est plus ouvert et plus expansif, l'esprit a plus d'élévation et plus de souvenirs, la conversation plus d'attraits, on se défie moins de celui qui nous parle, on en dit plus à celui qui nous écoute; c'est dans ce moment de franchise et d'abandon que les âmes se révèlent et que l'homme de sang-froid étudie celles qu'il a intérêt de connaître.

En se levant de table, le roi et la reine de France, le duc et la duchesse de Bretagne, le prince comte de Guingamp et les premiers officiers de leurs maisons s'étaient rendus dans le parloir particulier de la reine, tandis que le reste des nobles convives remplissait la longue galerie qui y était attenante.

On les voyait par groupes, causant et s'entretenant de leurs anciennes guerres; leurs gestes ani-

més rappelaient de grands coups de lance et de brillants exploits.

Du parloir de la reine, on apercevait, par-dessous les courtines relevées, tout ce mouvement. Isabelle, assise près de la chaise de repos où Marie s'était recouchée, s'amusait de cette agitation : accoutumée à la froide tranquillité de ses compatriotes, elle ne revenait pas de cette vivacité française; elle se disait tout bas : Il y a peut-être ici moins de raison qu'à la cour de mon père, mais, certes, il y a plus de grâce.

Elle demanda à la reine les noms de plusieurs chevaliers que l'on distinguait dans cette foule de hauts et puissants seigneurs : un d'eux surtout attirait constamment ses regards; c'était un vieillard dont les cheveux blancs retombaient avec majesté sur ses larges épaules que le temps n'avait pu courber; quelque chose de bon et de noble se voyait dans ses traits réguliers; les jeunes gens, en passant près de lui, s'inclinaient profondément, et lui marquaient une grande déférence et beaucoup de respect. Lui, les accueillait avec un sourire qui ressemblait au sourire d'un père. Quel est ce vénérable vieillard? demanda Isabelle.

La reine répondit : C'est *le plus probe des chevaliers*, Jehan d'Aulon; c'est à lui que fut confiée la garde de la Pucelle.

— De la Pucelle! s'écria la duchesse de Bretagne. Ah! que je serais aise d'en parler avec lui! Plaise à vous, madame, de le faire venir auprès de

moi; j'ai si grand désir d'entendre raconter les hauts faits de la femme qui nous honore le plus.

— Ah! le pensais bien, l'Écosse est trop juste et trop noble pour partager la haine des Anglais. Le pays qui donne des alliés à la France ne pouvait donner des ennemis à la Pucelle inspirée.

— Hélas! quelques Écossais cependant ont été vus parmi ses juges..... ou plutôt ses bourreaux.

— La duchesse de Bretagne ne comptera pas de Bretons parmi les assassins de cette fille céleste, s'empressa d'ajouter Marie.

— Oh! non, en ce pays, tout est bon et loyal; nous sommes si près de l'Anjou...

La reine sourit, et fit appeler le chevalier Jehan d'Aulon.

Le vieillard s'avança, s'inclina respectueusement devant sa souveraine, et attendit ses ordres. Marie lui dit : Chevalier, voici notre belle cousine Isabelle d'Écosse, duchesse de Bretagne, qui a vif désir de vous entendre parler de la Pucelle.

— Oh! très-gracieuse souveraine, répondit *le plus probe des chevaliers* en relevant la tête, oh! il faudrait une autre langue que la mienne, pour redire ce que j'ai vu de cette tant noble fille! Pour louer une sainte comme elle, il faudrait qu'un ange eût touché mes lèvres avec un charbon ardent : je n'ai qu'un vieux cœur français pour admirer celle qui a sauvé la France.

— C'est tout ce qu'il faut, répliqua la reine; vos paroles seront simples et vraies, comme il les faut

pour bien louer Jeanne, cette fille naïve et sublime à la fois, qui faisait chaque jour des choses admirables, et qui ne savait que son *Pater* et son *Ave*. Chevalier, à cause de votre grand âge, prenez un pliant à côté de ma belle cousine Isabelle d'Écosse, duchesse de Bretagne, et satisfaites sa curiosité.

Le vieux d'Aulon obéit, et redit avec vérité et simplesse tout ce qu'il savait de Jeanne l'inspirée. Il parla ainsi :

La gloire enivre les hommes. Après les victoires, ils comptent leurs succès et disent : C'est nous qui avons fait toutes ces choses : ils ne pensent plus au Dieu des armées. Dieu, pour se venger de cette ingratitude, brise les épées et les lances dans la main des forts, et ceux qui avaient vaincu sont vaincus à leur tour. C'est ce qui est arrivé à nos pères : leur orgueil avait été grand, la punition a éte forte, et les ruines de la France attestent encore toute la rigueur du ciel.

La ville de Chinon que voyez aujourd'hui si belle et si brillante, était triste et désolée quand la fille de Vaucouleurs y arriva. Nous étions tombés si bas, que nous ne pouvions plus espérer. Toute cette fleur de chevalerie qui entoure aujourd'hui le roi de France était alors avec lui, car, il faut le dire avec fierté, si chevaliers français accourent vite et en grand nombre aux fêtes, aux bals et aux festins, ils accourent et plus nombreux et plus vite encore aux jours d'épreuves et de courage, à l'entour de leurs rois malheureux.

Pour eux, il y a comme un noble attrait dans l'adversité, et on les a vus souvent abandonner leurs foyers pour aller se faire *courtisans du malheur et flatteurs de l'infortune.*

Nous étions donc beaucoup autour de ce roi, que les Anglais, par dérision, avaient appelé *le roi de Bourges.* Aujourd'hui qu'en disent-ils? le lion ne recule pas toujours....

Dans ces jours de découragement je me rappelle combien nos épées et nos lances semblaient pesantes; nous sentions que Dieu les avait émoussées dans nos mains, et que le salut de la France ne dépendait plus de nos bras, et devait nous venir d'en haut. A certains maux il n'y a que les remèdes du ciel : nous en étions là...... Jeanne alors parut.

Quand le bruit se répandit à Chinon, que la fille inspirée, que la prophétesse, que celle qui conversait avec les anges et les bienheureux, était aux environs de la ville, une grande foule se porta au-devant d'elle. Ce n'était pas seulement du menu peuple et des femmes; dans la multitude, on reconnaissait beaucoup de chevaliers et de gens de haut parage. Le besoin d'espérer était partout, et les grands et les petits, voyant que tous les secours humains ne les délivraient pas, en attendaient d'ailleurs.

Six ou sept personnes, parmi lesquelles étaient son frère et un prêtre, accompagnaient Jeanne d'Arc, depuis son départ de Vaucouleurs ; elle cheminait à leur tête sur le modeste cheval que lui

avaient donné Jacques Allain et Durant Laxart ; son vêtement était pauvre et de peu d'apparence, et ceux qui venaient avec elle n'avaient ni renom, ni habileté militaire; ils n'avaient que foi dans l'envoyée du ciel. Aussi, en voyant cette jeune fille et cette mince escorte, plusieurs d'entre nous, et je confesse que j'étais du nombre, souriaient amèrement en disant : Est-ce de là que salut doit nous venir? Parmi les officiers de la maison du roi, il y en avait beaucoup qui pensaient comme nous; car Jeanne ne fut pas menée tout de suite au château où était le roi : elle fut logée chez une bonne femme, auprès du chastel de Chinon.

Cependant tous ceux qui l'avaient approchée, tous ceux qui avaient conversé avec elle, nous en faisaient d'admirables récits et vantaient sa beauté, sa modestie et son courage. Je voulus juger par moi-même de cette merveilleuse fille, et je fendis la foule pour parvenir jusqu'à elle. Quand j'arrivai dans la petite chambre où elle devait loger, elle venait, pour se rafraîchir, d'ôter son casque : ses cheveux châtains, séparés sur son front, tombaient en boucles autour de son cou, et n'étaient pas plus longs alors que les portaient les jeunes chevaliers, écuyers et pages; son teint, d'une grande blancheur, était animé par la chaleur de la route; ses yeux étaient doux comme ceux d'une femme et fiers comme ceux d'un guerrier : elle avait en même temps de la modestie et de l'assurance, quelque chose de noble et de villageois. En se montrant, elle com-

mençait sa mission, car elle s'emparait des cœurs.

Quand je fus tout près d'elle, je lui dis (non sans une grande émotion) : Eh! jeune fille, vous voilà bien loin de vos moutons, au milieu de tant d'hommes d'armes!

Ainsi l'a voulu messire qui m'envoie, répondit-elle.

J'ajoutai : N'avez-vous pas peur? Avec nous, vous n'aurez plus le repos et la paix des champs, vous ne rencontrerez que fatigues et dangers.

— *C'est pour cela que je suis née*, dit avec assurance la Pucelle en relevant la tête, *c'est pour cela que je suis née..... J'aurais mieux aimé rester à filer ma quenouille avec ma pauvre mère; mais ce n'est pas moi qui viens, c'est celui qui me guide, c'est celui qui m'a dit : Va-t'en trouver gentil dauphin de France. Me voilà. Pourquoi ne me conduit-on pas auprès de monseigneur le Dauphin?*

— Dites le roi, répliquai-je.

— *Quand il aura été sacré en l'église de Reims*, dit la jeune fille.

— Vous avez donc grand désir de voir le roi? Vous avez fait bien du chemin pour venir jusqu'à lui.

— *Oui, quand je suis parti de Vaucouleurs je me suis dit : Il faut que j'aille auprès du roi, dussé-je, pour y arriver, user mes jambes jusqu'aux genoux;* et, reprenant son casque, elle ajouta avec autorité : *Chevalier, menez-moi au chastel.*

J'aurais eu défense de le faire, que je l'eusse fait encore, tant je fus frappé de l'air inspiré de Jeanne. Je me dis : Il faut faire ce qu'elle veut; car elle

fait ce que Dieu ordonne. Oncques depuis ce jour ne lui ai désobéi, même au moment où elle est montée sur le bûcher, pour de là monter au ciel...

Quand nous arrivâmes chez le roi, c'était l'heure des flambeaux : il y en avait plus de cinquante qui brûlaient dans l'appartement, et qui faisaient briller bien de somptueux habits. Le roi était moins magnifiquement vêtu que bien d'autres, et l'avait fait exprès, pour ne pas être reconnu. Mais devant plus de trois cents chevaliers qui étaient là rassemblés, Jeanne alla droit à Charles, notre gracieux souverain, avec autant d'aisance et de grâce que si, dès le bas âge, elle avait été élevée à la cour. Se prosternant devant lui, elle embrassa ses genoux, et lui dit avec une voix merveilleusement douce :

Dieu vous donne bonne vie, gentil roi.

— Ce n'est pas moi qui suis roi, répondit Charles VII en lui montrant un des seigneurs de sa cour; voici le roi.

Mais, sans se déconcerter, elle répliqua : *En mon Dieu, gentil prince, c'est vous et non autre. Je viens et je suis envoyée de la part de messire, pour prêter secours à vous et au royaume, et faire la guerre aux Anglais.*

En l'entendant parler ainsi, le roi se sentait ému, et cela se voyait sur son noble visage. Nous étions tous aussi fortement remués par les paroles de cette fille des champs. Quand elle dit qu'elle voulait faire la guerre aux Anglais, nos mains impa-

tientes se portèrent toutes sur nos épées, et maint chevalier qui riait le matin de Jeanne la Pucelle, allait auprès d'elle, et lui répétait : Jeanne, nous vous suivrons, et nous battrons avec vous les ennemis de la France.

Par les ordres du roi, on forma une maison à celle qui était chargée d'une mission toute divine. Les égards, les respects l'entourèrent, et c'était grande justice. Le jeune Louis de Contes fut nommé son page, et moi, son chevalier : lui avait dix-sept ans, et moi cinquante ans de plus; lui, commençant la vie, et moi, près de la finir, nous étions placés près d'elle, pour l'aimer, la servir et la défendre. Dans mes longues années, je n'avais rien vu d'aussi beau, d'aussi pur que Jeanne, et lui, dans toute l'exaltation du jeune âge, n'avait rien rêvé d'aussi parfait qu'elle.

Bientôt les combats vinrent, et notre admiration redoubla. Nous avions fait le serment de ne pas la quitter, et nous l'avons tenu l'un et l'autre. C'était forte besogne que de la suivre dans la mêlée; car l'agneau devenait un lion quand la trompette avait sonné. Ah! fallait la voir alors! Avec son épée d'une main et son étendard de l'autre, la majesté du Dieu des armées s'étendait sur elle : on eût dit l'ange exterminateur. Son regard, si doux dans la vie ordinaire, si angélique quand elle priait, devenait terrible dans les batailles; le feu des éclairs en jaillissait et répandait l'épouvante. Sa mère, la portant dans son sein, avait rêvé une nuit qu'elle

était accouchée d'un foudre. Ah ! Jeanne était bien un foudre en face des ennemis !

Une fois, je me rappelle, c'était dans Orléans, nous sortions de dîner, il était onze heures du matin. Dunois vint voir la Pucelle, et lui apprendre que l'Anglais Falstolf allait bientôt apporter du secours aux assiégeants. Jeanne lui demanda comment il avait su cette nouvelle. Le jeune prince ne répondit pas nettement à cette question, et eut l'air de vouloir lui cacher le moment où Falstolf approcherait d'Orléans.

Alors elle sortit de sa douceur accoutumée, et s'écria : *Bastard ! bastard ! au nom de Dieu, je te commande que tantôt que tu sauras la venue de Falstolf, que tu me fasses savoir ; car, s'il passe sans que je le sache, je te promets que je te ferai oster la teste.*

N'en doutez, dit le prince avec respect et soumission ; n'en doutez, je vous le ferai savoir.

Dunois s'étant retiré, pour me reposer, je me jetai sur une couchette, en la chambre de la Pucelle, et elle en fit autant avec son hôtesse, sur un autre lit. A peine commençais-je à m'endormir, que soudain je l'entendis crier : *Debout ! debout ! aux Anglais ! aux Anglais ! Mon conseil m'a dit de marcher contre Falstolf qui vient les ravitailler. J'ai entendu les voix : En avant !... Où sont ceux qui me doivent armer ? Le sang de nos soldats coule par terre.. En mon Dieu ! c'est mal fait. Pourquoi ne m'a-t-on pas plus tôt éveillée ? Nos gens ont bien à besoigner... il*

y en a de blessés..... Mes armes! mes armes! et amenez-moi mon cheval!...

Alors je courus à elle, et je voulus l'armer; mais, dans son impatience, elle descendit l'escalier en courant pour aller trouver son page qui causait avec une femme sur la porte du logis; car tout était calme et tranquille dans ce quartier. En le voyant ainsi, elle lui cria : *Ah! sanglant garçon, vous ne me disiez pas que le sang de France fût répandu!* et elle lui ordonna vivement de lui amener son cheval. Après cet ordre, elle remonta avec précipitation dans sa chambre : son regard était en feu, son visage animé, son sein battait violemment. Je l'armai; et pendant que moi-même je prenais mon armure, elle était sortie de la chambre sans que je la visse. Comme elle arrivait sur le seuil du logis, elle trouva son page et son cheval. Mon étendard! dit-elle, mon étendard! allez le quérir. Et pendant que le jeune Louis de Contes montait le chercher, Jeanne s'était élancée sur son coursier. Ne voulant pas perdre un moment, elle cria à son page de lui jeter l'étendard par la croisée. Il obéit. Je vis la bannière bénie dans ses mains et le feu jaillir du pavé sous les pas de son cheval, qu'elle avait mis au galop, vers la porte de Bourgogne, comme si elle avait connu le chemin, et cependant oncques ne l'avait vu. Le jeune page et moi nous courûmes après notre maîtresse; mais quand elle volait à l'ennemi, elle était rapide comme la flèche empennée : nous ne pûmes la re-

joindre qu'à la porte de Bourgogne. Là, il y avait grand nombre de Français cruellement blessés qu'on rapportait en ville.

Jamais, s'écria-t-elle avec un accent douloureux, *jamais je n'ai vu sang de Français, sans que les cheveux ne me levassent en sur...*

Noble princesse, je vous redis ce trait, pour vous faire voir que cette fille inspirée n'était point une femme altérée de sang : son étendard déployé à la main, elle s'élançait dans les rangs ennemis, elle y répandait l'épouvante; elle s'exposait à la mort, mais ne la donnait pas. Messagère de Dieu, elle en avait toute la miséricorde : tantôt on pouvait l'appeler un lion, tantôt une colombe..... Ah! oui, une colombe! c'est ainsi que je l'ai vue monter vers le ciel, au milieu des noirs tourbillons de fumée de son bûcher funèbre.

Lorsque les Anglais la jugèrent, ils lui firent cette question :

Pourquoi votre étendard fut-il porté au sacre, en l'église de Reims, plutôt que ceux des autres capitaines?

Jeanne répondit :

Il avait été à la peine, c'était bien raison qu'il fût à l'honneur.

Et moi qui avais vu la fille inspirée à l'*honneur*, c'était-il raison pour que je la visse à la *peine?* Ah! faut bien le croire, car Dieu en a ainsi ordonné.

Souvent, par droit de mon grand âge et de mes cheveux blancs, je disais à Jeanne de moins expo-

ser sa précieuse vie; elle n'en tenait compte, et me répondait :

Je ne durerai qu'un an, guère au-delà, il faut tâcher de bien employer cette année-là.

Certes, elle avait bien employé cette année de sa mission. Les Anglais repoussés de toutes parts, le roi Charles septième du nom, sacré à Reims, les Bourguignons en grande partie soumis à son sceptre, le courage et le nombre rendus aux armées, l'argent aux coffres vides, la victoire et l'honneur au drapeau des fleurs de lis; voilà l'œuvre d'une fille de dix-huit ans!

Tant de gloire devait réveiller toutes les basses passions de haine et d'envie, aussi l'a-t-elle fait; et la colombe de France n'a été si cruellement tourmentée et mise à mort que parce qu'elle s'était élevée si haut.

Nobles dames qui m'écoutez, ne trouverai point de paroles pour vous peindre le désespoir de l'armée française, quand, en se comptant dans Compiègne, on s'aperçut que la Pucelle manquait..... Dans la mêlée, aux portes de la ville, j'avais été séparé d'elle. Je demandai qu'on me rouvrît les barrières pour aller chercher celle que j'avais juré de ne pas quitter. Des soldats que je rencontrai, et qui avaient été protégés par elle, me dirent tous les prodiges de valeur qu'elle avait faits; mais qu'enfin, vaincue par le nombre, elle avait été arrachée de son cheval et faite prisonnière.

Quand j'entendis ces mots, je ne crus pas seule-

ment que c'en était fait de moi, mais je crus voir encore la France retombée aux mains des Anglais. Le désespoir s'empara de mon âme. Pendant que les fuyards rentraient dans Compiègne, moi je restais immobile sur la voie : mon cœur semblait s'être arrêté dans mon sein, une sueur froide découlait de tous mes membres; je crus que j'allais mourir, et je me dis : Je n'aurai donc pas tenu mon serment? J'avais juré d'être toujours à côté d'elle! La malheureuse, elle va être seule dans son adversité! elle cherchera son vieux chevalier, et ne le trouvera plus. Non, il n'en sera pas ainsi; mieux vaut honneur que liberté : chaînes ne sont si lourdes que souvenir d'une lâche action. J'irai partager sa captivité.

Et comme l'avais résolu, j'allai au camp des Anglais; je demandai à parler à leur chef. Je lui dis mon nom, mon serment et mon désir. Il m'écouta tranquillement, et me répondit : Tes vœux seront exaucés, du moins en partie. Soldats, mettez-lui des fers, et qu'il ne voie jamais la sorcière maudite, si ce n'est au moment où nous la rendrons au diable qui l'a envoyée.

A de tels blasphèmes, j'entrai dans une grande fureur; je tirai l'épée qui ne m'avait pas encore été prise, je voulus punir le lâche qui insultait la sainte de la France; mais je fus bientôt désarmé et jeté dans un noir cachot. Ce cachot n'était si profond que je ne trouvai le moyen d'en sortir : avec quelques pièces d'or, j'achetai ma liberté,

J'appris que Jeanne la Pucelle avait été conduite à Rouen; sous l'habit d'un mendiant, je me hâtai d'arriver dans cette ville; j'y parvins, il n'était bruit que des nobles réponses de la fille inspirée : une sagesse qui lui venait d'en haut semblait lui dicter toutes ses paroles. N'en doutons pas, ces voix divines qu'elle avait entendues dans les champs de Vaucouleurs, *ces voix* qui lui avaient commandé de laisser la quenouille pour la lance et l'épée, se faisaient encore entendre à elle; ses saintes patronnes, Catherine et Marguerite, et l'archange Michel, venaient la consoler dans sa prison. Moi qui ne pouvais y pénétrer, je rôdais à l'entour, pour la voir, ne fût-ce qu'un instant, et lui prouver que je lui étais fidèle... Dieu m'a refusé pendant longtemps cette consolation; je n'ai été reconnu d'elle, hélas! que le jour de sa mort : c'est du haut du bûcher qu'elle a vu son vieux compagnon! c'est du bas de l'échafaud que j'ai vu ma noble et vaillante maîtresse!... Vous avez entendu dire qu'un Anglais lui avait donné une petite croix de bois, lorsqu'elle avait demandé cette consolation et cet encouragement à souffrir : ah! ne croyez pas un Anglais capable de ce trait envers elle. C'était moi, moi, son chevalier, et qui ne pouvant la délivrer, voulais du moins adoucir ses derniers moments. De la place où j'étais, je pouvais entendre sa voix; cette voix qui avait été si puissante et si forte dans les batailles; cette voix était alors douloureusement lamentable, et ne criait que *Jhesus Maria!* Quand la flamme

commença à pétiller au bas du bûcher, cette fille héroïque dit au prêtre qui lui parlait de Dieu : Mon père, descendez, vous ne devez pas mourir, vous!... et lorsque la fumée s'éleva, elle cria : Levez, levez la croix, levez-la, que je la voie à ma dernière heure... Et puis il y eut un grand silence : on n'entendait que le bruit du feu et le rire de quelques Anglais. Un d'entre eux s'avança vers le bûcher; il avait fait serment d'apporter un fagot pour brûler *la sorcière*. Au moment où il le jetait sur le brasier ardent, Jeanne cria : *Jhesus!* Ce fut son dernier cri. Sa tête s'inclina sur son épaule, et son âme, sous la forme d'une blanche colombe, s'envola vers le ciel. L'Anglais, témoin de ce miracle, se repentit de son action, et confessa que Jeanne était une sainte et lui un grand pécheur.

Quant à moi, je ne sais ce que je devins. A mon âge, ce n'eût pas été grande merveille que de mourir d'une pareille douleur; mais non, Dieu a voulu que je restasse encore dans ce monde, pour redire à tous les vertus de la sainte et les exploits de la guerrière; et, jusqu'à mon dernier soupir, je répèterai que tant de simplicité et de gloire, tant de courage et tant de vertus, ne pouvaient appartenir qu'à une envoyée du ciel; et jusqu'à mon dernier soupir, je crierai honte et ignominie sur le Français qui insultera à Jeanne la Pucelle. Si jamais pareil lâche se montre, ah! qu'il soit flétri, qu'il soit déclaré infâme, qu'il soit chassé de France, l'homme qui outragera celle qui a sauvé le royau-

me des lis; que les autres nations lui refusent un asile et le repoussent; que les étrangers le montrent au doigt, et lui disent : Tu as insulté à une femme, tu es lâche; tu as insulté à celle qui a sauvé ton pays, tu es donc l'ennemi de ton pays, va demander aux Anglais qui ont tué l'héroïne de France le prix de tes outrages! Va, ils ont répandu son sang, ils te donneront de l'or! Qu'ils soient maudits comme toi! que tous ceux qui les aiment partagent aussi mes malédictions!.....

Arrêtez! s'écria Arthur de Montauban en interrompant le vieux chevalier, arrêtez; ne voyez-vous pas monseigneur le duc de Bretagne; il va s'évanouir.....

Eh! qu'est-ce? demanda le roi, en jetant un regard scrutateur sur François (car, pendant la dernière partie du récit de Jehan d'Aulon, Charles et ses hôtes s'étaient arrêtés près du narrateur, et tout de suite un cercle de courtisans s'était formé autour d'eux); qui peut ainsi troubler le duc de Bretagne? continua le roi. Les malédictions du fidèle compagnon de Jeanne d'Arc ne retombent que sur la tête des traîtres, des amis des Anglais, et certes, mon cousin n'a pas à se reprocher d'être ni l'un ni l'autre.

Le roi de France me rend justice, dit François; mais...

— Achevez, s'écria Charles.

— Il en coûterait trop à un frère, répondit avec une feinte tristesse le perfide Arthur, il serait trop

pénible pour mon seigneur et maître de révéler la pensée qui lui a fait tant de mal. Il est aussi bon que féal, et son cœur fraternel.....

— Je vous entends, repartit le roi. Maréchal, vous allez me suivre. Avez-vous reçu de récentes nouvelles de Bretagne ?

— Jean Hingant et Olivier de Méel en ont apporté aujourd'hui ; et, se rapprochant de l'oreille de Charles, il ajouta : Il vient d'y avoir un nouveau débarquement d'Anglais au château du Guildo.

— Un débarquement d'Anglais ! s'écria le roi de France, en frappant du pied et portant la main à son épée. Je le jure par les cendres de Jeanne d'Arc, tous les Anglais qui ont touché terre de Bretagne n'en réchapperont pas ! J'ai trop tardé à venger cette noble fille ! Chevaliers, réparons le temps perdu ; je vous vois, vous partagez mon indignation. Jurons tous de punir les Anglais, de venger la Pucelle !

Oui ! oui ! s'écrièrent les chevaliers, nous jurons tous haine et vengeance !

Ainsi, Jehan d'Aulon, par son récit, avait remué tous les cœurs : les princesses partageaient l'émotion générale et la languissante et pâle Marie d'Anjou elle-même s'était animée en écoutant raconter les exploits, les vertus et les malheurs de la femme qui honorait le plus son sexe et son pays.

Par un motif de délicatesse, Charles ne voulut pas questionner le duc de Bretagne sur ce nouveau

débarquement d'Anglais au château du Guildo; mais il s'était emparé du bras d'Arthur et l'avait conduit à l'écart, pour avoir de lui des détails et des éclaircissements. François, de la place où il était resté, près de la reine, voyait le roi de France et le maréchal de Bretagne, causant confidentiellement ensemble, et l'idée que ce n'était pas *lui* qui calomniait son frère, allégeait un peu le poids du remords. Il laissait faire, et se croyait moins coupable. Cependant ne savait-il pas bien que les Anglais débarqués en Bretagne, n'étaient que des archers, au nombre de cinquante, envoyés par le roi Henri d'Angleterre à son jeune ami Gilles, pour les plaisirs de la chasse et du tir? Un seul mot d'explication aurait pu calmer la colère du roi; mais cette colère devait perdre le frère qu'il n'aimait pas, et il se tut: le silence est quelquefois aussi perfide que le mensonge.

XXIV

LÉGÈRETÉ COUPABLE.

Quand le roi et la reine de France se furent retirés dans leurs appartements, ainsi que le duc et la duchesse de Bretagne, il ne resta plus dans la galerie que quelques seigneurs de la cour. Le comte de Mayenne, Charles d'Anjou, premier ministre de Charles VII, s'y promenait avec Montauban, qui avait su s'emparer de lui, et qui alors était occupé à faire entrer dans l'esprit du ministre tout-puissant les soupçons et les craintes qu'il avait déjà jetées dans celui du faible Charles VII.

Si, en calomniant le prince breton, Montauban servait les intérêts de sa vengeance, de son côté, le ministre de Charles VII, en écoutant les dénonciations qui lui étaient faites, était loin de vouloir les repousser; car il savait que Gilles de Bretagne était le neveu favori du connétable de Richemont, et n'était-ce pas une bonne fortune pour lui que d'aider à perdre l'ami d'un homme puissant qu'il n'aimait pas?

Avec les hommes de la trempe d'Arthur de Ri-

chemont, un ministre tel que le comte de Mayenne n'aurait jamais osé lutter. Les géants seuls s'attaquent aux géants, et l'enfant impatienté contre le chêne qui lui dérobe quelques rayons de soleil, ne pouvant se venger sur l'arbre centenaire, prend plaisir à briser et à fouler aux pieds les petits rejetons qui croissent à l'entour.

Loin donc de combattre tout ce que lui révélait Montauban, le ministre ne lui objectait aucun doute, et ne lui demandait que très-légèrement, et seulement pour la forme, quelques preuves à l'appui du débarquement des Anglais.

— Des preuves, noble seigneur, répondit le maréchal, en voici; lisez cette lettre de Pierre La Rose, secrétaire intime du prince Gilles. Jehan Hingant et Olivier de Méel l'ont apportée ce matin au duc François.

— Donnez-la moi; demain, je la montrerai au roi...

— Mais le temps presse : demain ou le jour d'après, le connétable arrive ici, et si l'arrestation n'est pas faite alors, elle ne se fera pas. Vous savez, seigneur, toute l'influence qu'il a sur les volontés légères et *muables* du roi.

— Il a eu cette influence autrefois, alors que de Giac et de la Trémouille avaient la confiance de Charles; mais aujourd'hui.....

— Je sais qu'il y a une grande différence. Alors la cupidité et l'incapacité étaient au pouvoir; aujourd'hui je dirais l'habileté et le dévouement s'y

trouvent; mais je vois à qui je parle... et je me tais.

A cette flatterie, le ministre sourit, et dit au maréchal : Il est vrai que depuis que nous nous mêlons des affaires publiques, l'État est mieux gouverné.

— Toute la France le sait et aime à le répéter : cependant il n'est pas certain que le fier connétable soit encore content; et cet homme qui fait et défait les ministres, cet homme qui est plus roi que le roi lui-même, pourrait bien ne pas approuver tout ce que votre sagesse a fait : on assure même qu'il n'arrive à la cour que pour y renouveler les scènes de de Giac et de la Trémouille.

— Nous ne le craignons pas, et d'après notre avis, le roi, je n'en doute pas, lui défendra d'arriver.

— Vous savez comme il obéit.... Les preuves ne manquent pas pour montrer que rien ne peut retenir cet homme despote et orgueilleux, et qu'il prétend servir le roi malgré lui... et, comme je vous le disais, c'est demain qu'il arrive à Chinon; il faudrait donc ce soir même faire voir au roi la preuve du débarquement des Anglais; il faudrait lui faire sentir tout le danger qui se prépare, lui montrer la guerre se ranimant de nouveau, les plaisirs s'en allant avec les trésors qu'il faudra dépenser pour repousser l'ennemi.

— Maréchal, pensez que je dirige les affaires, et que je ne suis pas dirigé.

— Noble seigneur, personne ne le sait mieux que moi. J'ai voulu prouver seulement combien il est pressant d'agir sans un moment de retard.

— J'y aviserai, répondit avec une froide importance le premier ministre, et il se retira. Montauban vit alors qu'il était allé trop loin, et que la susceptibilité de celui qui se croyait un homme d'état avait été blessée par ses conseils. Il remonta dans sa chambre, mécontent du ministre français, et plus encore mécontent de lui-même.

C'était à tort qu'il croyait n'avoir pas réussi. Le ministre n'avait pas voulu avoir l'air de suivre une ligne tracée par un autre; mais il avait senti intérieurement toute l'urgence de frapper fort et vite. Il était allé, en quittant Montauban, au coucher du roi, l'avait entretenu en particulier, et à force d'instances, avait obtenu que, le lendemain matin, l'ordre d'arrêter Gilles de Bretagne serait expédié, après en avoir conféré avec le duc François. Ayant reçu cette assurance, le ministre alla chercher le sommeil. Je ne sais s'il put dormir, il venait d'arracher à son faible souverain un ordre injuste... mais ce n'était pas le premier, et l'habitude fait taire les remords.

Le lendemain matin, quand le soleil parut, l'équipage de chasse était sur pied. Très-peu de seigneurs étaient admis à cette partie. Le duc de Bretagne n'en était pas : il n'y avait pas été invité. Cette partie de chasse ne devait durer que quelques heures.

Quand le roi sortit de sa chambre, il trouva son premier ministre à la porte, avec l'ordre tout prêt. Eh bien! s'écria Charles avec un air d'ennui, déjà vous m'apportez de l'ouvrage : on ne peut vous éviter.

— Mon très-redouté seigneur et maître sait que lorsqu'il s'agit de son service, je ne prends pas de repos.

—Voyons, qu'y a-t-il à faire? vous savez que je suis pressé.

— Il n'y a qu'à signer; et le ministre présenta une plume et l'ordre tout écrit. Le roi y apposa son nom, et demanda : Est-ce tout?

— Oui, très-redouté seigneur, je vais d'après votre ordre en conférer avec le duc de Bretagne.

— Oui; ainsi je le veux, dit Charles : c'est son affaire encore plus que la mienne. A présent, qu'on ne me parle plus de ces ennuyeux détails. Que le grand-maître de ma maison veille aux plaisirs de mes hôtes. Je serai de retour pour le couvert de la reine. A son réveil, on lui apprendra que je suis parti pour la chasse et que je reviendrai bientôt.

Après ces paroles, Charles VII, en galant habit de chasseur, s'élança à cheval, et partit au galop. Quand il revint au château, l'ordre communiqué au duc François avait été expédié en Bretagne; Jehan Hingant en était porteur. Voilà comme allaient les choses : c'était du sein du plaisir qu'était parti un ordre d'emprisonnement, une mesure qui menait un jeune prince innocent aux fers, et de

là à la mort, et cependant ce jour-là il n'y eut rien de changé à la cour : tout marcha comme à l'ordinaire, et ceux qui jouissaient de ses plaisirs, qui partageaient ses fêtes et qui s'asseyaient à ses festins, ignorant les mesures qui venaient d'être prises, répétaient : Tout va bien.

Le duc de Bretagne en savait davantage; aussi paraissait-il plus pâle et plus soucieux que de coutume. Jamais Montauban n'avait été si fier et si heureux. Quant au comte de Guingamp, il n'avait été initié à rien : on prétendait l'avoir cherché au moment du conseil, et le maréchal disait : Il y serait venu pour approuver; mais il était à l'église, on n'a pas dû le déranger.

XXV

HOSPITALITÉ VIOLÉE.

La *sagesse* de ceux qui ne sont pas heureux, c'est la *résignation*. Gilles et Françoise, dans leur solitude du Guildo, ne demandaient pas à être plaints, ils ne voulaient qu'être oubliés; mais la haine n'oublie pas, et il n'est pas de retraite si cachée où elle n'aille chercher ses victimes.

Le vieux château, si longtemps abandonné, avait repris un air de vie et de mouvement; les longues herbes ne croissaient plus dans les cours et entre les pierres du perron; la tristesse de l'antique demeure s'en allait peu à peu. Françoise avait déja trouvé du bien à faire, et le sentier qui conduisait du château à l'église n'avait plus de ronces pour entraver ses pas. Gilles avait parcouru les

dunes et les falaises : la chasse et la pêche occupaient ses loisirs.

Les archers anglais envoyés par le roi Henri lui annonçaient que des chevaux d'une race légère et rapide allaient lui arriver. Il prenait donc son exil en patience, et se disait quelquefois : Si le reste de ma vie doit couler sans gloire, je me résignerai à la tranquillité que je goûte ici... L'arbre fait pour fleurir au soleil peut encore vivre à l'ombre.

L'ombre s'avançait et allait s'étendre sur le fils des ducs... Le jour était pur et sans nuage; la mer, seulement ridée par le zéphyr, scintillait les rayons du grand astre : c'était beau comme un jour de fête, et cependant c'était le dernier jour de liberté pour le prince Gilles!... Ah! jeune infortuné, jouis donc de l'air que tu respires! jouis de la lumière que tu vois! bientôt tu regretteras cette brise qui joue dans ta chevelure, ces flots que tu entends à tes pieds... Et toi qui dans les temps de la prospérité as fait l'envie des peuples, à travers les barreaux de ton cachot, tu envieras bientôt le pâtre accablé sous le double poids de la fatigue et de la misère.

De tels pressentiments ne pesaient pas sur l'âme de Gilles. Depuis qu'il était au Guildo, ses amis et les gens de son service voyaient qu'il était comme résigné à son sort : son humeur était plus douce et plus égale qu'à Chantocé; il commençait à voir que l'on peut être heureux ailleurs que dans les pompes agitées de la cour; et tout en les regret-

tant il appréciait les charmes de la tranquillité. Avec les archers que le roi Henri lui avait envoyés, il était à s'exercer au tir de l'arc, dans la cour du château. Françoise et sa mère, Catherine de Rohan, assises au balcon, regardaient ce noble jeu; plusieurs vassaux y assistaient aussi, car c'était un dimanche. Tout à coup, au milieu de la partie, on entendit frapper à la porte du pont, et quand il fut connu que c'étaient des hommes d'armes qui venaient de la part du roi, le prince, sans défiance, ordonna de leur ouvrir et de les admettre dans le château, disant : Je tiens à honneur de recevoir en amis les gens de mon oncle Charles de France.

Humfroy, auquel cet ordre était donné, hésitait à obéir.

Qu'attends-tu donc pour faire ce que je commande? dit Gilles au vieux serviteur.

— Ne vous déplaise, monseigneur et maître; mais ces gens d'armes sont en grand nombre, et...

— Voilà la première fois, Humfroy, que je t'entends trouver trop nombreux les hôtes qui frappent à notre porte. Est-ce que tu crains pour l'honneur de notre maison? Tu as tant d'amour-propre pour tes maîtres, que tu as peur sans doute que la réception ne soit pas digne de nous.

— Oh! ce n'est pas de cela que j'ai peur!..... Ici les coups redoublèrent à la porte, et les trompettes se firent entendre.

Que la porte soit ouverte à l'instant, s'écria le

prince. Je ne veux pas qu'on puisse me supposer un seul instant de crainte. Pierre de Goulaine, va voir ce que veulent ces hommes du roi. S'ils sont amis, je fais bien de t'envoyer à eux, car tu leur donneras bonne idée de notre Bretagne; s'ils étaient ennemis, je ferais encore bien de te dépêcher vers eux, car nul mieux que toi ne leur ferait rebrousser chemin.

Ayant donné cet ordre, Gilles abandonna la cour des jeux, reprit son manteau de prince, et alla retrouver Françoise, qui, sans pouvoir s'en rendre compte, pensait aussi que ces hommes du roi étaient bien nombreux pour être admis dans l'enceinte du château. Elle ne confiait pas ses craintes à son époux; il l'aurait grondée d'avoir ainsi défiance du roi, et il aurait répété ce qu'il disait souvent : Mes ennemis ne pourront me nuire dans l'esprit de Charles VII; ma conduite envers lui parlera plus haut que la calomnie. N'est-ce pas pour ne pas servir contre lui que j'ai refusé l'épée de connétable d'Angleterre? Charles est faible, mais il n'est ni méchant, ni ingrat, et il n'oubliera pas ce que j'ai fait pour lui.

Raisonnant ainsi, le prince de Bretagne se laissait aller à la pente de son noble caractère, qui le menait à une confiance trop illimitée. A le voir ainsi sans soupçons, on aurait dit qu'il n'avait jamais eu que des amis et du bonheur; car la réserve et la défiance ne sont pas nées de la prospérité; celui qui aurait toujours été heureux, qu'au-

rait-il à redouter? La défiance n'est naturelle qu'à celui qui a été trompé : l'enfant qui n'a été nourri que de miel, peut-il soupçonner l'amertume de l'absinthe? Gilles de Bretagne n'avait pas été gâté par la fortune, mais son âme, généreuse et confiante à l'excès, n'avait pu être changée par elle; il y a des caractères plus forts que les événements qui les pressent. Le prince attendait donc avec confiance le retour de Pierre de Goulaine. Il arriva bientôt. Très-redouté seigneur, dit-il en rentrant dans la salle, c'est le sénéchal du Poitou qui commande aux quatre cents hommes d'armes que le roi envoie pour défendre la côte, dans les environs du Guildo : on la dit menacée d'une descente des ennemis.

Par le sang de Dieu, répondit Gilles, mon oncle le roi de France pouvait s'éviter ce soin. Ne sommes-nous pas ici pour défendre nos champs et nos rochers? Mais enfin, que ces soldats de France, tout inutiles qu'ils nous soient, trouvent hospitalité au Guildo; nos gens et nos archers coucheront sous la tente, et les nouveaux venus occuperont leurs quartiers jusqu'à demain matin. Alors ils iront où le roi les envoie.

Plaise à monseigneur, dit Pierre de Goulaine, que j'introduise près de lui le sénéchal du Poitou.

Qu'il entre, repartit le prince. Le sénéchal parut alors. Après s'être respectueusement incliné devant Gilles de Bretagne, il attendit en silence que la parole lui fût adressée; et quand il eut été ques-

tionné sur le but de sa mission, il raconta que le bruit d'une descente des Anglais sur la côte de Bretagne avait répandu l'alarme à Chinon ; que le roi, son maître, se souvenant toujours du mal qu'ils avaient fait à la France, avait voulu joindre ses forces à celles du duc François, pour repousser l'ennemi ; que les quatre cents lances qu'il commandait étaient destinées à la défense du fort de Matignon ; qu'il s'y rendait, mais que connaissant la noble hospitalité du prince devant lequel il avait l'honneur de paraître, il n'avait pas voulu passer si près de sa demeure, sans venir l'assurer que les troupes qui venaient cantonner dans les environs du Guildo étaient des troupes amies.

Il doit en être ainsi, répliqua Gilles; j'ai prouvé combien j'aimais la France. Si j'avais voulu tirer l'épée contre elle, je tiendrais aujourd'hui celle de connétable d'Angleterre. Quoique je ne sois pas invité aux fêtes royales, je n'ai point oublié les liens d'amitié et de parenté qui m'attachent au roi Charles. Il ne les oubliera pas non plus : j'ai fait ce que je devais, il fera de même.

— J'en suis garant, dit le sénéchal en mettant la main sur son cœur.

— Mon royal oncle n'a pas besoin de votre garantie, chevalier, répondit le prince breton. On sait que si la bonne foi était exilée du reste de la terre, elle se retrouverait dans le cœur d'un roi de France. Sire sénéchal, vous et une partie de vos hommes d'armes vous coucherez au château du

Guildo ; cette demeure maintenant n'est pas splendide, mais jadis les seigneurs de Dinan y ont tenu nombreuse garnison : ses tours ont été assiégées par les Anglais, et n'ont pu être prises ; il en serait encore de même aujourd'hui. Pour nous défendre, nous nous suffirons toujours. Allez, sénéchal, faire poser les armes à vos soldats. J'ai donné mes ordres pour qu'ils soient traités en amis. Pierre de Goulaine, veillez à ce que mes intentions soient exactement remplies.

Pierre de Goulaine et le sénéchal du Poitou sortirent ensemble, et le prince resta dans la galerie avec Françoise et sa mère Catherine de Rohan, qui était arrivée la surveille au Guildo.

Pensez-vous que nous soyons ici en sûreté? demanda madame Catherine à Gilles de Bretagne. Si les Anglais viennent à faire une descente, nous sommes bien voisins de la côte; vous savez combien ils sont barbares, et le peu de respect qu'ils ont pour les femmes. Ma fille, votre jeune épouse, et moi nous ne resterions pas ici sans danger, si le débarquement avait lieu.

— Soyez rassurées et tranquilles, je ne crains nullement les Anglais.

— Non, vous les aimez même trop, vous avez trop grande confiance en eux; leur roi est votre meilleur ami.

— Je ne le cache pas, Henri d'Angleterre est pour moi comme un frère; mais que dis-je, comme un frère! il est bien mieux pour moi que les en-

fants de mon père! Henri m'a secouru, François m'a exilé : l'un s'occupe de mes besoins, même de mes plaisirs; l'autre n'a qu'une pensée, celle d'aggraver les ennuis et les misères de mon bannissement.

— Je sais tout cela, et je redoute souvent que le souvenir de l'accueil que vous a fait le roi Henri, et le juste ressentiment des torts du duc François, ne vous poussent dans une mauvaise route... Très-redouté seigneur, vous m'avez donné le droit de vous parler comme une mère; comme une mère, je vous dirai : *Il est toujours dangereux d'aimer les étrangers.*

— Eh bien! sage et prudente dame, comme un fils loyal et confiant, je vous répondrai qu'il est toujours mal d'être ingrat. Je le serais, si j'oubliais l'hospitalité du roi Henri; mais soyez tranquille, ce ne sera point avec les intérêts de mon pays que je paierai ma dette de reconnaissance. Tout en aimant Henri, mon bras repoussera le premier Anglais qui mettra pied sur terre bretonne, armé et comme ennemi.

Il achevait de donner cette assurance, Humfroy entra, et rendit compte à son auguste maître des dispositions qu'il venait de prendre. Les cinquante archers anglais, et autant d'hommes d'armes bretons, abandonneraient leurs quartiers ordinaires, camperaient à l'entour du château ou coucheraient dans le village voisin. Les hommes du roi de France seraient ainsi logés sous le toit du Guildo. Des ta-

bles allaient être dressées pour eux dans les cours, sous les hangars et dans les passages. En signe d'alliance et de bonne amitié, les gens du prince breton s'asseyeraient au souper avec les gens du roi; et les mesures étaient prises pour que tout ce monde ne manquât de rien.

— Merveilleusement bien ordonné, dit Gilles à son vieux majordome. Grâce à toi, je suis sûr que les Français vanteront notre hospitalité. Pendant que le roi de France donne des fêtes où l'on ne m'invite pas, j'accueille et je nourris ses gens d'armes. Voilà comme j'aime à être en avance avec ceux qui y regardent avec moi : on dit que c'est duperie, moi je soutiens que c'est noblesse! Économie n'est pas plus faite pour les princes que froideur pour les cœurs généreux.

Dans toute autre circonstance, Humfroy eût été de l'avis de son maître, et eût vu avec plaisir le prince de Bretagne exerçant noblement l'hospitalité envers des étrangers nombreux; car il pensait comme Gilles (et même un peu trop pour ses intérêts), qu'économie n'était pas vertu de prince; mais dans cette circonstance, il ne présidait aux apprêts de la réception du sénéchal et de sa troupe que par obéissance; il sentait au fond de l'âme comme un pressentiment de trahison, et n'agissait qu'à regret. Le soir était venu; Français et Bretons avaient déposé les armes, et s'étaient assis aux tables préparées. Le bruit de tous ces hommes animés par la gaîté du repas montait jusque dans les

appartements supérieurs du château ; le vin ajoutait à la joie, et achevait de bannir toute réserve et toute défiance. Madame Catherine et sa fille s'étaient rassurées en voyant la bonne harmonie qui régnait entre les soldats des deux nations : sans aucune crainte, elles se retirèrent dans leurs chambres, car l'heure du coucher venait de sonner.

L'ordre de la retraite venait aussi d'être donné à la troupe; et après le bruit que firent tous ces hommes en se levant de table, le silence se rétablit peu à peu : on n'entendit plus dans le château que les pas de ceux qui étaient de garde à la porte des chambres. Humfroy donna un coup d'œil général, et se reprocha la défiance qu'il avait eue, quand il vit la manière paisible dont tout s'était passé et le calme qui régnait partout. Pierre de Goulaine et plusieurs autres chefs veillaient dans une chambre voisine du pont, et ne s'y étaient retirés qu'après avoir placé des sentinelles dans les endroits où la sûreté semblait l'exiger.

L'obscurité était complète : il était près de minuit, tout semblait reposer. Le prince de Bretagne dormait d'un profond sommeil.

Tout à coup un bruit d'armes, des portes qui s'ouvrent et se referment avec fracas, des cris se font entendre. Gilles se réveille en sursaut, sa main a déjà saisi son épée : il écoute, et les mots : Trahison ! trahison ! Aux armes ! aux armes ! parviennent jusqu'à lui. Il est debout.... Françoise n'a pas encore été réveillée..... Que fera-t-il ? S'il la

quitte, qui la défendra?... Il hésite... sa porte s'ouvre; il s'élance au-devant de celui qui l'a enfoncée : c'est Humfroy, blessé et couvert de sang. Mon maître ! mon maître! s'écria-t-il, sauvez-vous, sauvez ma maîtresse et sa noble mère! Venez, suivez-moi! Les traîtres qui se sont emparés de Pierre de Goulaine et des autres chevaliers bretons ne connaissent pas la *porte de Miséricorde*, profitons-en pour sauver la princesse. Oui, oui, sauvons-la, dit le prince; et, la rage dans le cœur de ne pouvoir courir au-devant des traîtres, il va au lit de Françoise, et lui crie : Amie, éveille-toi, sois sans alarmes; et, jetant sur elle un long manteau, il la prend dans ses bras; il va l'emporter : sa mère, échevelée, en désordre, arrive en criant : Ma fille! ma fille! je veux mourir auprès d'elle. Ah! prince, vous le voyez maintenant, ce sont des traîtres que vous avez reçus..... Ils viennent d'égorger le sire de Goulaine... Ces paroles ont tout appris à Françoise; elle serre ses bras autour de son époux. Défends-moi, défends-nous, lui dit-elle. Si tu restes avec nous, je n'aurai pas peur... je ne mourrai pas...

— Par ici, par ici, crie Humfroy. Prince, suivez-moi : entendez-vous? Ils montent l'escalier. Au nom de Dieu, suivez-moi, la porte de Miséricorde n'est pas au pouvoir du perfide sénéchal.

A cet instant, la lueur d'un incendie éclaire toute la chambre : la partie du château par laquelle Humfroy voulait guider ses maîtres, pour leur faire gagner la porte de secours, est en feu.

Quelques jeunes pages, cinq ou six vieux soldats, des femmes, Marguerite, viennent d'accourir dans la chambre de la princesse : leurs cris, leur désespoir, ajoutent au désordre; le cliquetis des épées approche. Gilles n'y peut plus tenir. A peine vêtu, la poitrine nue et sans armure, il vient de mettre sa femme et sa mère entre les vieux soldats. Serrez-vous autour d'elles, dit-il. Humfroy, tiens-la toujours, et suis-moi de près. Mon épée va nous faire un chemin. Et, comme le lion qui défend ses petits, il s'élance : quelques chevaliers bretons se sont réunis sur les marches voisines de sa porte. Malgré le nombre des traîtres, malgré leurs blessures, ils résistent encore. Pierre de Goulaine ne pouvant plus se tenir debout pour défendre son maître, est venu se coucher en travers de sa porte, et sa main tient encore son épée et porte des coups mortels. Le feu, dont la lueur devient de plus en plus vive, a été mis par le sénéchal à la chambre où les chefs bretons étaient restés à veiller. Il espérait ainsi les séparer de leur prince. Mais les cris de trahison! trahison! étaient parvenus jusqu'à eux, et il n'y avait eu ni flammes, ni lances, ni épées, capables de les retenir : ils étaient accourus mourir auprès de celui qu'ils avaient juré de défendre.

La vue de leur prince ranime leur courage. Les assaillants sont forcés de redescendre quelques marches. Les traîtres sont toujours lâches, crie Gilles de Bretagne. En avant! en avant! mes amis; serrez-vous à l'entour de celle que nous voulons sau

ver. Ne pensez pas à moi, je saurai me défendre. Et, parlant ainsi, il agite son épée, qui brille des feux qui s'étendent et s'approchent : on dirait un foudre dans sa main puissante. Tous ceux qu'il peut atteindre tombent, beaucoup de ceux qui le voient fuient et se dérobent à ses coups... Déjà l'escalier se dégarnit; l'espoir de se frayer un passage redouble dans l'âme des vaillants Bretons. Mais la voix du sire de Goulaine s'est fait entendre; elle a dominé tout ce tumulte, elle a été plus forte que toutes les clameurs : c'est le dernier cri de la fidélité; elle répète : Trahison! double trahison! le sénéchal du Poitou a tourné le passage; le voici qui accourt par la chambre du prince : il était trop lâche pour l'attaquer en face. Amis, veillez sur nos maîtres... Tout moyen de retraite vous est enlevé : les passages les plus secrets ont été découverts, les traîtres commandés par le sénéchal, les remplissent...... Tu n'en révéleras pas davantage, cria une autre voix : c'était celle du chevalier félon, enfonçant sa dague dans la gorge de Pierre de Goulaine, qui, blessé mortellement lors de la première surprise de la nuit, était accouru se coucher en travers la porte de ses seigneurs et maîtres, pour les défendre encore de son bras affaibli. Les soldats passèrent bientôt sur le corps inanimé de ce vaillant chevalier, modèle d'honneur dans sa vie, modèle de fidélité à sa mort. La foule qui débouchait par la chambre du prince grossissait toujours, elle était parvenue au

groupe qui entourait Françoise de Dinan et sa mère. Les chevaliers de Lesneven, de Coëtquen, de Lantivi, couverts de blessures et perdant leur sang, se serraient de plus en plus autour du précieux dépôt qui était confié à leur garde; mais pressés de trop près, ils avaient été forcés de faire volte-face pour repousser ceux qui les assaillaient par derrière. Gilles, pour se frayer un chemin, allait toujours de l'avant, frappant d'estoc et de taille. Tout à coup il s'aperçut qu'il était séparé de quelques pas de Françoise, et revint vers elle. Les Français le voyant reculer, crièrent : Le prince est blessé! et leur courage se ranimant, ils remontèrent les marches qu'ils avaient été forcés de descendre. Alors Gilles, sa femme, sa belle-mère et le petit groupe de leurs fidèles amis, se trouvèrent enveloppés de toutes parts. Les cris, le tumulte, le désordre, étaient affreux. La foule était si grande et si pressée dans l'escalier tournant, que les bras n'avaient plus de place pour se mouvoir et frapper. Les ennemis se touchaient corps à corps, et s'entre-déchiraient de leurs mains..... Celui qui venait d'être frappé de mort ne pouvait tomber à terre, et, soutenu debout par ceux qui l'entouraient, il semblait combattre encore; d'autres renversés sur les marches avant que la foule ne fût aussi nombreuse, poussaient d'horribles cris, et étaient bientôt étouffés sous les pieds. La lueur de l'incendie était la seule lumière qui éclairât cette scène de carnage et de désolation. Les flots grossissant sans

cesse, ont débordé le groupe qui entoure la princesse..... ils ont repoussé Gilles de Bretagne..... La foule se glisse entre eux, s'accroît et sépare de plus en plus l'époux de l'épouse· La rage de l'un, le désespoir de l'autre, ne peuvent se peindre.... déjà ils ne se voient plus. Le prince, ne pouvant se servir de son épée, est saisi par le corps et entraîné. Le sang de Lantivi, de Coëtquen, du vieil Humfroy, a rejailli sur la malheureuse Françoise; ils sont tombés, et les mains du perfide sénéchal se sont étendues sur elle, par-dessus les morts et les mourants. Elle est ramenée à sa chambre : elle n'entend plus la voix, elle ne voit plus l'épée de son bien-aimé seigneur; et croyant qu'elle n'a désormais qu'à mourir, elle se laisse tomber sur le plancher inondé de sang.

Sa mère est auprès d'elle...

Ah! mère infortunée, ne quitte pas ta fille, reste toujours à ses côtés, veille sur elle et sur l'enfant qu'elle porte dans son sein... elle a besoin de tous tes soins, de tout ton amour : elle ne reverra plus son époux. L'enfant, s'il vient à naître, ne sera point remis dans les bras de son père..... Gilles de Bretagne est désarmé, le fils des ducs, la fleur des chevaliers, a été vaincu, accablé par le nombre : la porte d'un cachot vient de se refermer sur lui!...

Si vous avez vu le lion s'agiter et se ruer dans la fosse où il est tombé, si vous avez entendu ses rugissements terribles, vous pourrez vous faire une idée du prince de Bretagne dans l'étroite pri-

son où les traîtres l'ont jeté. Ah! s'écrie-t-il en écumant de rage et en frappant les murailles avec le tronçon d'épée qu'on n'a pu arracher de sa main, ah! malédiction! malédiction sur les perfides qui ont abusé de ma bonne foi! qui ont violé les droits sacrés de l'hospitalité! Mon frère! mon frère! ceci est votre ouvrage! Je reconnais vos coups..... Je les défie..... Mais les lâches, ils vont se venger sur des femmes! Françoise! ô ma bien-aimée! ne courbe pas ton front devant eux! sois fière, que nos ennemis n'aient pas une prière de toi; ne te laisse pas abattre par la douleur; tu dois vivre pour moi et pour l'enfant que le ciel nous promet.... Amie, fie-toi à moi, je saurai briser mes fers; je me vengerai des lâches et des traîtres. Malédiction! malédiction sur eux!

XXVI

LA CAPTIVITÉ.

J'ai comparé le prince Gilles, renfermé dans une prison et gardé par les traîtres, au superbe roi des animaux, tombé dans un piége du désert. Mais à qui pourrai-je comparer la douce Françoise? Malgré sa grande piété, elle n'est pas encore résignée. Après les coups de la tempête, le roseau ne se relève pas tout de suite; pendant quelque temps, on le voit couché sur la terre : on croirait qu'il est déraciné, et que les zéphyrs ne le balanceront plus... mais il n'a pas rompu, il n'a fait que plier, et sa tige se redressera de nouveau et fleurira encore sur le bord des ondes.

Vaincue par l'excès de sa douleur et de son désespoir, la princesse de Bretagne était tombée sans mouvement et sans voix, alors que son époux bien-aimé, que son défenseur, entraîné par les soldats du perfide sénéchal, avait disparu à ses yeux. A cet instant, elle avait senti un de ces cruels déchirements qui font croire que l'on va mourir.

Quand elle revint à elle, ce n'était pas sa mère

qui la tenait dans ses bras, c'était la vieille Marguerite. Madame Catherine de Rohan avait été frappée et blessée dans la mêlée, et gisait encore comme morte, au milieu des débris et du sang qui remplissaient la chambre du prince. A cette vue, Françoise s'oubliant elle-même, ne pensa plus qu'à sa mère, et dit à Marguerite : *C'est elle qu'il faut soigner*; et, avec cette force et cette précipitation que donne la fièvre du malheur, elle aida à porter sur le lit le corps inanimé de celle de qui elle tenait la vie.

D'impassibles hommes d'armes, placés aux portes de la chambre, voyaient sans être émus ces scènes de désolation. Appuyés sur leurs lances, ils n'étaient occupés que d'empêcher ces femmes de passer le seuil de la porte où ils étaient de garde. La fille des comtes de Dinan ayant pris dans une niche, près du lit, une coupe de vermeil qui avait échappé au pillage, alla demander à un des gardes de la laisser sortir pour avoir un peu d'eau pour sa mère.

— Elle n'en a pas besoin, dit le soldat; mais moi, j'ai besoin de cette coupe, donne-la; et le barbare l'arracha des mains de la princesse.

— Oh! si c'est de l'or que vous voulez, je vous en donnerai encore; mais, au nom de Dieu! laissez-moi avoir un peu d'eau pour ma pauvre mère; voyez comme elle est là étendue, sans mouvement.

— Eh! qu'est-ce que cela nous fait à nous, que cette vieille femme soit morte ou en vie? On nous

a ordonné de ne pas te laisser sortir, tu ne sortiras pas pour tout l'or du monde... Mais cet or que tu as, que tu nous offres, tu vas nous le donner à l'instant, ou bien le corps de ta mère et le tien passeront par cette croisée, et feront place sur ce lit au sénéchal, notre vaillant chef. Allons vite, vite, où est cet or que tu possèdes? Et parlant ainsi, les deux soldats avaient saisi les bras de la malheureuse Françoise, et chacun la tirait de son côté, en répétant : Ton or; donne-nous ton or, ou tu vas mourir.....

Dans cet instant, madame Catherine revint de son évanouissement, et s'écria : Ma fille! ma fille!

— Vous l'entendez, dit Françoise aux barbares qui la retenaient encore; vous l'entendez, elle m'appelle... laissez-moi la secourir.

— Quand tu nous auras livré tout ce que tu possèdes, répondirent les hommes d'armes.

— Tenez, tenez, voilà tout ce qui me reste, dit la princesse; prenez ces bracelets, cette ceinture d'or et ces pierres précieuses; mais au nom de la mère qui a élevé votre enfance, laissez-moi secourir la mienne.

— Vas-y donc, et recommande-lui de se taire; nous ne voulons point ici de cris et de gémissements. Telle fut la réponse de ces deux êtres cruels qui étendirent leurs mains ensanglantées pour se partager les objets qui leur étaient livrés.

Une grande diversion à notre propre infortune, c'est de donner des soins à l'infortune des autres.

En soignant sa mère, Françoise pensait moins à sa cruelle position; mais une simple question de madame Catherine lui rappela tout son malheur. Où est-il, demanda-t-elle, où est le prince? lui seul peut nous protéger. A-t-il succombé en nous défendant?... Hélas! Françoise ne savait pas plus qu'elle où était maintenant son époux.

Ah! ma mère! s'écria-t-elle avec un accent douloureux, par vos affreuses craintes, ne m'ôtez pas la force de vous secourir..... Mais Dieu! je n'avais encore osé avoir cette terrible pensée, qu'il eût péri en voulant nous sauver!... Ma mère, et vous, Marguerite, dites-moi, savez-vous quelque chose qui puisse vous faire croire à un tel malheur? avez-vous vu les lances et les épées toucher sa poitrine et approcher de son cœur? Quand je l'ai vu, au moment où on l'entraînait, il n'était pas encore blessé, du moins je n'ai pas vu son sang! Mais, oh! ma mère, vous avez raison, il a peut-être succombé en nous défendant. S'il en est ainsi, je n'ai plus qu'à mourir; et disant ces paroles, Françoise se tordait les bras de désespoir, et les sanglots la suffoquaient.

— Je n'ai rien dit de pareil, ma fille, je suis bien loin de croire que l'on ait attenté aux jours du prince, s'empressa d'ajouter Catherine de Rohan. Amie, calme-toi; rappelle-toi les derniers mots qu'il t'a adressés quand on vous a si cruellement séparés; ne t'a-t-il pas dit :

Conserve-toi pour l'enfant que le ciel nous promet;

sois tranquille, je saurai briser les fers que l'on veut me donner, je saurai revenir à toi ! Oh ! oui, chère Françoise, il reviendra à toi; ne pleure plus ainsi, ta douleur donnerait la mort à ton enfant.

Et la mère, en parlant de la sorte, attirait sa fille près d'elle, essuyait ses larmes avec ses baisers, et de ses mains tremblantes détachait les liens qui auraient pu gêner la respiration de l'épouse éplorée.

Pendant ces soins si touchants de l'amour maternel, un des gardes dit à l'autre (et Marguerite l'entendit) : Vois-tu cette lumière tout en haut du château? c'est là que l'on vient de conduire ce traître de prince breton qui veut ramener en France ces maudits Anglais. Sais-tu bien que c'est un lion que cet homme-là : comme il se battait, comme il frappait fort au milieu de la mêlée; je suis encore tout étourdi d'un coup qu'il m'a porté. Le sénéchal du Poitou n'osait en approcher; et tout brave qu'il est, il se contentait de nous crier de loin : Emparez-vous de lui, mais gardez-vous de toucher à un cheveu de sa tête.

A ces mots, la vieille nourrice dit tout bas à la princesse : Avez-vous entendu, madame? il y a ordre de respecter les jours du prince.

— Chut! chut! répondit Françoise; quand on parle de lui, j'entends mieux que tout autre. Faisons semblant de ne point écouter, et tâchons de ne pas perdre un mot de ce que disent ces hommes.

Les soldats continuèrent à causer entre eux. Il

sera habile, disait l'un, s'il s'échappe de là ; il a beau être leste et agile comme un jeune chevreuil, il ne pourra sauter de là en liberté.

— Oh ! non, le voilà prisonnier pour longtemps; car notre roi Charles VII n'aime pas les Anglais ni ceux qui les appellent en France, et le sénéchal du Poitou s'entend à garder les oiseaux en cage ; c'est toujours lui qui est chargé de faire ces coups-là.

— Par saint Denis ! c'est qu'il n'y a pas beaucoup de chevaliers à la cour de France qui se soucient de faire un pareil métier. Sais-tu bien que ce n'est pas beau de venir ainsi demander l'hospitalité et de donner ensuite des fers à celui qui vous a reçu ? Quant à moi, quoique je ne sois qu'un pauvre soldat, ça me répugnait ce soir de me battre contre ces braves gens qui nous avaient donné à souper.

— Tu es bien bon de t'occuper de ces choses-là; est-ce que cela nous regarde, nous ? On nous a remis une lance, nous la portons; on nous commande de frapper, nous frappons; avec un ordre de mon chef, je me battrais contre le bon Dieu lui-même ; et quoique le vin du Breton fût bon; quoique le maître du château ait été noblement hospitalier envers nous, ça ne m'aurait pas empêché de taper sur lui comme sur un autre, si le sénéchal du Poitou, avant de nous mettre à l'œuvre, ne nous eût pas expressément défendu de faire tomber un seul cheveu de la tête du prince.

— C'est qu'il veut le rendre tout entier au roi d'Angleterre ; car on dit qu'il ne restera pas long-

temps en prison, et que le roi Charles lui dira : Puisque tu aimes les Anglais, va-t'en les trouver.

Ici Françoise redoubla d'attention, et serra le bras de sa mère qui faisait semblant de dormir auprès d'elle.

Le soldat continua : Il y a toujours quelques bonnes raisons pour que les chaînes qui tiennent si bien et si dur sur les bras des pauvres gens, tombent vite de dessus le bras des princes : on dirait que l'or est plus fort que le fer.

— Pour ce coup, ta remarque ne sera pas vraie, et celui-ci sera prisonnier pour longtemps, non par le fait du roi Charles, car tu sais bien qu'il n'est pas méchant, mais ce sera la haine du duc François : il déteste son frère, et ce sera lui qui tiendra la porte de la prison fermée.

— Oh! la haine d'un frère ne dure pas.

— C'est ce qui te trompe, elle dure plus que celle de tout autre. Et si le roi Charles voulait renvoyer le prince Gilles en Angleterre, je suis sûr que le duc de Bretagne s'y opposerait. On dit que, par son ordre, on prépare déjà une *belle prison* à Rennes; c'est là qu'il veut loger son frère.....

(Françoise écoutait toujours.)

— Je conseillerais à messire le sénéchal de donner demain une bonne escorte à son prisonnier, quand il va le conduire à Rennes; il trouvera dans les campagnes bien des amis du prince..... et ces Anglais qu'il avait fait venir....

— Quant à ceux-là, ils ne le délivreront pas, car

ils ont tous été massacrés cette nuit. Tu sais comme ils ont bu à souper, c'était le dernier coup qu'ils buvaient en France; ils sont allés chez le diable avec tout le vin qu'ils avaient pris : c'est en enfer qu'ils se dégriseront... En faisant cette plaisanterie, le soldat riait aux éclats, et ce rire était affreux dans cette chambre remplie de sang et de débris, auprès de femmes éplorées, et à deux pas du corps inanimé du vieux Pierre de Goulaine. Le jour commençait déjà à poindre, et ses premières lueurs éclairaient cette scène de désolation.

Le jour qui renaît apporte toujours un peu d'espérance au cœur le plus malheureux. Françoise l'éprouvait. Ce qu'elle avait entendu dire aux deux soldats lui avait prouvé que l'on n'en voulait pas aux jours du prince, et cette assurance était une consolation. Aussi, dans sa demeure dévastée et à moitié brûlée, dans cette chambre où son époux bien-aimé n'était plus, la princesse chrétienne sentit un mouvement de reconnaissance, et dit en joignant les mains et regardant le ciel : Mon Dieu, je vous remercie; car il vit encore.

XXVII

RÉSIGNATION.

Nous venons d'entendre la pieuse Françoise remercier Dieu d'avoir conservé les jours de son époux ; lui n'en était pas encore là, sa bouche n'avait pas encore prononcé une prière, un mot de résignation. Le torrent est plus longtemps à calmer ses ondes que le ruisseau de la vallée, et cependant l'orage les agite tous les deux. Le prince, le regard en feu, la poitrine oppressée, marchait à grands pas dans la chambre haute où il avait été conduit et renfermé. A ceux qui le gardaient, il répétait sans cesse : Que votre chef paraisse donc devant moi, qu'il vienne sans crainte : vous le voyez bien, je ne suis plus armé, ce tronçon de ma vieille épée ne doit pas lui faire peur ; qu'il vienne entouré de ses gardes, je jure de ne pas lever la main sur lui ; mais je veux voir l'ordre du roi de France, mon oncle. Ce n'est pas lui qui a pu ordonner la trahison dont je suis la victime... Allez, dites au sénéchal du Poitou que je le somme de me faire connaître l'ordre dont il est porteur,

Mais, comme s'ils ne le connaissaient pas, les gardes restaient immobiles à sa porte. Un d'eux lui répondit seulement :

Le chef viendra ; mais à présent, il dort et se repose.

Il dort et se repose, répéta Gilles avec indignation ; il a donc une grande habitude de trahison, pour que la honte et les remords ne l'empêchent pas de dormir. La foi trahie, l'hospitalité violée, des hommes sans armes massacrés, des femmes frappées et insultées, voilà ses exploits de cette nuit ! Ah ! si après de pareilles œuvres il peut dormir en paix, il faut que cette paix et ce sommeil lui viennent de l'enfer : c'est le repos que Satan accorde à ceux qui se donnent à lui, pour qu'ils retrouvent les forces nécessaires à l'accomplissement de quelques nouveaux crimes.

Maintenant que l'ordre avait succédé au pillage, et la tranquillité au tumulte de l'ivresse, les hommes mêmes qui étaient coupables de trahison, de meurtre et de pillage, en étaient honteux, et pour avoir moins de remords, ils rejetaient tout l'odieux sur leurs chefs. Aussi écoutaient-ils, sans avoir l'air de s'en offenser, les malédictions que le prince appelait sur la tête du sénéchal.

Une grande partie de la matinée se passa sans que Gilles vît d'autres personnes que de simples soldats qui se relevaient, de deux heures en deux heures, pour le garder. A plusieurs de ces hommes, il avait demandé s'ils avaient aperçu la princesse,

s'ils savaient où elle était, et comment elle avait supporté les horreurs de la nuit. Mais comme Françoise n'était pas sortie de sa chambre, ces soldats ne pouvaient lui répondre de manière à le satisfaire : il restait donc avec toutes ses inquiétudes. A chaque instant, il se levait du fauteuil qu'on lui avait laissé, et allait vers la petite fenêtre, dont la vue, à travers les barreaux de fer, donnait sur l'intérieur de la cour; il regardait, revenait s'asseoir, et retournait regarder encore. Dans cette cruelle impatience, il se disait en lui-même : Françoise fera comme moi, elle cherchera de son côté à m'apercevoir pour me tranquilliser. Pendant nos jours de paix et de bonheur, une chose avait manqué à notre félicité; et, comme pour adoucir l'exil, Dieu venait de bénir notre union, un enfant nous était promis, Françoise l'avait senti tressaillir dans son sein! Hélas! c'est dans ce moment de bonheur que le sort nous sépare! la frayeur, le désespoir, les mauvais traitements qu'elle a dû éprouver, ont pu détruire toutes nos espérances! Ah! Dieu de bonté, veille sur la jeune épouse qui sera bientôt mère!...

Ainsi, ce guerrier endurci contre lui-même, cet homme indignement trahi, au milieu de sa juste indignation, trouve un mot de prière pour celle qu'il aime; et pour lui, il n'avait rien imploré du ciel. Dans son irritation et ses emportements, il l'accusait plutôt; mais une pensée tendre, l'idée d'un petit enfant qui va naître et bientôt nous sourire,

ramène l'âme vers Dieu. Quand le cœur s'ouvre à l'amour paternel, comment serait-il impie? La reconnaissance et l'espérance n'y viennent-elles pas ensemble? Ne sent-on pas alors le besoin de remercier Dieu et d'espérer en sa bonté pour l'être qui va doubler notre existence? Celui qui dans son égarement croirait pouvoir se passer de la protection divine, l'implorerait pour son fils!

Pendant que le prince pensait aux moyens de revoir Françoise qui lui était devenue plus chère que jamais, il entendit une clochette que l'on sonnait en marchant dans la cour; il alla regarder à la fenêtre, et il vit l'abbé de Bouguien, vêtu d'une aube blanche, portant dans ses mains un saint-ciboire; un homme le précédait avec une croix. Cet homme semblait âgé, sa tête découverte laissait voir un front chauve; le vieillard marchait avec peine, et paraissait blessé. Derrière le prêtre, venaient deux enfants en surplis : l'un portait l'eau bénite, et l'autre la cloche qu'il agitait. Le premier mouvement de Gilles, à cette vue, fut un mouvement de frayeur. Ah! Dieu, si c'était à elle que l'on portât le saint viatique! si la frayeur et les mauvais traitements de la nuit l'avaient mise en danger!... Mais non, une fenêtre du corps de logis, celle de la chambre de la princesse, s'ouvre, et la pieuse Françoise vient se mettre à genoux sur le balcon. Sa mère et la vieille Marguerite sont à ses côtés. Deux soldats la surveillent. Tout en priant, l'épouse fidèle et inquiète regarde si elle ne verra pas son

époux bien-aimé; car elle a ressenti la même crainte, la même frayeur que le prince. C'est peut-être à lui que l'on va donner les derniers sacrements; celui qui a si vaillamment combattu peut avoir été mortellement blessé. Ses regards cherchent partout. Elle se souvient que pendant la nuit, elle a entendu dire à un de ses gardes que l'auguste prisonnier avait été mis dans une chambre haute : c'est vers ces chambres qu'elle fixe le plus les yeux; enfin ils ont reconnu Gilles : c'est lui qu'elle voit derrière ces barreaux de fer; ses deux mains sont jointes en dehors de la grille; la couleur de ses vêtements, ses cheveux noirs, sa haute taille, et plus encore son propre cœur, achèvent de lui persuader que c'est là son époux. Bientôt les mains qui étaient pieusement jointes ne le sont plus; elles s'agitent et font des signes, la princesse y répond; les gardes s'en aperçoivent, et la font rentrer. Elle obéit à regret; mais toute la surveillance de ses geôliers n'a pu l'empêcher de découvrir celui qu'elle cherchait. Maintenant elle saura le trouver par la pensée; elle connaît la chambre où il est renfermé, c'est celle que l'on appelle au château la chambre de *la Folle*. Cette prison sera moins triste, moins malsaine qu'un cachot; de temps en temps elle pourra entrevoir celui qui est détenu; enfin, dans ce cœur qui avait été frappé de manière à être brisé de douleur, l'espoir commence à renaître. De son côté, Gilles plus calme dit à un de ses geôliers : Votre chef ne veut

pas, n'ose pas paraître devant moi; mais il ne me refusera pas, sous peine de sa damnation éternelle, ce que tout chrétien a droit de demander, la présence d'un prêtre; je veux que le ministre de Dieu m'apporte la croix, et qu'il vienne me parler de résignation. Peut-être le saint aumônier m'enseignera-t-il aussi à pardonner ceux qui se sont faits mes ennemis; alors je ne maudirai plus ceux qui m'ont si lâchement trahi.

Le soldat obéit, car alors on pensait que la religion était ce qu'il y avait de plus nécessaire au malheureux captif; et quand on se croyait permis de tourmenter son corps, et par la profondeur des cachots, et par le poids des chaînes, on aurait tremblé d'empêcher une consolation spirituelle d'arriver à l'âme du prisonnier. Le sénéchal du Poitou ne crut donc pas pouvoir se refuser au pieux désir du prince; il fit appeler l'aumônier qui finissait d'administrer les soldats dangereusement blessés dans le combat de la nuit, et il lui dit : Révérend père, le prince Gilles de Bretagne vous désire auprès de lui, il veut que vous lui portiez la croix, et qu'en face de ce signe de souffrance vous lui enseigniez à souffrir..... Ainsi, allez près de lui, ne lui parlez que de ses intérêts du ciel. Si vous vous mêlez d'autre chose... malheur à vous!

— Je connais mes devoirs, sire sénéchal, répondit le prêtre.

— Et moi les miens. Vous pouvez *délier* pour là haut, ajouta le sénéchal, en montrant le ciel;

mais pour ici-bas, c'est moi qui lie et qui délie; ainsi ne pensez pas à toucher aux liens, ils sont noués de manière à n'être pas détachés de longtemps.

Le prêtre, en priant Dieu de parler à ce cœur froid et perfide, descendit à la chapelle et s'empressa de faire appeler Humfroy; car c'était lui que le prince avait vu à travers les barreaux de sa prison portant la croix, précédant le saint viatique.

Cet homme, aussi intrépide que fidèle, avait vaillamment combattu pour défendre ses maîtres, et avait été blessé dans la mêlée; mais sa blessure ne lui semblait rien. Ce qui lui faisait mal, ce qui lui semblait devoir lui être mortel, c'était cette pensée : *me voilà pour jamais séparé de ceux auxquels j'avais attaché ma vie.* Aussi pour les revoir, pour ne pas être éloigné de ses seigneurs et maîtres, il était résolu à employer tous les moyens. Il avait pensé que puisqu'il ne pouvait plus tenir l'épée pour les défendre, il devait leur porter la croix pour les consoler. Il avait donc demandé au vénérable aumônier l'honneur d'être porte-croix, et de l'accompagner ainsi, et chez la princesse Françoise et chez le prince de Bretagne, s'ils venaient à requérir les consolations de l'Église.

Quand l'abbé de Bouguien lui eut dit que le prince Gilles avait fait appeler un prêtre, d'abord son sang s'arrêta, car il crut que son maître était mourant; mais il fut promptement rassuré par l'aumônier, et alors ce fut de la joie qu'il ressentit. L'idée

de revoir, et de servir encore son prince, souleva de dessus son cœur ce poids d'inactivité qui l'oppressait. Sa vie, c'était le dévoûment; son premier besoin, c'était d'agir pour le témoigner; et lorsque l'occasion s'en présentait, c'était le bonheur qui lui revenait, la santé qui lui était rendue.

Précédé de la croix, le pieux abbé de Bouguien, avec l'étole et le surplis, monta à la prison du prince. Les soldats placés en sentinelles dans les corridors et les escaliers, lui rendaient le salut des armes, quand il venait à passer devant eux. Arrivé à la chambre où Gilles était renfermé, la porte s'ouvrit aussitôt, et le prêtre et son vieil acolyte se présentèrent devant le prince de Bretagne.

Que Dieu soit avec vous, messire! dit l'aumônier en bénissant le noble captif.

— Qu'il soit aussi avec vous, qui venez me consoler! répondit Gilles; que la force et la paix du Seigneur soient surtout avec celle dont je suis séparé! Mon révérend père, l'avez-vous vue? Ah! ne l'abandonnez pas..... Dans mon malheur je vous ai fait appeler pour me parler de Dieu et de résignation..... mais, je vous en supplie, parlez-moi d'elle aussi..... et d'espérance, car j'en ai grand besoin.....

A cet instant, Humfroy ne retint plus que d'une main la croix dont il appuyait le pied d'argent sur le plancher, et de son autre main il essuya les larmes que ses yeux ne pouvaient plus contenir.

Très-redouté seigneur, repartit l'aumônier, l'o-

rage ne brise pas le roseau, quand la main de Dieu le soutient et le protège. J'ai vu ce matin votre noble et pieuse épouse. Elle pleure, mais ses larmes ne sont pas sans résignation, car elle a ressaisi l'espoir. Elle parle d'aller trouver le duc de Bretagne, d'aller se jeter à ses genoux, et d'obtenir votre grâce, ou de lui, ou du roi Charles VII.

— Ma grâce! qu'elle ne la demande jamais, dit Gilles avec fierté, je veux justice, je veux punition des traîtres, je veux réparation, je veux vengeance.

— Ne chargez pas celui qui vous vient au nom de Jésus-Christ, de redire à d'autres des paroles de vengeance. Mon ministère est de chercher à consoler et à bénir, voilà tout.

— C'est moi qu'il faut charger du soin de hâter le jour de la vengeance, ô mon très-redouté et très-aimé maître, ajouta Humfroy; c'est moi qui ai vu la trahison, qui dois aider à vous venger.....

— Vieillard! s'écria le prêtre, laisse donc tomber le signe que tu portes; tes mains tiennent la croix, et tu parles de vengeance!!...

— La punition des traîtres est un devoir des rois, repartit le vieux chrétien, voilà ce que j'irai demander avec ma noble maîtresse au roi de France, si mon maître le permet.

— Bon et loyal Humfroy, je te remercie, dit le prince; si la liberté tarde à m'être rendue (ce que je ne puis croire, puisque je ne me reproche rien), je pourrai consentir à laisser faire quelques démarches auprès du roi; mais jamais auprès de

mon frère. Je ne veux rien de lui : c'est de sa main qu'est parti le coup qui me frappe.....

— Monseigneur se trompe, se hâta de dire l'abbé de Bouguien. J'ai vu l'ordre d'arrestation, il est signé de Charles.

— Mais qui l'a demandé? qui l'a arraché à Charles? demanda le prince.

Le prêtre ne répondit rien.

— Qui l'a apporté au sénéchal du Poitou? dit encore Humfroy. Qui est-ce qui s'est chargé de cet ordre de trahison? Je l'ai appris des propres soldats du sénéchal, c'est Jean Hingant lui-même.

— Jean Hingant, répéta Gilles de Bretagne, un officier de ma maison! Allons! il ne manquera rien à la trahison!

— Non, non, comme le dit mon très-redouté seigneur, il ne manquera rien à la trahison, répliqua le majordome; Arthur de Montauban et Olivier de Méel seront aussi maudits par tous ceux qui vous aiment, car ils ont été traîtres à l'amitié.....

— Ne maudissons personne, dit le prêtre, employons mieux le peu de temps qui nous est accordé; les geôliers comptent les instants que nous passons avec monseigneur; c'est au nom de Dieu dont je suis le ministre que je viens lui recommander la résignation : non-seulement elle adoucit toutes nos misères, mais elle aide souvent à les faire finir : l'homme qui ne se résigne pas, l'homme qui s'irrite ne fait qu'aggraver ses maux et en prolonger la durée; l'irritation et l'emportement sont

de mauvais conseillers, la résignation mène à la sagesse, et la sagesse mène souvent au succès. Très-redouté seigneur, écoutez donc la voix de votre vieux gouverneur ; quand vous étiez enfant, je vous ai bien des fois mis en garde contre les emportements de votre caractère; dans votre avenir je ne prévoyais pas de malheurs, et cependant je vous répétais souvent : Si l'adversité vous vient, recevez-la en homme et en chrétien! Aujourd'hui, ô mon fils! ce n'est plus votre gouverneur qui parle, c'est l'ami qui demande et qui supplie; ne résistez point à l'ordre qui va vous être donné de quitter ces lieux, suivez vos geôliers; on assure qu'ils vont cette nuit même vous conduire à Rennes.

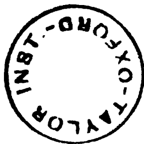
Et Françoise, s'écria le prince, qui veillera sur elle?

— Dieu, sa mère et moi, repartit l'aumônier, nous ne la quitterons pas. Humfroy s'attachera à vos pas, il vous suivra partout, son zèle, son dévouement lui en suggèreront les moyens... Je saurai vous instruire de tout ce qui touchera les objets de vos affections, et votre vieux et fidèle serviteur nous fera savoir tout ce qui vous concerne. Allons, noble fils de Jean V, n'ayez pas peur de l'infortune; rappelez-vous les épreuves de votre royal père : lui aussi a été cruellement trahi...

— Ah! ce n'était pas par son frère! dit avec un douloureux accent le prince de Bretagne. Je suivrai vos conseils, mon vénérable ami, mais répétez-moi la promesse de ne pas quitter Françoise;

vous le savez, elle est plus qu'épouse, elle allait me donner un fils, je rêvais déjà son sourire et ses caresses... et quand il naîtra, il ne verra point son père!... Hélas! il faut que je repousse ces idées, elles font venir des larmes dans mes yeux; j'entends mes geôliers qui approchent, je veux qu'ils me trouvent calme; adieu, noble ami, je compte sur vous, veillez sur elle. En disant ces mots, il serra les mains du prêtre et d'Humfroy, et le chevalier sénéchal accompagné de deux gardes entra dans la prison. Qu'on nous laisse seuls, dit-il; l'aumônier et le majordome sortirent, mais les deux soldats restèrent de chaque côté de la porte, muets et immobiles témoins de la scène qui va suivre.





XXVIII

LE TRAITRE.

Quand apparut devant lui le traître qui avait violé l'hospitalité, le prince de Bretagne replaça sur son front la toque qu'il avait ôtée en présence de la croix, s'assit et attendit que le chevalier félon rompît le silence.

Après quelques moments d'hésitation, le sénéchal du Poitou dit d'une voix peu assurée : Messire Gilles de Bretagne sait d'après quels ordres j'ai agi...

— Je ne sais que ce qui a été fait, je sais que vous êtes venu en ami, que vous et les vôtres avez été reçus en amis; je sais que la plus indigne trahison a payé mon hospitalité, que mes gens ont été massacrés, que la princesse de Bretagne, que sa mère, que moi-même avons été insultés et menacés; voilà ce que je sais... et je ne connais personne d'assez bas, d'assez faux pour ordonner de telles choses.

— Je croyais que l'on avait dit à monseigneur que les ordres que j'avais étaient signés du roi de France.

— Taisez-vous : mon royal oncle n'est pas capable d'ordonner la trahison.

— Cependant, si monseigneur veut jeter les yeux sur cet ordre écrit... Et parlant ainsi, le sénéchal avait déroulé un parchemin où se voyait la signature de Charles VII. Gilles la regarda, la reconnut et dit :

— C'est un ordre de m'arrêter, mais non de me trahir ; si le roi croit que j'appelle les Anglais sur ses terres, il a dû donner cet ordre... et vous, son sujet, vous deviez l'exécuter, mais franchement, ouvertement, à la face du jour, et non nuitamment, traîtreusement comme vous l'avez fait. Pareille conduite n'est ni bretonne, ni française, elle tient de l'Italie, et je suis convaincu que le fils des Visconti, qu'Arthur de Montauban, a joint des instructions aux ordres donnés par le roi.

— Connaissant la bouillante valeur du prince Gilles, on a pu craindre de la résistance...

— Connaissant mon dévouement à mon pays, on aurait dû croire que je n'y appelais pas d'ennemis ; connaissant mon respect pour le roi, on aurait dû croire à mon obéissance ; fort de mon innocence, je serais allé vers lui, pour lui dire : Écoutez et jugez-moi..... avant de faire porter la main sur moi, comme sur un criminel, on aurait dû prendre des informations...

— Des informations ont été prises...

— Auprès de qui? A-t-on consulté mes amis ou mes ennemis?

— Auprès de votre auguste frère!...

— Ah! traître messager! tu sais tous les secrets de l'enfer, pour rendre plus poignante la douleur que tu es chargé de verser sur autrui! Ainsi, tu crois que ce n'est pas assez que j'aie été trahi, tu veux que je sache que la trahison vient de mon frère... En prononçant ces paroles le prince s'était levé, son geste était menaçant, et le perfide sénéchal avait reculé de quelques pas...

— Vous voyez, prince, qu'il est difficile de remplir une mission auprès de vous : votre impatiente fierté s'irrite de la vérité même, car ce que je viens de prononcer n'est que la vérité. C'est mon très-redouté seigneur et maître, messire François Ier, duc de Bretagne, Arthur de Montauban son maréchal, Hingant votre trésorier, et Olivier de Méel qui en donnant au roi Charles VII tous les renseignements, ont provoqué l'ordre que je viens de vous montrer et celui-ci qui me reste à exécuter...

— Tu n'es donc pas au bout de tes félonies, je ne suis donc pas au bout de mes malheurs? Parle, que te reste-t-il à faire? Je n'ai plus rien à piller, plus de gens à égorger; ne trouves-tu pas que le fils de Jean V, que le frère d'un prince souverain est descendu assez bas, puisqu'il est ton prisonnier?

— Ce prisonnier ne sera pas longtemps confié à ma garde. Puissent ceux qui me remplaceront dans cette pénible charge avoir pour monseigneur les égards que je lui promets en le conduisant à Rennes où j'ai ordre de le mener! Pour nous y

rendre, nous devons partir cette nuit même.

— Ainsi, ce n'est pas assez pour mes ennemis que je sois gardé à vue dans mon propre château, il leur faut plus de publicité, il faut que toute la Bretagne sache que je n'ai plus de liberté... Eh bien! elle le saura, elle verra mes chaînes... Sénéchal, faites les apprêts du départ...... je suis prêt à vous suivre, j'ai hâte que l'on connaisse mon crime; rassemblez le peuple sur notre route, montrez-moi à lui, comme un ennemi de la Bretagne, et quand on maudira les traîtres, je resterai sans émoi : en pourrez-vous faire autant en pensant à l'hospitalité du Guildo? Allez, je n'ai plus rien à vous dire... à apprendre de vous... je connais ceux qui ont forgé mes chaînes; vous étiez digne d'être choisi par eux pour me les apporter.

Le sénéchal voulut répondre, le prince lui cria : Silence!

De tout ce que j'ai possédé, je n'ai plus que cette prison, je veux y être seul... Je vous l'ai dit, quand le moment du départ sera venu, j'obéirai sans résistance, cela doit vous suffire; allez et laissez-moi.



